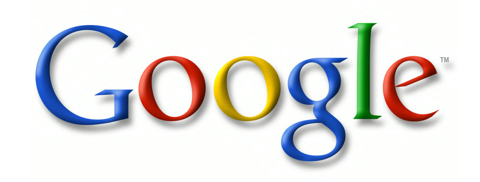


3б7

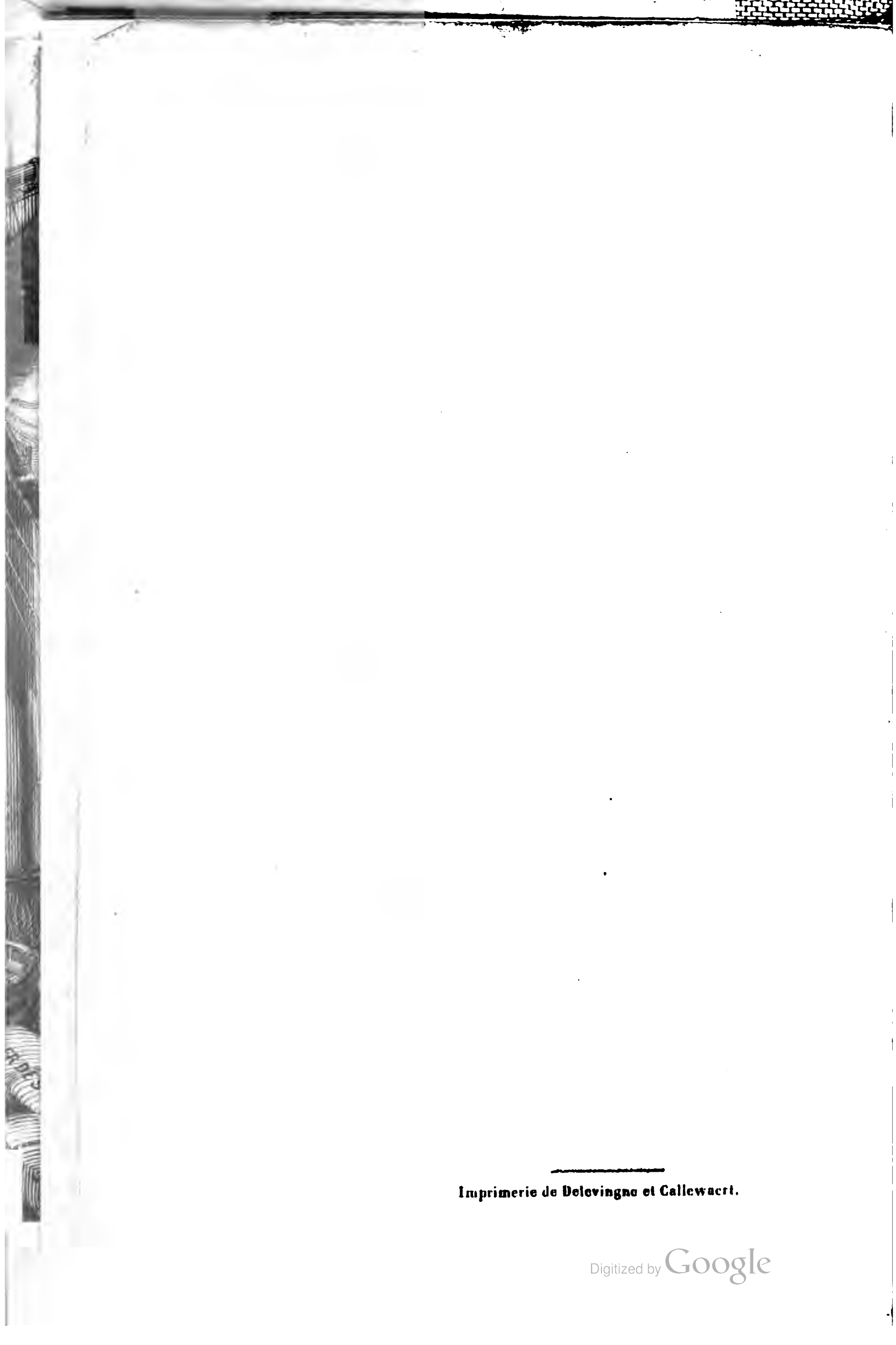
VOYAGE
EN CALIFORNIE,

TRADUIT PAR X. MARMIER

M. A. V. DE PRAET
CONSUL BELGE
BUENOS-AYRES

DELEVINGNE
ET
CALLEWAERT,
ÉDITEURS.

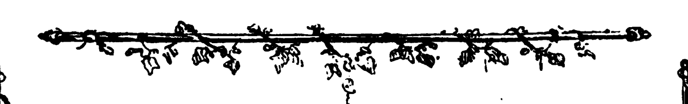
VOYAGE EN CALIFORNIE.



Imprimerie de Delevingne et Callewaert.



Mineurs au travail.



VOYAGE

EN CALIFORNIE.

DESCRIPTION

de son sol, de son climat, de ses mines d'or;

PAR ED. BRYANT,

DERNIER ALCADE DE SAN FRANCISCO;

TRADUIT

PAR X. MARMIER.



IXELLES LEZ BRUXELLES.

DELEVINGNE ET CALLEWAERT, ÉDITEURS,

Chaussée d'Ixelles, 90.

1849



PRÉFACE.

Voici un pays auquel la Providence a fait une singulière destinée. Découvert en 1548 par un navigateur espagnol, visité en 1578 par Francis Drake, occupé pour la première fois par l'Espagne en 1768, telle est dans l'espace de plus de deux siècles toute son histoire. Une population de vingt mille blancs sur une étendue de terrain égale à celle de l'Angleterre [1], telle est sa prospérité. Les Espagnols, qui s'étaient emparés de cette contrée où ils eussent pu fonder un nouveau royaume, en formaient tout simplement une province du Mexique. Le Mexique l'entraînait à sa suite dans ses guerres d'indépendance, lui faisait subir le contre-coup de ses luttes anarchiques, puis 1846 la livrait sans défense comme une proie sans valeur aux États-Unis. Cultivée, éclairée, protégée seulement par quelques vertueux et intelligents mis-

[1] Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne.*

sionnaires catholiques, ces premiers pionniers de la civilisation moderne, ces courageux apôtres dont on retrouve les traces bienfaisantes dans toutes les régions sauvages, la Californie était oubliée de l'Europe, négligée par les descendants du superbe Charles-Quint; et lorsqu'en 1846 les Américains prirent possession de la haute Californie, ils n'y entrevoyaient peut-être pas un plus grand avantage que de toucher par là à un autre côté de l'Océan.

Soudain un cri s'élève de la rive du Sacramento: une nouvelle, qu'en ces temps de religion pécuniaire on appelle aussi la bonne nouvelle, se répand de vallée en vallée, de plage en plage, fait tressaillir dans un comptoir le banquier de Boston, l'armateur de New-York, et surprend l'Europe au milieu de ses bouleversements. Dans ces ruisseaux de la haute Californie, dont on connaît à peine le nom, dans ces ravins déserts, on a trouvé de l'or. Ce n'est point une illusion. Ce n'est point un trompeur mirage qui fascine les regards avides. C'est de l'or pur qui brille en paillettes à la surface d'un sable noir, de l'or en pépites dans le fond des torrents desséchés, de l'or à pleines mains, de l'or partout. La merveilleuse fable de l'Eldorado, qui occupa tant l'imagination du moyen âge, est réalisée; chaque petit filet d'eau de la haute Californie est un Pactole, chaque *canadas* ou ravin obscur est une mine abondante.

Depuis le jour de cette découverte, on sait ce qui est arrivé. La Californie, naguère encore si oubliée, est devenue l'objet de l'attention universelle. Son nom éclate chaque jour en grosses lettres sur toutes les murailles des grandes villes, en tête de prospectus

pompeux, de promesses éblouissantes. Son nom va conduire au delà des mers une armée de nouveaux Argonautes; son nom est si puissant qu'il suffit de le prononcer pour faire trêve aux orages de la politique. La chevaleresque, la majestueuse, la savante Europe, emportée par le tourbillon révolutionnaire hors de sa noble route, n'a plus que deux pensées pour occuper sa mâle vertu : les théories du socialisme et les mines d'or de la Californie. Ah! mes amis, quand nous relirons dans la Bible le chapitre qui raconte de quelle façon les Israélites se prosternaient devant le veau d'or, ne nous raillons pas de cette adoration de la matière, car elle ne fut ni si ardente ni de si longue durée que la nôtre. Au retour de Moïse, les Israélites gémirent de leur égarement, et nous, quand verrons-nous redescendre du Sinaï notre Moïse avec les tables de la loi?

Si obscure qu'elle soit restée, dès le jour où Cabrillo la découvrit, la Californie ne peut cependant pas être classée au nombre des régions inexplorées. A diverses époques, elle a été visitée par des voyageurs qui se sont plu à reconnaître les avantages dont la nature l'avait douée. Vancouver, la Pérouse, Beechey, Langsdorff, Forbes, Dupetit-Thouars nous ont donné sur cette lointaine région plus d'une notion intéressante. Le père Venegas a écrit sur les deux Californies un ouvrage très-volumineux [1]. Le père Palon a publié, en 1787, l'histoire des missions californiennes. Il n'est pas un de ces écrivains dont les récits n'eussent dû attirer les regards vers cette riante lisière du continent américain.

[1] *Noticia de la California.* Madrid, 1757. 3 vol. in-4°.

M. de Humboldt parle en ces termes de la haute Californie : « Autant le sol de la vieille Californie est aride et pierreux, autant celui de la nouvelle est arrosé et fertile. C'est un des pays les plus pittoresques que l'on puisse voir. Le climat y est beaucoup plus doux que sur les côtes orientales du nouveau continent situées à la même latitude. Le ciel est brumeux, mais les brouillards fréquents, qui rendent difficiles l'atterrage sur les côtes de Monterey et de San Francisco, donnent de la vigueur à la végétation et fertilisent le sol, qui est couvert d'un terrain noir et spongieux[1]. »

La Pérouse dit que le climat de la Californie diffère peu de celui de la France méridionale. Le froid n'y est jamais plus vif, et les chaleurs de l'été y sont plus modérées.

« Tous les voyageurs, dit M. Forbes, qui ont vu la Californie, ont été frappés de sa beauté et surtout de sa fertilité. Cependant sur quelques points de la côte, les vents de mer et les brumes flétrissent le feuillage des arbres. Mais en pénétrant dans l'intérieur du pays, on ne voit qu'une suite de charmants tableaux. »

Vancouver raconte ainsi son excursion de Monterey à Santa Clara.

« Nous suivîmes le long d'une chaîne de montagnes un chemin parallèle à la côte. A mesure que nous avancions, nous voyions se dérouler devant nous une vaste et charmante perspective : des collines fertiles, des forêts superbes, des taillis de diverses formes et

[1] *Essai sur la Nouvelle-Espagne.*

de diverses dimensions, et de vertes prairies parsemées d'arbres à fruit.

« Vers midi, nous traversâmes un délicieux vallon, ombragé par de frais arbustes, arrosé par une eau limpide. A quelque distance de là, nous vîmes un magnifique paysage. Qu'on se figure, sur un espace de vingt milles, un parc anglais planté de beaux chênes, qui étendent leurs larges rameaux sur un riche gazon; çà et là de riantes vallées, des collines ondulantes, et à l'horizon une chaîne de montagnes escarpées. Il ne manquait là que le mouvement et l'animation de nos pays industrieux pour faire de ce lieu un des plus beaux points de vue que la fantaisie de l'artiste pût imaginer[1]. »

Il y a quelques années, un jeune et hardi voyageur, M. Duflot de Mofras nous a donné sur la Californie et sur les régions qui l'avoisinent de nombreux documents.

En publiant ce modeste volume, nous ne pouvons donc avoir la prétention de révéler à nos lecteurs, par les descriptions qu'il renferme, une terre inconnue.

Mais au moment où tant de regards se tournent vers les rayons scintillants du métal californien, où tant de spéculateurs se préparent à franchir l'immense espace des mers, à braver les orages du cap Horn et les fièvres des plaines humides du Sacramento, pour s'en aller puiser à la source enchanteresse que la fortune a, de son pied léger, fait jaillir du sol en courant par le monde, il nous a paru intéressant de composer une sorte de manuel des émigrants, à l'aide des di-

[1] *Voyage round the world.*

vers documents que nous avons réunis, et du livre de M. Bryant, qui a lui-même été de canton en canton, de rancho en rancho, à travers toute la haute Californie, et qui, sans avoir la prétention de composer un récit de voyage, a fait avec ses notes précises un livre utile.

Il ne faut plus chercher dans le mouvement de migration qui, depuis un siècle, entraîne tant de familles vers les parages américains, le caractère épique des anciennes migrations qui apparaissent en traits gigantesques dans l'histoire de l'humanité. Ce n'est plus cette sublime ardeur d'entreprises aventureuses qui, au XVIe siècle, entraînait à la suite de Christophe Colomb les marins de l'Europe à la découverte d'un nouveau monde. Ce n'est plus cet héroïque sentiment de religion et de chevalerie qui, à l'appel des papes, à la voix de Pierre l'Ermite, poussait, au moyen âge, les légions de l'Occident vers celles de l'Orient. Ce n'est plus l'action providentielle qui conduisait aux portes de Rome les hordes du Nord, pour achever la ruine d'un empire qui avait assez vécu, et régénérer par sa séve vigoureuse une race décrépite. Mais c'est sans doute encore un bienfait de la Providence. L'Amérique est comme une jeune sœur qui tend ses bras à ses vieux frères d'Europe, et qui, en échange de leurs travaux, de leur expérience, ne demande qu'à leur faire part de ses immenses richesses.

Ces richesses, on ira les chercher avec ardeur dans les veines métalliques des Andes, dans les flots brésiliens qui roulent des diamants, dans les sables éblouissants du Sacramento. Il y en a d'autres plus sûres et plus solides au sein de ces plaines revêtues

d'un éternel gazon, de ces vallées désertes, qu'il suffit de cultiver pour en tirer d'abondantes moissons.

Le travail des mines d'or a été partout funeste à ceux qui l'entreprenaient et souvent inutile à ceux qui en retiraient les produits. Les mines du Mexique et du Pérou ont été un fléau pour des millions d'individus, et n'ont point enrichi l'Espagne. L'or que l'on acquiert si aisément se dissipe aisément. Cet or, qui éclate en longs filons dans une veine de rocs, ou brille en poudre fine à la surface du sol, a la propriété fatale des rouleaux qu'un coup de râteau amasse sur une table de jeu. Il brûle la main de celui qui le touche, il lui donne toutes les angoisses, toutes les joies désordonnées et toutes les passions fiévreuses du joueur.

Le travail agricole, au contraire, moralise l'ouvrier, tient son esprit et ses sens dans un juste équilibre, et le réjouit honnêtement par une récompense qui n'est point le résultat étourdissant d'un coup de dé, mais le fruit régulier de son intelligence et de sa patience.

Je plaindrais la riche Californie, si elle ne devait être envahie que par des chercheurs d'or. Mais il est à croire que, parmi ceux qui, au nord et au sud, s'embarquent pour courir aux précieux gisements, il y en a qui, se laissant tenter par le fécond aspect d'un vallon solitaire, voudront s'établir là, construire un rancho, défricher des champs, élever des bestiaux, et la fortune de ceux-là, pour être moins rapide, n'en sera que meilleure et plus durable.

Le Chandeau, mars 1849.

VOYAGE
EN CALIFORNIE.

CHAPITRE PREMIER.

Esquisse géographique. — Institutions politiques et sociales. — Ruisseau Colorado. — Vallée et rivière de San Joaquin. — Ancien gouvernement. — Presidios. — Missions. — Ports et commerce.

La contrée désignée sous le nom de haute ou Nouvelle-Californie est bornée au nord par l'Orégon, au 42e degré de latitude septentrionale; à l'est, par les montagnes Rocheuses et la Sierra de los Mimbres, qui en est une continuation; au sud, par la Sonora et la vieille ou basse Californie; à l'ouest, par l'océan Pacifique. Son étendue, du nord au sud, est d'environ sept cents milles; de l'est à l'ouest, elle est de six cents à huit cents milles; sa surface, de quatre cent mille milles carrés. Une petite partie seulement de ce vaste territoire est cultivée et habitée par une population civilisée. C'est principalement celle qui s'étend



le long de l'océan Pacifique sur un espace de sept cents milles de longueur, de cent à cent cinquante milles de largeur, qui, d'un côté, touche à la Sierra Nevada, et de l'autre à la mer. Ce que nous avons à dire de la haute Californie s'applique surtout à ce district.

La plus grande rivière de la haute Californie est celle qui porte le nom de Rio Colorado. Elle a un cours de plus de trois cents lieues et tombe dans le golfe de Californie : on a peu de notions sur les régions qu'elle traverse. D'après le témoignage des trappeurs, elle est, sur une grande partie de son cours, resserrée entre des montagnes, des précipices, et ses rives sont, en général, arides, sablonneuses et nues. Ses principaux affluents sont la Grande-Rivière et la Rivière-Verte, qui descendent des montagnes Rocheuses et du territoire des États-Unis. La Gila coule dans le Colorado, près de son embouchure. Le Colorado reçoit aussi les eaux de la Sevier et de la rivière de la Vierge. La rivière de Marie, qui n'est marquée sur aucune carte, prend sa source au 42e degré de latitude, parcourt un espace de quatre cents milles, et se perd dans le désert. Le Sacramento, où les chercheurs d'or ont fait tant de précieuses découvertes, et le San Joaquin, ont un cours de trois cents à quatre cents milles. Le premier vient du nord, le second du sud; tous deux tombent dans la baie de San Francisco. Ils arrosent, entre la Sierra Nevada et les montagnes de la côte, une grande et fertile vallée.

Cette vallée, dit M. le docteur Marsh, est sans contredit la plus belle de la Californie, et l'une des plus magnifiques du monde. Elle a environ cinq cents

milles de longueur, et en moyenne cinquante milles de largeur. Elle est bornée à l'est par les grandes montagnes de neige, à l'ouest par une chaîne de collines.

Le San Joaquin coule au milieu de cette vallée sur un espace d'environ deux cent cinquante milles, puis tourne à l'est. A soixante milles plus loin, au nord, est la pointe septentrionale du lac de Buena-Vista, qui a environ cent milles de longueur, et de dix à vingt de largeur.

Ce lac reçoit les eaux d'une douzaine de rivières qui viennent des montagnes de neige. La plus considérable est appelée par les Espagnols la Reyes, elle tombe à l'extrémité septentrionale du lac. Ses bords sont très-boisés, ses flots arrosent une belle et fertile contrée.

En remontant le San Joaquin, nous remarquons parmi les rivières qui s'y joignent, d'abord le Stanislas, clair et rapide torrent de quarante à cinquante mètres de largeur, très-profond dans sa partie inférieure. Près de son embouchure, les Mormons ont construit deux ou trois maisons et fondé un établissement sous le titre de Nouvelle-Espérance. Le long de cette rivière, il y a de larges portions de terre fertile et de bons pâturages.

Dix milles plus haut est la rivière de Tawalomes, qui abonde en saumons. A trente milles de là est le Merced, l'un des principaux tributaires du San Joaquin. Le terrain qui s'étend entre ces diverses rivières et le long du lac de Buena-Vista présente en partie d'excellents pâturages, en partie un bon sol de culture et des ressources avantageuses à ceux qui voudraient s'y établir. Il n'a été que fort imparfaite-

ment exploré, et c'est certainement un des meilleurs districts du continent.

Dans les vallées arrosées par les rivières qui descendent des montagnes de neige, on trouve de vastes forêts de pins, de bois rouges, de cèdres.

Toute la contrée située à l'est du San Joaquin et des eaux qui le rejoignent aux lacs est considérée par les hommes les plus experts comme très-propre à la culture de la vigne, qui doit devenir une des principales ressources agricoles de la Californie.

La rivière des Salines tombe dans l'océan Pacifique, à douze milles de Monterey. La rivière de l'Ours tombe dans le grand lac de Sel. Les autres rivières de la Californie ont peu d'importance.

A soixante milles au nord de la baie de San Francisco, est le lac Laguna, qu'on ne voit pas marqué sur les cartes. Il a de quarante à soixante milles de longueur. Les vallées qui l'entourent sont d'une grande fertilité et d'une beauté romantique. Près de ce lac est une montagne de soufre pur. Çà et là on trouve des sources d'eau de Seltz et diverses autres eaux minérales.

Les principales montagnes qui s'élèvent à l'est de la Californie (les montagnes Rocheuses) sont les Wahsatch, l'Utah, la Sierra Nevada et les chaînes de la côte. Les Wahsatch forment la lisière orientale du bassin intérieur. Il y a dans ce bassin de nombreuses lignes qui s'étendent au nord et au sud, et qui sont séparées l'une de l'autre par de larges vallées arides. La Sierra Nevada est plus élevée que les montagnes Rocheuses; ses plus hautes cimes sont couvertes de neiges perpétuelles. Cette sierra se déroule, ainsi que

les chaînes de la côte, presque parallèlement aux rives de l'océan Pacifique. La première s'éloigne de l'Océan à la distance de cent à deux cents milles; la seconde en est distante de quarante à soixante milles. Entre ces deux chaînes de montagnes est la région la plus fertile de la Californie.

La haute Californie fut découverte en 1548 par le navigateur espagnol Cabrillo. En 1578, son district septentrional fut visité par Francis Drake, qui lui donna le nom de Nouvelle-Albion. La Californie fut colonisée par les Espagnols en 1768, et forma une province du Mexique. Elle a été longtemps agitée par de nombreuses révolutions; cependant, jusqu'en 1846, époque à laquelle elle fut conquise par les États-Unis, elle resta soumise à l'autorité du Mexique.

En 1822, un écrivain espagnol décrivait ainsi l'état social et politique de la haute Californie.

Gouvernement. — La haute Californie, en raison de sa faible population, ne pouvant former un État dans la grande république mexicaine, est placée à titre de province sous l'autorité d'un commandant général qui exerce les fonctions de chef politique supérieur, et dont les attributions dépendent entièrement du président de la république et du congrès général. Cependant, pour régulariser sa propre législation, cette province nomme sept députés dont les séances sont présidées par le commandant général. Les habitants du pays sont répartis entre les presidios, les villes et les établissements agricoles et religieux désignés sous le nom de *missions*.

Presidios. — Ils ont été établis selon les circon-

stances, pour protéger la prédication apostolique. Celui de San Diego fut le premier; ensuite on éleva ceux de Santa Barbara, Monterey, et San Francisco. Ils ont à peu près tous la même forme : c'est un carré de deux cents mètres sur chaque face, formé d'un faible rempart en briques de quatre mètres de hauteur. Ce carré renferme une chapelle, des magasins, un logement pour le commandant, pour les officiers, pour les soldats, et un corps de garde.

Comme moyen de défense contre une irruption subite des Gentils ou Indiens sauvages, ces constructions étaient autrefois suffisantes. Maintenant que les Indiens ne sont plus à redouter, les presidios devraient être démolis. Ils tombent en ruines et l'exiguïté de leur enceinte en rend le séjour fort incommode. En dehors de leurs remparts s'élèvent d'autres habitations qui peu à peu deviendront probablement des villes importantes.

A un ou deux milles de distance du presidio, près du point de débarquement, est un fort muni de quelques petits canons. La situation de ces forts est en général très-bien choisie pour la défense du port; mais les murs et leurs bastions sont très-imparfaits.

A chaque presidio est attaché un bataillon d'environ quatre-vingts hommes à cheval, appelé *cuera*. Il a de plus des troupes auxiliaires et un détachement d'artillerie. Le chef du bataillon remplit les fonctions de commandant du presidio. Outre ses attributions militaires et politiques, il est chargé de tout ce qui tient dans son ressort aux affaires de la marine.

Missions. — On en compte dans le pays vingt et une, construites à diverses époques. La plus ancienne

est celle de San Diego. Elle fut établie en 1769, et se trouve à deux lieues environ du presidio qui porte le même nom. La plus récente est celle de San Francisco Dolores. Elle date de 1822.

Les édifices de ces missions n'ont pas tous la même étendue, mais ils ont presque tous la même forme. Ils sont construits en briques et divisés inégalement selon les circonstances. Ils renferment pour la plupart des logements commodes pour les religieux, des magasins, des greniers, des ateliers de fabricants de savons, de tisserands, de forgerons, de larges parterres, des parcs pour les chevaux et le bétail, des chambres pour les enfants indiens des deux sexes. Ils ont tous une église bien bâtie et richement décorée.

A peu de distance de l'édifice principal est la *rancheria,* ou habitation des Indiens. Dans quelques missions, cette rancheria se compose de petites maisons en briques, alignées et coupées par des rues. Dans d'autres, les Indiens ont suivi leurs coutumes primitives. Ils occupent des huttes de forme conique, qui n'ont pas plus de quatre mètres de diamètre et de trois de hauteur. Elles sont construites avec des pieux, recouvertes en gazon, et suffisent pour mettre ceux qui les habitent à l'abri du froid et de la pluie. Selon moi, ces huttes sont ce qui convient le mieux aux Indiens par la facilité avec laquelle ils les élèvent dès qu'ils en ont besoin. En face des rancherias est une caserne occupée par un caporal, cinq soldats et leurs familles. Cette garnison suffit pour prévenir les attaques des Indiens sauvages ; elle sert en outre à un service de correspondance mensuelle et à porter des dépêches extraordinaires.

Toutes les missions de la Californie sont confiées à la gestion des religieux de l'ordre de Saint-François. On en compte dans le pays vingt-sept, la plupart très-âgés. Chaque mission a pour administrateur un de ces religieux, qui exerce sur l'établissement une autorité absolue. C'est sous sa direction que l'on accomplit tous les travaux d'agriculture et d'industrie, de telle sorte que si la mission a pour chef un religieux intelligent et habile, elle donne aux Indiens le bien-être et la prospérité; que si, au contraire, elle a un directeur inactif, elle décline et languit. Les domaines de chaque mission rejoignent ceux de la mission voisine. Bien qu'elles ne cultivent pas tout le terrain, elles s'en réservent cependant la possession, afin que personne ne vienne s'établir entre elles. Cependant il est probable que la nécessité d'augmenter les propriétés particulières obligera le gouvernement de prendre à cet égard des mesures qui concilient tous les intérêts. On compte dans les missions vingt et un à vingt-deux mille Indiens catholiques; mais cette population est très-inégalement répartie. Il est des missions où il se trouve trois à quatre mille Indiens; d'autres où il n'y en a que quelques centaines. Il existe en outre dans des fermes dépendant de chaque mission une quantité considérable d'autres Indiens non convertis.

Les Indiens sont naturellement sales, insoucieux et d'une intelligence très-bornée. Dans divers ouvrages, ils ne manquent pas d'une certaine faculté d'imitation, mais ils ne peuvent rien inventer. D'un caractère timide et vindicatif, ils sont aisément portés à la trahison. L'ingratitude est aussi un de leurs vices

habituels. Soit par suite de leurs continuels bains à vapeur, ou par l'effet de leur saleté ou de leurs habitations mal aérées, ils sont faibles, inertes, très-sujets aux spasmes et aux rhumatismes. Ils sont surtout atteints par des maladies résultant de leurs mœurs impures. Voilà ce qui explique comment, au sein de cette population, on compte un dixième de morts de plus que de naissances. Les missionnaires font cependant tout ce qui est en leur pouvoir pour corriger les défauts des Indiens et améliorer leur état physique et moral.

Les produits des missions se composent de l'éducation du bétail, de la culture du blé, du maïs, des pois, des fèves et d'autres végétaux. Dans celles du sud, on cultive en outre la vigne et l'olivier. De tous ces produits, le plus lucratif est celui des bestiaux, dont la graisse et les peaux sont un important objet de commerce avec les navires étrangers qui arrivent sur la côte.

Il n'y a pas plus de six ans que ce commerce a pris une si grande extension. Auparavant, les directeurs des missions ne vendaient que la quantité de peaux nécessaire pour se procurer ce dont ils avaient besoin, et ne tiraient aucun parti du reste. A présent, les marchands étrangers achètent chaque année trente à quarante mille peaux et à peu près autant d'arrobas (vingt-cinq livres) de graisse. Il n'y a pas de doute que, dans quelques années, cette exportation ne puisse être doublée. Il serait aisé aussi d'augmenter les produits du lin, du vin, de l'huile d'olive, du blé et d'autres récoltes agricoles; mais on ne cultive la terre qu'autant qu'il le faut pour alimenter les habitants de la mission.

Villes. — Il y en a trois, outre Monterey. La plus populeuse est celle d'Angeles, qui compte environ douze cents habitants; celle de Saint-Joseph de Guadeloupe en renferme six cents; celle de Branciforte, deux cents. Elles ont toutes trois un aspect fort irrégulier, chaque habitant ayant construit sans aucune idée d'alignement sa maison où il lui plaisait. Le premier de ces pueblos est administré par un alcade ou juge, quatre regidores ou officiers municipaux, un syndic et un secrétaire; le second a un alcade, deux regidores, un syndic et un secrétaire; le troisième, en raison de sa petite population, dépend du commandant de Monterey, capitale de la Californie, capitale composée de quarante à cinquante maisons et de deux cents habitants.

Les habitants des villes sont blancs. Pour les distinguer des Indiens, on les appelle *la gente de razon* (la gent raisonnable). Il y a dans les villes et les presidios de la haute Californie environ cinq mille blancs, qui pour la plupart sont venus du Mexique, les uns comme colons, les autres comme militaires. C'est dans l'espace de cinquante ans que cette génération s'est formée.

Ces blancs sont, en général, robustes, vigoureux, très-propres au travail. Mais leur bonne volonté est paralysée par les difficultés qu'ils trouvent à obtenir des propriétés territoriales.

La gent raisonnable est d'une fécondité extrême. Il est rare de trouver parmi elle un couple d'un certain âge qui ait moins de cinq à six enfants, et il en est beaucoup qui en ont douze à quinze et qui jouissent du bonheur de voir des petits-enfants. On vit

longtemps dans ce pays, où la plupart des infirmités des autres contrées sont inconnues. Il n'est pas rare d'y rencontrer des centenaires et des femmes qui, à un âge déjà avancé, attestent, par leur fraîcheur, la favorable action du climat. Les femmes sont ici remarquables par leur activité, par le zèle qu'elles apportent à remplir leurs devoirs de mères et d'épouses, par la décence et la propreté de leurs vêtements.

PORTS ET COMMERCE. — Il y a dans cette contrée quatre ports principaux qui portent le nom des *presidios* avec lesquels ils correspondent. Celui de San Diego est le mieux gardé. Celui de San Francisco est très-beau. Celui de Santa Barbara est tolérable dans la bonne saison, mauvais le reste de l'année. Entre ces baies de premier ordre, il y a encore différents points où les navires peuvent jeter l'ancre, notamment Santa Cruz, San Luis Obispo, el Refugio, San Pedro et San Juan.

Les navires marchands qui se rendent en Californie n'ont d'autre but que de se composer des cargaisons de peau et de suif, contre lesquelles ils donnent en échange diverses denrées exotiques. L'argent est rare en Californie. La seule monnaie qui y fût connue avant l'émancipation était celle d'Espagne, qui s'emploie dans les transactions concurremment avec celle du Mexique.

Tel était à peu près, il y a une trentaine d'années, d'après l'écrivain espagnol cité par M. Bryant, l'état de la Californie. M. Dupetit-Thouars a publié sur ce pays d'autres détails plus récents. Nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur en donner un résumé.

« Au temps de la domination des Espagnols, dit

l'illustre marin[1], les deux Californies ont toujours été fort négligées; le gouvernement de la métropole semblait n'attacher qu'une importance secondaire à cette belle possession, ne l'occuper que par un esprit de jalousie, comme pour l'enlever à un autre peuple. Il semblait en méconnaître la valeur agricole, et, satisfait de lui nommer des gouverneurs, n'y envoyait ni secours ni subsides. Les colons ainsi abandonnés ne se soutenaient que par leurs propres moyens et par la généreuse assistance des missions.

« Ces missions ont été le premier élément de prospérité matérielle, le premier mobile de civilisation de la Californie. Celles de la haute Californie surtout, grâce à la piété, à la vertu, à l'intelligence des franciscains qui les dirigeaient, méritent d'être citées au nombre des plus beaux, des plus nobles établissements dont s'honore le génie de l'homme.

« D'immenses espaces de terrain étaient défrichés : des Indiens qui autrefois n'avaient qu'une existence vagabonde, sauvage, venaient, sous la paternelle autorité des religieux, courbant leur front de Sicambres, s'instruire à de sages leçons, occuper leurs bras à d'utiles travaux. Les uns étaient employés à la culture des champs, à l'irrigation des jardins, à la garde du bétail; d'autres apprenaient les métiers de tisserands, de charpentiers, de menuisiers. En même temps, leurs enfants étaient élevés chrétiennement dans l'intérieur de l'édifice religieux.

« Plusieurs missions avaient des revenus considérables; presque toutes étaient parfaitement adminis-

[1] *Voyage de la Vénus*, t. II. Paris, 1840.

trées, et les étrangers y trouvaient une généreuse hospitalité. Un des premiers effets de la réunion des Californies à la république du Mexique a été l'abandon des missions si prospères de la haute Californie. Une partie des religieux qui les dirigeaient, n'ayant point voulu se soumettre au nouveau gouvernement, se sont retirés; d'autres sont morts. Plusieurs des missions ont perdu l'intégralité de leurs revenus; ce qui en reste est mal administré. Toutes sont ainsi dans un état de décadence fatal, et peut-être irréparable. La plupart des Indiens qui habitaient ces établissements sont retournés dans l'intérieur, au milieu de leurs tribus, et ont repris, avec leur ancienne vie nomade, leurs habitudes de déprédation. Ils égorgent ou enlèvent les bestiaux, quelquefois pour subvenir à leurs besoins, quelquefois uniquement par esprit de vengeance.

« Les diverses tribus d'Indiens indépendants dont se compose la population intérieure de la haute Californie se partagent le territoire à vingt ou trente lieues de la côte. Chacune d'elles établit ses huttes tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, mais toujours en plaine, dans des lieux découverts, de peur de surprise, dans les localités les plus favorables à la pêche ou à la chasse, et dans les limites de son district. Chaque tribu a son langage particulier, parfois inintelligible pour les tribus voisines. Les sauvages sont tatoués, et, comme parmi tous les peuples où cet usage est répandu, le tatouage sert d'ornement et de signe distinctif non-seulement de tribu à tribu, mais de famille à famille.

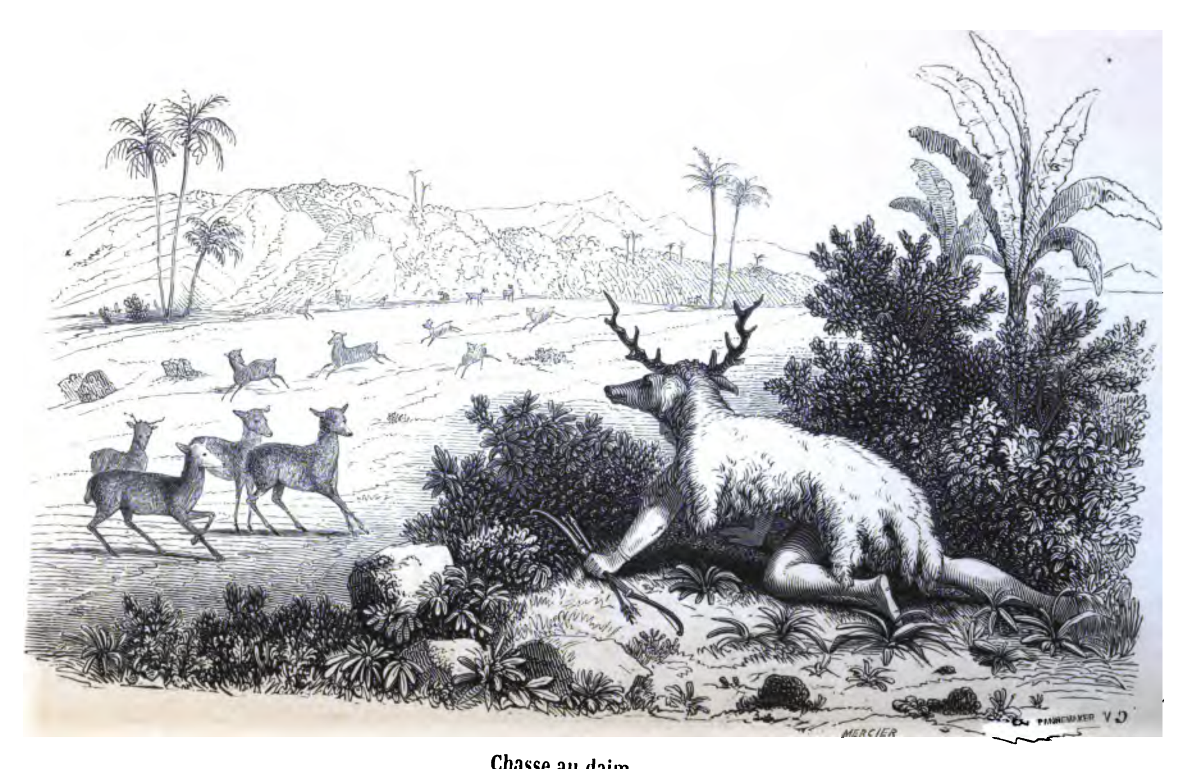
« Presque tous sont fort misérables, très-peu cou-



verts, et en été sans vêtements. Les femmes portent des peaux de daim ou des espèces de couvertures faites en tissus de plumes, très-brillantes et très-chaudes. Elles façonnent, avec les plumes des oiseaux les plus rares et des couleurs les plus variées, des coiffures et des ceintures pour leurs chefs. Passionnées pour la parure, elles se percent les oreilles de façon à y faire entrer des morceaux de bois ou d'os sculptés et creux qui leur servent d'étuis. Elles pendent aussi à leurs oreilles des boutons, des coquillages, des morceaux de nacre.

« Les Indiens qui habitent dans le voisinage des missions et des presidios élèvent des bestiaux, cultivent des pommes de terre. Les Indiens nomades ne se nourrissent que de glands de chênes et du produit de leur chasse ou de leur pêche. La contrée sur laquelle ils sont répandus est pleine de gibier ; les lacs, les rivières qui l'arrosent renferment une quantité de poissons de différentes espèces ; les bords de la mer sont parsemés de coquillages, parmi lesquels on remarque l'haliotis géant, qui est un très-bon moyen de subsistance, et qui renferme parfois dans ses écailles diaprées de jolies perles.

« Ces Indiens indépendants excellent à la chasse et y emploient toutes sortes de stratagèmes. Un des plus curieux est celui auquel ils ont recours dans la chasse au daim. Ils s'affublent d'une peau de cerf garnie encore de son bois, ou vont dans les clairières où ordinairement la plante de moutarde s'élève très-haut, se cachent le corps le mieux possible, et, par le mouvement qu'ils impriment à leur tête, ont l'air de brouter. Ils imitent si bien la pantomime et les



Chasse au daim.

cris des cerfs, que les pauvres animaux trompés s'approchent sans défiance, et, dès qu'ils sont à une bonne portée, les perfides Indiens leur décochent leurs flèches. Si, sous le dard lancé par une main habile, le cerf tombe roide mort, la chasse continue, sinon le cerf blessé s'enfuit et entraîne à sa suite tout le troupeau.

« Les arcs dont se servent les Californiens ont un mètre de longueur et sont fort difficiles à tendre. Par là même, ils ont plus de ressort et de portée. Les flèches, faites d'un bois léger, ont quatre-vingts à quatre-vingt-cinq centimètres de long. A l'une des extrémités est un morceau de silex ou de verre volcanique taillé en fer de lance et dentelé de chaque côté; à l'autre, elle est garnie de quatre barbes en plumes de dix centimètres de longueur sur quinze millimètres de hauteur. Quelques personnes affirment que les Indiens empoisonnent parfois leurs flèches, les unes disent avec du venin de serpents, les autres avec le suc de l'*yedra,* espèce de lierre qui ne se trouve guère que dans la haute Californie. On ajoute que cette plante n'est un poison que pour l'homme, et que le vent même qui a passé sur sa tige a une dangereuse influence sur certains individus; mais aucun de ces faits n'est positivement constaté.

« Les Indiens ont le teint d'une couleur rouge foncé tirant sur la suie, les cheveux noirs et plats, les yeux petits, la bouche grande, les pommettes des joues proéminentes, et un air stupide. Ils sont ordinairement petits et grêles. Les femmes sont, en général, laides et sales, mais elles ont des dents d'une blancheur éclatante. Elles portent leurs cheveux flottants



sur leurs épaules; leur vêtement se compose d'une espèce de jupe en forme de sac, ou d'une couverture. Pour toute chaussure, elles n'ont qu'un morceau de peau de bœuf attaché sur le pied.

« Ces indigènes n'ont aucune industrie; ils fabriquent seulement des paniers d'un tissu assez serré pour tenir l'eau et pour y faire cuire leurs aliments. Ils fabriquent aussi des coupes gracieuses ornées à l'intérieur de plumes de différentes couleurs et de coquillages nacrés. »

Depuis le passage de M. Dupetit-Thouars en Californie, la révolution dont il avait vu les premiers indices s'est accomplie. La Californie ne subira plus les fatales conséquences de l'ignorant et turbulent gouvernement du Mexique; elle appartient aux États-Unis. M. Bryant a été témoin des derniers incidents de cette révolution, et en a mêlé le récit aux minutieux et scrupuleux détails de son itinéraire.

CHAPITRE II.

Départ de Nouvelle-Helvétie. — La rivière de Cosçumne. — La rivière de Mickelemes. — Le San Joaquin. — Les marais. — Les chevaux sauvages. — Vignes et bestiaux de Californie. — Une senora californienne. — Huîtres fossiles. — Squelette d'une baleine sur une haute montagne. — Mission de San José. — Les colporteurs. — Jardins et vergers. — Magasins.

Le 13 septembre 1846, à trois heures après-midi, nous partîmes de Nouvelle-Helvétie[1] pour San Francisco. Notre caravane se composait du colonel Russell, de M. Mackee de Monterey, d'un voyageur, M. Pickett, qui venait de l'Orégon, et d'un domestique indien. Après avoir marché jusqu'au coucher du soleil dans une plaine plate, couverte d'un vert gazon, nous allâmes camper au bord d'un lac, près de la rivière de Cosçumne, un des affluents du Sacramento.

[1] Établissement fondé par un colon suisse, M. le colonel Sutter, qui obtint du gouvernement mexicain une concession de terrain de trente lieues carrées. C'est là qu'on a trouvé les plus larges mines d'or. On trouvera de plus longs détails sur cet établissement dans la notice que nous publions à la suite de l'itinéraire de M. Bryant.

Cette petite rivière arrose un sol fécond. Nous trouvâmes là le rancho, ou habitation de M. Murphy, qui est venu il y a deux ans s'établir en Californie avec sa femme et plusieurs enfants. Dans l'espace de seize mois, il s'est construit une maison confortable avec toutes ses dépendances. Il nous fit voir sa moisson qui était fort belle, et nous donna autant de lait et de beurre frais que nous en désirions. Distance : dix-huit milles.

14 septembre. — A un mille de notre campement, nous traversons la Cosçumne et nous entrons dans une plaine couverte d'un magnifique gazon, ombragée par des chênes verts. A trois heures, nous traversons la Mickelemes, autre affluent du Sacramento, et nous campons sur sa rive, au milieu d'un beau massif de chênes. La Mickelemes est beaucoup plus large que la Cosçumne. Le sol qui l'environne paraît très-fertile; les collines sont aussi couvertes d'une herbe épaisse, mais déjà flétrie par l'automne. Nous passons à travers de larges champs de folle avoine, dont les tiges ont de trois à cinq pieds de hauteur.

Notre domestique indien a feint d'être malade pour nous quitter. Dès qu'il a eu son congé, il a déjeuné gaiement, est monté à cheval et s'est enfui du côté du fort. Nous l'avons remplacé dans l'après-midi par un matelot anglais, nommé Jack, qui veut se rendre à Monterey et qui s'engage à nous servir de cuisinier et de palefrenier pendant le reste du voyage.

Une quantité de fleurs d'automne, d'un jaune brillant, parsèment les bords charmants de la rivière. Distance : vingt-cinq milles.

15 septembre. — Nos chevaux, effrayés pendant la

nuit par les ours, ont pris la fuite. Nous avons couru à leur poursuite jusqu'à dix heures. Nous continuons à nous avancer à travers une plaine couverte de gazon, de folle avoine et de fleurs éclatantes. De larges espaces de terrain sont là évidemment inondés chaque année. Notre domestique est resté en arrière, et nous l'avons perdu de vue. Dans l'après-midi, nous apercevons des troupeaux considérables de daims et d'antilopes. Le gibier de toute sorte abonde dans cette riche vallée. Nous campons sur les bords du San Joaquin ; nous allumons un grand feu et nous tirons des coups de pistolet pour donner un signal à notre domestique, mais il ne paraît pas.

16 septembre. — Jack est arrivé, traînant après lui son cheval fatigué. Il avait bivaqué dans la plaine, et de peur que son cheval ne lui échappât, il l'avait tenu par la bride toute la nuit.

Le gué de San Joaquin est à environ quarante à cinquante milles de son embouchure ; il a à peu près cent mètres de largeur. Nos chevaux le franchirent sans grande difficulté, ayant de l'eau presque jusqu'au poitrail. La rivière est bordée de chênes et de petits saules. De l'autre côté, nous trouvons dans une vaste plaine un lac dont l'eau est tellement imprégnée d'alcali qu'on ne peut la boire. Dans cette plaine, on remarque à chaque pas les traces du cheval sauvage, de l'élan, du daim, de l'antilope. Le chasseur aurait là une belle occasion d'exercer son habileté.

Dans l'après-midi, nous traversons plusieurs étangs plantés de roseaux, et désignés sous le nom de *tulares*. A quelque distance on dirait des champs de blé mûr. Un mois plus tôt, nous n'aurions pu suivre cette

route, mais à présent elle est assez sèche. Je suis convaincu qu'on pourrait faire de ces étangs de très-bonnes rizières, et qu'on pourrait même y faire pousser la canne à sucre.

En poursuivant notre chemin, nous rencontrons de nombreux troupeaux de chevaux sauvages et d'élans qui paissent dans la vallée. Rien de plus beau à voir qu'une de ces légions de chevaux sauvages ; ils sont divisés par bandes de deux à trois cents. A notre approche, ils s'avancent comme par curiosité pour voir qui nous sommes, puis s'enfuient avec la rapidité du vent. Bientôt ils s'arrêtent, penchent leur cou avec grâce, nous observent quelques instants, puis s'éloignent de nouveau. Après avoir répété plusieurs fois cette manœuvre, ils s'élancent au galop et disparaissent derrière les ondulations de la plaine.

Les élans étaient en plus grand nombre ; il y en avait des troupeaux de deux mille au moins qui, avec leurs grandes cornes, présentaient un aspect très-pittoresque. Nous en approchâmes à la distance de cinquante mètres sans qu'ils prissent l'alarme. Le bœuf en Californie est d'une si bonne qualité et à si bas prix qu'on néglige le gibier. Il en résulte que l'élan, le daim et même l'antilope sont quelque peu apprivoisés, et ne fuient devant le voyageur que lorsqu'il les approche de trop près.

Nous arrivâmes très-fatigués au rancho de M. le docteur Marsh. Cette habitation est dans une situation romantique, au pied d'une des montagnes les plus élevées de la chaîne qui sépare la vallée de San Joaquin de la plaine qui entoure la baie de San Francisco. On appelle cette montagne le Diablo. Par un

temps clair on la voit d'une longue distance. La maison de M. Marsh se compose d'un seul étage divisé en plusieurs appartements. Une table ou deux, quelques bancs et un lit en forment tout le mobilier. Telles sont les privations auxquelles doivent se résigner ceux qui viennent se fixer dans ce pays. M. Marsh est un homme instruit et lettré, qui de la Nouvelle-Angleterre vint se fixer ici, il y a sept ou huit ans. Il obtint une concession de terrain, et malgré les attaques des Indiens sauvages, qui lui ont souvent enlevé une partie de ses troupeaux, il est parvenu à assurer la durée de son établissement. Il compte dans son rancho deux mille têtes de bétail, et chaque année il l'augmente.

J'ai remarqué près de la maison un potager rempli de divers légumes. Dans un autre enclos était une vaste vigne, dont le raisin est le plus délicat et le plus savoureux que j'aie jamais goûté. Ce raisin, d'origine étrangère, a été introduit dans le pays par les religieux ; le sol et le climat de la Californie l'ont probablement amélioré. Il y a des grappes qui ont huit à dix pouces de longueur et qui pèsent plusieurs livres. Le grain, d'une moyenne grosseur, est d'un pourpre foncé; la peau en est mince et se fond dans la bouche. Cette vigne, récemment plantée, a déjà donné plusieurs tonnes de vin. Je bus là pour la première fois de l'*aguardiente,* eau-de-vie faite avec le raisin de Californie. Son goût n'est pas désagréable; je ne doute pas que le temps ne la rende aussi bonne que les eaux-de-vie de France.

M. Marsh me dit que ses terres avaient rendu, même sans irrigation, cent fois leur semence. Ce

chiffre paraît incroyable; mais cette fécondité, et une fécondité plus grande encore, est attestée par les hommes les plus véridiques.

Au mois de juillet, deux ou trois cents colons de l'Amérique du nord, hommes, femmes, enfants, sont venus dans ce district chercher une terre où ils veulent s'établir. Ils étaient conduits par le capitaine Grant, qui a traversé huit fois les montagnes Rocheuses, et qui dans diverses expéditions de chasse a exploré toute la région située entre les États-Unis et l'océan Pacifique.

La maison de M. Marsh étant complétement occupée, nous avons couché dans un hangar où étaient suspendus des quartiers de bœuf si appétissants qu'un épicurien se fût réjoui de les voir. Le bétail à cornes de la Californie est le plus puissant et le plus beau que j'aie vu nulle part. On n'en voit point un si gros dans les États-Unis. Il reste, de même que les chevaux, toute l'année au pâturage, où des herbes de différentes natures et très-nutritives engraissent les bœufs, fortifient les chevaux, qui sont ici remarquables par leurs proportions symétriques et leur vigueur.

17 septembre. — La température du matin est à cette saison et dans ce pays extrêmement agréable. Après notre déjeuner, qui se compose de pain chaud fait avec de la farine non blutée, de bœuf bouilli, assaisonné de poivre rouge (*chile colorado*), de *frijoles* (fèves brunes) et de café, nous montons avec M. Marsh au sommet d'une colline d'où l'on jouit d'une large et belle vue. Le vallon et les coteaux sont couverts de chênes verts, ceux-ci isolés, ceux-là réunis en mas-

sifs épais. Sur les hauteurs et dans les gorges des montagnes, le cèdre, le pin, le sapin élèvent leurs tiges majestueuses à dix milles de distance; le San Joaquin apparaît entouré d'une forêt de chênes, de sycomores et de divers arbustes. La plaine est parsemée de troupeaux, les uns broutant l'herbe touffue, les autres couchés à l'ombre des arbres. Le tout forme un délicieux paysage.

A trois heures après midi, nous quittons M. Marsh, et nous arrivons le soir à la demeure de M. Robert Livermore, qui nous accueille amicalement et nous conduit dans la principale pièce de sa maison, composée de plusieurs petits bâtiments élevés à diverses époques. Nous trouvons là des chaises, et pour la première fois depuis que je suis en Californie, une armoire garnie de verres et de porcelaines de Chine. On nous apporte de l'aguardiente, du sucre, de l'eau fraîche dont nous formons une liqueur qui bientôt nous ravive. Les murailles sont ornées d'une quantité de gravures coloriées en vert, en bleu, en rouge, et représentant la Vierge et plusieurs saints. Ces images sont en grande vénération parmi les catholiques du pays. A l'extrémité de la chambre apparaissent deux lits avec des couvertures blanches et des oreillers. Depuis plusieurs mois, je n'avais rien vu de semblable.

La table placée devant nous est couverte d'une nappe sans tache; on y pose le bœuf bouilli avec le chile colorado, les frijoles, puis des gâteaux, puis d'excellentes tasses de thé. Il y a longtemps que nous n'avions joui d'un pareil bien-être.

M. Livermore est établi depuis une trentaine d'an-



nées en Californie; il a fait un riche mariage et possède un large et fertile domaine. Un *arroyo,* ou ruisseau alimenté par différentes sources, traverse son rancho, et pourrait, au moyen de quelques travaux, arroser mille ou deux mille acres de terrain. Pour la production du maïs, des pommes de terre, des légumes, l'irrigation est nécessaire; mais pour la culture du blé, on peut s'en dispenser. M. Livermore compte dans son rancho trois mille cinq cents têtes de bétail. Pendant les derniers troubles du pays, la plupart de ses chevaux lui ont été enlevés par les Indiens. Il a dans son corral plusieurs centaines de gros moutons dont la chair est excellente, mais la laine mauvaise; on l'emploie cependant aux seuls ouvrages de manufactures qui se fassent dans ce pays. On en fait des *serapes* et de grossiers manteaux. Les porcs sont ici d'une qualité parfaite; mais le bœuf est en si grande quantité, que les Californiens se soucient peu de ces animaux qui, ailleurs, sont une si grande ressource.

Mme Livermore est la première Hispano-Américaine que j'aie vue depuis mon arrivée dans ce pays. Elle portait une robe de chambre blanche, négligemment nouée à la ceinture, et n'avait d'autres ornements que quelques bagues. Dès notre entrée chez elle, nous fûmes frappés de l'éclat de ses yeux et de ses cheveux noirs, de la grâce, de l'aisance naturelles de ses manières, de la vivacité de mouvement et de langage qui caractérise les femmes espagnoles. Ses enfants étaient très-beaux et annonçaient une remarquable intelligence. Un d'eux m'offrit un petit panier fait avec une espèce d'herbe et orné de diverses plumes

d'une couleur brillante. C'était un joli échantillon de l'adresse des Indiens.

A dix heures du soir, nous jouîmes, pour la première fois depuis quatre mois, du plaisir de reposer dans un bon lit, garni de matelas, de draps blancs et d'oreillers. Ce plaisir était cependant troublé par l'idée que les maîtres de la maison, pour nous abandonner leur couche, avaient dû se réfugier au dehors de leur demeure dans la *piazza*.

18 septembre. — Ce matin, on a amené, pour le tuer, un bœuf devant la maison. Voici comment on procède à cette œuvre fréquente : un *vaquero* à cheval, muni d'un lasso, se rend au pâturage; dès qu'il a choisi l'animal qu'il veut prendre, il lui lance sur les cornes son lasso attaché au pommeau de la selle. Pendant que le bœuf se débat violemment pour recouvrer sa liberté, le vaquero s'occupe seulement de faire tourner son cheval de façon à le préserver des atteintes de l'animal furieux. Après sa lutte inutile, le bœuf se résigne à se laisser conduire au lieu de l'exécution. Le vaquero lui lie alors les jambes avec son lasso et le renverse par terre, puis il lui plonge dans la gorge le large couteau qui ne le quitte jamais. En un instant l'animal expire; en un instant son corps est dépecé; sa chair rôtie ou bouillie. Prendre des bœufs avec le lasso et les égorger, est un des exercices favoris des Californiens, un exercice qu'ils accomplissent avec une admirable dextérité. Autour de chaque habitation, il y a une quantité d'ossements qui prouvent assez quel massacre de quadrupèdes on fait là, et quelle quantité de viande on consomme.

M. Livermore me fit voir une charretée d'huîtres fos-



siles dont il voulait faire de la chaux. Quelques-unes de ces coquilles avaient huit pouces de longueur et une largeur et une épaisseur en proportion. On les tirait d'une colline qui en est remplie. M. Livermore me montra aussi des os de baleine découverts sur la cime d'une montagne à plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Comment ce monstre aquatique se trouvait-il à une telle élévation : c'est ce que je laisse aux géologues à expliquer.

A neuf heures du matin, nous quittons M. Livermore, et nous marchons le long d'une plaine où paissent de nombreux troupeaux, qui, à notre approche, s'enfuient comme des cerfs et des élans. Nous gravissons ensuite des collines couvertes jusqu'à leur sommet de folle avoine et d'une espèce de gazon qui reste vert toute l'année. Des troupeaux répandus sur ces collines paissaient à plaisir une herbe abondante. Des ruisseaux murmuraient dans les ravins, bordés de chênes verts et de différents arbustes. Un de ces ravins ressemble à un chemin pavé. Un peu plus loin est un pont gracieusement construit. Ce sont les premiers indices d'un travail de voie publique que j'aie remarqués dans ce pays. Du haut des collines, nous distinguons le côté droit de la baie de Saint-François, au delà d'une plaine fertile de dix à douze milles d'étendue, qui s'incline graduellement vers la mer.

Un étroit sentier nous conduit à la mission de Saint-Joseph, à travers des lignes de cabanes habitées autrefois par des milliers d'Indiens actifs, et maintenant désertes et tombant en ruine. En face de ces demeures abandonnées, s'élèvent l'église et les deux grands édifices occupés par les religieux au temps où cet

établissement était en pleine prospérité. Toutes les portes et les fenêtres étaient fermées. Nous trouvâmes, en descendant de nos mules, deux Français en costume de matelot, qui étalaient une cargaison de chemises grossières, de bas, de pantalons, d'autres menus articles et d'eau-de-vie. C'étaient des marchands ambulants qui attendaient là les pratiques du voisinage.

Comme nous étions déterminés à passer la nuit en ce lieu, nous demandâmes à ces Français s'ils pourraient nous indiquer une famille qui nous donnerait à souper. Ils nous désignèrent, sur la place, une maison où nous nous dirigeâmes aussitôt. La maîtresse du logis, fort laid et fort sale échantillon du beau sexe, était sur la porte et nous fit entrer dans une chambre, où, d'un côté, nous voyions un amas de peaux brutes, et, de l'autre, un monceau de blé. Le mobilier se composait de deux chaises dont l'une, plus haute que l'autre, semblait destinée à servir de table. Nous dîmes à la vénérable matrone que nous désirions trouver à manger et à coucher chez elle. *Esta bueno, senores,* nous répondit-elle; *esta bueno.* Et elle nous quitta pour entrer dans sa cuisine qui était d'une saleté révoltante. Quelques instants après, notre industrieuse hôtesse nous apporta du bœuf assaisonné de chile colorado, un plat de tortillas et du café. Elle ne pouvait nous donner ni couteaux, ni fourchettes, ni cuillers, et elle nous pria de l'excuser, disant qu'elle était *muy pobre* (très-pauvre). Mais nous avions déjà assez appris, dans d'autres occasions, à remplacer la fourchette par nos doigts.

A cette mission appartiennent deux jardins entou-

rés d'une haute clôture, plantés d'arbres à fruits et de ceps de vigne. Un d'eux renferme environ six cents poiriers, et une quantité de pommiers et de pêchers qui étaient chargés de fruits. Les poires sont excellentes, les pêches et les pommes n'ont qu'une saveur médiocre. Ces jardins sont arrosés par des sources qui descendent des collines voisines. De nombreux aqueducs répandaient autrefois cette eau à travers les vastes domaines de la mission. A présent la terre est inculte, et les aqueducs à sec.

Les constructions de la mission couvrent cinquante acres de terrain ; les cabanes, jadis occupées par les familles indiennes, sont des carrés massifs à un seul étage, divisés en deux chambres, l'une qui fait face à la rue, l'autre qui s'ouvre sur une cour. Les principaux édifices ont deux étages, de larges corridors et d'épaisses murailles. Si cependant on n'entretient pas leurs toits et leurs plafonds, ils tomberont bientôt en ruine. Nous entrâmes dans de vastes magasins, dans des appartements où gisent maintenant les inutiles machines employées autrefois à la fabrication des étoffes de laine. A chaque pas, la saleté et la dévastation à la place des agréments de la vie active. Les larges dimensions des greniers attestaient l'étonnante fertilité du sol, à l'époque où ce sol était cultivé sous la direction des religieux. Nous vîmes aussi la prison partagée en deux pièces, l'une avec une petite ouverture dans la muraille, l'autre complétement privée d'air et de lumière; les instruments dont on se servait pour châtier les coupables étaient encore dans cette prison. Je demandai à voir l'église, mais elle était fermée et personne ne savait où se trouvait

la clef; il me parut qu'elle avait cent à cent vingt pieds de longueur, et trente à quarante de largeur.

En revenant de notre promenade, nous trouvâmes, près de notre hôtesse, une vieille femme qu'elle appelait sa mère, et quelques Indiennes portant le plus léger costume, mais leurs corps couverts de poussière présentaient un aspect fort peu agréable.

Après le souper, notre hôtesse nous annonça que son mari absent devait revenir dans la nuit, et qu'il serait très-mécontent de trouver des étrangers dans sa demeure; pour prévenir cet inconvénient, elle avait fait transporter nos bagages dans des chambres désertes à l'autre extrémité de la place. Ces chambres, dont l'odeur infecte nous saisit au moment où nous en franchissions le seuil, avaient servi d'écuries à toutes sortes d'animaux; nous les nettoyâmes de notre mieux et nous nous couchâmes à l'endroit le plus propre. Distance : dix-huit milles.

CHAPITRE III.

Armée d'insectes. — Départ de la mission. — Une famille en voyage. — Pueblo de San José. — Vallée de Pueblo. — Architecture californienne. — Fruits des tropiques. — Salles de jeu. — Mission de Santa Clara. — Effet d'un mauvais gouvernement. — Bienveillance des femmes californiennes. — Mission de San Francisco. — Ville de San Francisco. — Muchachos et muchachas. — Commerce de Californie. — Extorsions du gouvernement.

---

19 septembre. — Plusieurs Californiens sont arrivés cette nuit et ce matin à la mission, entre autres le mari de notre hôtesse, qui s'est montré très-cordial envers nous.

Pendant que Jack selle et charge les mules, une douzaine d'individus se pressent autour de nous, demandant à échanger leurs chevaux contre des vêtements. Quelques-uns en ont réellement grand besoin, mais nous ne pouvions nous dépouiller des nôtres. Leur persistance finit par devenir assez importune; d'ailleurs je n'étais pas de bonne humeur, car les

puces, les punaises et autres abominables insectes m'avaient privé de sommeil toute la nuit. Ces missions en ruine enfantent des légions de vermine terrible; une fois qu'elles ont pénétré dans le lit, dans les habits de leur victime, elles ne capitulent plus. Le sang ou la mort, telle est leur devise; et il faut leur faire une guerre d'extermination.

Si pauvre que fût notre hôtesse, elle refusait d'accepter le prix de son hospitalité; nous l'obligeâmes cependant à recevoir un dollar de chacun de nous, et elle nous serra cordialement la main en nous disant *á Dios* d'un ton affectueux.

De la mission de San José au pueblo du même nom, il y a quinze milles de distance; une plaine extrêmement fertile, qui produit une quantité de plantes parmi lesquelles je remarque diverses espèces de trèfle et de moutarde, dont les tiges ont de six à dix pieds de hauteur. Cette plaine est arrosée par des arroyos bordés d'arbres, surtout de chênes verts.

Nous rencontrons, chemin faisant, une *carretta* ou charrette de voyage pleine de femmes et d'enfants. Cette carretta est l'un des plus rudes véhicules que j'aie jamais vus. Les roues, qui ont deux pieds et demi de diamètre, sont formées de poutrelles transversales et réunies l'une à l'autre par un essieu. Sur cet essieu s'élève une grossière charpente de six à huit pieds de hauteur, et de quatre à cinq de largeur. Quand cette charpente est garnie de peaux brutes, la voiture est complète. On y attelle deux paires de bœufs conduits par un vaquero à cheval. Derrière cet équipage, venaient deux brillants *caballeros* portant le large *sombrero,* le *serape* aux couleurs éclatantes, la culotte

blanche, les guêtres, les souliers en cuir non tanné, et d'énormes éperons.

L'équipage s'arrêta en nous rencontrant. Les hommes ôtèrent leurs lourds sombreros et nous serrèrent la main en nous adressant le salut du matin : *buenos dias, senores.* Les femmes qui se trouvaient dans la voiture répétèrent le même salut. Ces femmes n'avaient pas l'élégant aspect des cavaliers; leur peau était brune, ridée, et leurs vêtements façonnés avec des étoffes très-communes. Mais les enfants étaient très-beaux; tous se tenaient assis à la turque dans l'intérieur de la carretta, qui n'a point de siéges.

Nous arrivâmes vers midi au pueblo de San José. Comme il n'y a point d'hôtels en Californie, nous étions fort embarrassés de trouver un logement. Par bonheur, le capitaine Fisher, natif du Massachusets, qui est établi dans le pays depuis une vingtaine d'années, nous invita à demeurer chez lui et nous fit servir un excellent dîner avec diverses sortes de vins de la Californie, et d'autres liqueurs. Grâce à son accueil hospitalier et à celui de son aimable femme, nous nous trouvâmes là comme dans notre famille.

Le pueblo de San José renferme sept à huit cents habitants. Il est situé dans la vallée de Pueblo, à quinze milles au sud de la baie de San Francisco. Par une crique navigable, les navires d'un tonnage considérable peuvent s'avancer jusqu'à cinq à six milles de la ville. A certaines époques de l'année, la plaine fertile qui s'étend entre le pueblo et l'embarcadère est parfois inondée. La vallée de Pueblo, qui a de quatre-vingts à cent milles de longueur et de dix à vingt de largeur, arrosée par le Rio Santa Clara et

par plusieurs ruisseaux, est l'une des plaines les plus fertiles, les plus pittoresques de la Californie. Je ne connais rien au-dessus de la fécondité de son sol, de la variété de ses productions, du charme de ses points de vue et de son climat. Si elle était bien cultivée, elle produirait assez de grain pour nourrir des milliers d'hommes. Les maisons du pueblo, à peu d'exceptions près, sont fort mal construites, et s'élèvent çà et là sans ordre. L'église, placée au centre du village, ressemble à une grange hollandaise.

Des aqueducs répandent l'eau du Santa Clara dans tous les quartiers de la ville. Sur les places sautillent des centaines, des milliers d'écureuils qui ont leur gîte dans le sol. Ils sont d'une couleur brune et de la grosseur à peu près de l'écureuil gris ordinaire. Ils sortent sans crainte de leurs étroits souterrains et courent librement en plein air.

La population de San José se compose principalement de propriétaires indigènes. Leurs ranchos sont dans la vallée, leur demeure et leur jardin dans la ville. Nous visitâmes dans l'après-midi un de ces jardins rempli de pommiers, de poiriers, de figuiers, d'orangers, de grappes de vigne énormes et délicieuses, et de divers autres arbres à fruit. De là nous allâmes voir un moulin à blé construit par un Français qui en retire un bénéfice considérable.

Le pueblo de San José est l'un des plus ancienséta-blissements de la haute Californie. M. Fisher nous montra une maison construite en *adobes* [1], il y a quatre-vingts ou cent ans, et qui est encore dans un excel-

[1] Briques en terre, cuites au soleil.

lent état. Il y a ici une garnison composée de marins des États-Unis, et de volontaires enrôlés parmi les colons américains. Cette troupe est sous les ordres du capitaine Montgomery, commandant d'un sloop de guerre des États-Unis.

Dans la soirée, je visitai quelques cabarets où des hommes et des femmes jouaient ensemble aux cartes. Le jeu est, en Californie, un vice général. Les deux sexes s'y livrent avec ardeur. Ceux auxquels j'ai assisté étaient cependant assez paisibles et convenables, du côté des Californiens. Les cris et les jurements ne venaient que des étrangers. Les premiers supportaient leurs pertes avec une stoïque résignation; les autres s'emportaient et exhalaient leur colère en malédictions.

20 septembre. — Matinée froide et nuageuse. Mais vers neuf heures, le soleil dissipe les nuages, et le ciel reparaît sans tache. Nous partons à onze heures pour San Francisco, qui est à soixante milles de San José. A cheval, les Californiens font ce trajet en six ou sept heures.

A deux milles et demi du pueblo, est la mission de Santa Clara. Une large alameda, bordée d'ormes et de saules plantés par les religieux, s'étend à une longue distance, et forme une belle promenade pour les cavaliers et les piétons. Le but des religieux, en traçant cette avenue, était de garantir du soleil les gens qui, du pueblo, venaient à la messe à l'église de la mission.

Cette mission n'est pas si étendue que celle de San José, mais ses constructions sont, en général, en meilleur état. L'église étant ouverte, nous y entrâ-

mes, et nous y vîmes des murailles couvertes de grossières gravures et de grossiers tableaux. La chaire était revêtue d'une quantité d'images et d'ornements symboliques. De toutes parts, du papier doré et du clinquant disposés d'une façon barbare, mais qui, lorsque l'église est éclairée, doivent produire un brillant effet.

Le riche terroir qui environne la mission est entièrement négligé. Je n'ai vu d'autres traces de culture que dans un enclos qui renfermait différentes plantes et différents arbres des régions tempérées et des régions tropicales. Mais ces plantes dépérissaient faute de soins. La décadence d'un établissement, jadis si prospère, au sein d'une contrée si belle et si féconde, est un triste spectacle pour le voyageur, et un grave sujet de blâme pour le gouvernement.

Nous marchons pendant plusieurs heures dans une plaine parsemée de chênes verts, couverte d'herbe, de folle avoine, de moutarde. En quelques endroits, cette dernière plante s'élève en touffes si serrées que nos chevaux peuvent à peine y pénétrer. Une quantité d'oiseaux voltigent d'arbre en arbre, en poussant des cris harmonieux. Des daims à la queue noire passent fréquemment près de nous. Nous nous arrêtons près d'une cabane pour faire reposer nos chevaux et prendre quelque nourriture. Le capitaine Fisher avait eu la délicate attention de nous mettre dans un sac du pain, du fromage, du bœuf rôti et une fiole d'eau-de-vie. Dans la cabane, qui était très-propre, nous trouvâmes une jeune femme toute seule et fort agréable. Avec l'aisance et la grâce caractéristiques des femmes espagnoles, elle nous adressa le salut de ce

moment de la journée : *Buenas tardes, senores caballeros.* Nous lui demandâmes de l'eau, qu'elle nous apporta aussitôt dans un vase en terre; puis, étalant nos provisions sur la table, nous l'invitâmes à les partager avec nous, ce qu'elle fit sans hésiter, avec une aimable confiance et en nous remerciant de notre politesse. Il n'y a pas de femmes qui doivent tant à la nature et si peu à l'art et à l'éducation que les Espagnoles américaines des côtes de l'océan Pacifique. Dans leur attitude envers les étrangers, elles ont une dignité de reine; avec leur costume, elles ressemblent à des paysannes. Elles ne sont cependant pas belles, mais l'irrégularité de leurs traits est assez compensée par les grâces et la vivacité de leurs manières, par l'expression de leurs yeux noirs.

Pendant que nous faisions notre collation avec notre aimable hôtesse, une cavalcade entra dans le corral avec deux vaqueros. Les voyageurs auxquels elle appartenait ayant bien voulu nous donner des chevaux frais, nous partîmes avec eux pour San Francisco. Nous dirons en passant comment on voyage à cheval en Californie. Celui qui a un trajet de cent milles à faire, et qui désire l'accomplir en un jour, doit prendre dix chevaux et un vaquero. Le vaquero chasse huit de ces chevaux devant lui. Au bout de vingt milles, les voyageurs et le vaquero quittent les chevaux qu'ils ont montés, en prennent deux de ceux qui n'étaient ni chargés ni bridés, et repartent au grand galop. Si un de ces chevaux ne peut suivre cette course rapide, on le laisse sur la route. Le propriétaire lui imprime des marques sur le corps et le reprend sans difficulté si cet animal a quelque valeur.

Mais en Californie on ne s'inquiète pas de faire dix à douze milles à l'heure ni de la perte d'un cheval. Il va tant qu'il peut aller, et lorsqu'il est épuisé de fatigue, on le remplace par un autre.

Nous changeons de chevaux dans un rancho, et, au coucher du soleil, nous atteignons la mission de San Francisco Dolores, située à trois milles de la ville de San Francisco. Entre la mission et la ville, la route étant assez rude, nous nous déterminâmes à rester là jusqu'au lendemain; mais la difficulté était de nous procurer un gîte. Après plusieurs tentatives inutiles, nous trouvâmes enfin un pauvre vieux Californien qui habitait une petite maison dans un des quartiers en ruine autrefois occupés par les Indiens. Tout ce qu'il avait, nous dit-il, était à notre disposition, et je n'ai jamais fait un plus misérable souper; mais ce méchant repas était à mes yeux embelli par la naïve bonté de notre hôte. Un verre d'eau offert cordialement au voyageur n'est-il pas préférable à une coupe de vin servie à regret? Nous voulions coucher dans nos manteaux; les pauvres habitants de la cabane ne voulurent jamais y consentir. Ils étendirent leurs propres grabats par terre et nous prièrent tellement d'y reposer pendant la nuit, que nous ne pûmes nous y refuser.

21 septembre. — Nous nous levons avec l'aurore par un temps clair mais froid, qui fait trembler nos chevaux. La mission de San Francisco est située à la limite septentrionale de la fertile plaine que nous avons traversée hier et au pied d'une chaîne de montagnes fort élevées. A deux milles d'ici est la baie de San Francisco.

L'église et les autres bâtiments de la mission sont

assez bien conservés ; mais les quartiers des Indiens ne sont plus que des décombres.

Quoique notre vénérable hôte, qui était un fervent catholique, nous considérât comme des païens, il nous donna en nous quittant sa bénédiction d'un ton fort expressif. Nous traversons des collines sablonneuses, parsemées cependant de chênes verts, de buissons d'aubépine, de groseilliers et d'églantiers. Quelques heures après, nous arrivions à la demeure de M. Leidersdorff, dernier consul américain de San Francisco. La matinée était calme et riante ; pas une ride n'apparaissait à la surface de la magnifique baie où plus de trente navires baleiniers, marchands, étaient rangés autour du sloop de guerre américain *le Portsmouth*. De nombreuses embarcations donnaient en outre à ce port une apparence de vie et de commerce qu'on chercherait en vain dans plusieurs des villes de la côte atlantique. La baie de San Francisco a environ douze milles de largeur ; il s'y trouve plusieurs îles qui ne présentent aucun indice de fertilité. En face de cette baie est une rangée de collines qui s'inclinent graduellement vers une plaine féconde, appelée la *Contra costa*.

Nous fûmes cordialement reçus par M. Leidersdorff, Danois de naissance, qui, après avoir rempli pendant quelques années les fonctions d'agent consulaire des États-Unis, a fondé ici une maison de commerce. Sa maison est la plus grande de la ville. On nous introduisit dans une chambre parfaitement meublée où nous changeâmes de vêtements ; puis on nous invita à nous rendre dans la salle à manger. Sur la table était un copieux déjeuner composé de bœuf rôti et

bouilli, d'oignons frits, de pommes de terre, de café. Nous étions servis par un jeune garçon (*muchachito*), et une jeune fille (*muchachita*) de race indienne. Ils n'avaient quitté que depuis peu de temps leurs sauvages *rancherias*, et ils ne savaient presque rien encore de la vie civilisée. Notre hôte, qui parle, je crois, toutes les langues vivantes chrétiennes et barbares, paraissait déterminé à faire leur éducation. Il les sermonnait tantôt dans leur propre idiome, tantôt en français, en espagnol, en portugais, en danois, en allemand, en anglais, selon son caprice philologique. Il me parut que les pauvres serviteurs indiens tiraient fort peu de profit d'une telle science.

A ce déjeuner se trouvait le lieutenant du *Portsmouth*, M. Bartlett, qui remplissait à San Francisco les fonctions d'alcade. Il m'invita à aller voir son sloop, qui est un des meilleurs bâtiments de la marine militaire des États-Unis. Les officiers et les hommes de l'équipage assistaient sur le pont à l'office divin et écoutaient avec attention la lecture d'un sermon faite par M. le commandant Montgomery, membre de l'Église.

Dans l'après-midi, je gravis au sommet d'une colline d'où l'on voit l'entrée des eaux de l'océan Pacifique dans la baie de San Francisco. L'eau est là assez profonde pour que les plus grands vaisseaux puissent y naviguer, et elle est si bien protégée de côté et d'autre contre les vents, que les navires peuvent en tout temps y reposer en sûreté. Ce magnifique port est si vaste qu'il suffirait à contenir les flottes du monde entier.

La ville de San Francisco est située en face de la



baie, à six milles de l'Océan. Le flux et le reflux de la marée suffisent pour porter un navire à un point d'ancrage, en regard de la ville, et pour le ramener en mer sans le secours du vent, et même malgré le vent contraire. Les navigateurs ne connaissent pas un port d'un accès plus facile ni plus sûr. La population sédentaire de la ville est d'environ deux cents âmes [1], et se compose presque exclusivement d'étrangers. Il ne s'y trouve que deux ou trois familles indigènes. La population passagère se compose de la garnison, des marins, des équipages des navires marchands et baleiniers. Les maisons en charpente ne sont ni belles ni confortables; il en est très-peu qui aient une cheminée ou un foyer; les habitants ne font du feu que pour cuire leurs aliments. La position de San Francisco comme ville de commerce est sans aucun doute supérieure à tout autre port de l'océan Pacifique, et rien ne surpasse la fertilité, la beauté, la douceur de température de la région qui l'environne. Son sol peut produire tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme et les plantes de luxe des tropiques. On y trouve en outre des sources d'eau minérale. Cette ville est certainement destinée à devenir l'une des plus grandes et des plus opulentes cités de commerce du monde; sous le gouvernement américain elle prendra un étonnant accroissement. Ses principaux marchands sont à présent MM. Leidersdorff, Grimes, Davis, Frank Ward. Ils font un commerce considérable et très-lucratif avec l'intérieur du pays, les îles Sand-

[1] C'était en 1846. Une année après, cette population s'élevait à douze cents âmes, et l'on construisait des maisons dans toutes les directions.



wich, l'Orégon et la côte méridionale de l'océan Pacifique. On tire de l'Orégon de la farine, des saumons, du fromage; des îles Sandwich du sucre, du café et des fruits des tropiques conservés.

Jusque dans les dernières années, cependant, on peut dire que la Californie n'a point eu de commerce dans la large acception de ce mot. Quelques maisons de Boston et de New-York ont en quelque sorte monopolisé tout le commerce de la côte. Elles y exportent diverses denrées par des navires qui s'en vont de port en port, et vendent en détail aux rancheros leur cargaison à des prix incroyables. Ils débitent, par exemple, de grossiers tissus de coton à un dollar (cinq francs) le mètre, et d'autres articles à un prix encore plus élevé. Ils reçoivent en payement de leurs marchandises des peaux et du suif. Les peaux sèches, qu'ils prennent à raison d'un dollar et demi, se revendent à Boston quatre et cinq dollars. Des négociants ont ainsi réalisé des fortunes considérables. La population californienne possède des ressources naturelles immenses; mais elle achète à un taux énorme les objets de luxe les plus ordinaires, et n'est que très-mal pourvue de ce qu'il y a de plus nécessaire. Toute espèce d'étoffe coûte cinq fois plus cher en Californie qu'à New-York ou à Boston, par l'échange des peaux à un dollar et demi pièce; de telle sorte que, pour se vêtir élégamment, un caballero est souvent obligé de sacrifier deux cents têtes de son bétail. Pas un peuple n'est plus passionné pour la toilette, pas un peuple ne paye plus cher le plaisir de satisfaire à sa vanité, et pas un peuple n'est plus dépourvu de ce qui entre dans les besoins de la vie civilisée.

CHAPITRE IV.

Climat de San Francisco. — Arrivée du commodore Stockton. — Bruits de rébellion dans le sud. — Tribunal californien. — Fandango. — Beautés californiennes. — Réception du commodore.

Je restai à San Francisco du 21 septembre au 13 octobre. Durant tout cet espace de temps, le ciel fut constamment clair. San Francisco a, par sa position, un climat particulier. Pendant l'été et l'automne, le vent souffle de l'ouest et du nord-ouest. Les matinées sont ordinairement calmes et d'une chaleur agréable. Vers midi, le vent qui vient de l'Océan rafraîchit assez en plein été la température pour qu'on soit obligé de prendre des vêtements de laine. Vers le soir le vent tombe, et les soirées et les nuits sont calmes. En hiver, le vent souffle du sud-est; la température est agréable; le thermomètre tombe rarement au-dessous de 50° [1]. Lorsque le vent souffle de l'Océan, il ne pleut pas; quand il vient de terre, ce qui arrive ordinairement en hiver et au printemps, le

[1] D'après le thermomètre Fahrenheit, environ 10° Réaumur.

temps est pluvieux et ressemble à celui du mois de mai à la même latitude sur la côte atlantique. La fraîcheur du climat et la vivacité de l'air sont, comme nous l'avons dit, un des phénomènes particuliers de cette position; on ne le retrouve ni dans l'intérieur du pays, ni sur les autres points de la côte.

Le 21, je dînai à bord du *Portsmouth* avec le capitaine Montgomery et plusieurs autres officiers de marine. Le soir, je soupai chez M. Frank Ward avec des habitants de la ville, des officiers de bâtiments baleiniers. Tous étaient Américains, et dans cette réunion rien ne nous rappelait que nous étions si loin de notre terre natale. C'est une opinion établie, que la Californie doit désormais faire partie des États-Unis, et chaque Américain se considère ici comme dans son propre pays.

Le 27 septembre, la frégate américaine *le Congress,* portant le pavillon du commodore Stockton, et la frégate *la Savannah,* commandée par M. Mervins, jetèrent l'ancre dans le port.

Le 1er octobre, un courrier qui venait du sud annonça que les habitants de Los Angeles s'étaient insurgés contre l'autorité américaine; qu'ils avaient capturé, dans le port de San Pedro, un navire marchand des États-Unis, et pillé sa cargaison. La frégate *la Savannah* partit immédiatement pour Los Angeles.

Pendant ce temps, j'assistai à San Francisco à un jugement par le jury, le second tribunal de ce genre qui fût établi en Californie. La séance était présidée par M. Bartlett. De part et d'autre il y avait des avocats qui discutèrent et pérorèrent avec une étonnante

véhémence de gestes et de langage. Après tous les débats, dans lesquels les juges furent obligés d'intervenir avec une sorte de despotisme militaire, pour se dégager eux-mêmes de la trame tissue par les avocats, les jurés ne purent tomber d'accord sur la solution de la cause, et l'affaire en resta au point où elle en était avant les plaidoiries.

Un soir, j'assistai chez un Anglais, M. Ridley, à un fandango auquel étaient conviés plusieurs personnes des ranchos du voisinage. Les femmes californiennes dansent avec beaucoup de grâce et d'aisance. La valse est leur danse favorite. Il n'est point interdit de fumer dans ces réunions, et les femmes et les jeunes filles usent très-joliment de la cigarrita dans les ondulations du cotillon et le tourbillon de la valse.

Le 3 octobre, on annonça la prochaine arrivée du commodore Stockton. Les citoyens furent convoqués par l'alcade, afin d'aviser aux mesures à prendre pour la réception qui devait être faite à ce fonctionnaire, investi du titre de gouverneur civil. La note suivante est extraite du journal californien du 24 octobre 1846 :

« Le public apprendra avec plaisir qu'un nombre considérable de citoyens de Francisco et des environs de la ville s'est réuni au square de Portsmouth pour aller au-devant de Son Excellence M. R. Stockton, et lui offrir l'hospitalité de la ville. A dix heures, le cortége s'est mis en marche avec un corps de musique, une escorte militaire, les magistrats du district, les consuls étrangers, les officiers des bâtiments en station dans le port [1]. Il s'est avancé par la rue de Ports-

[1] Suit une liste de tous les noms de ces officiers qui, si nous

mouth à la rencontre de M. Stockton, qui a été harangué par M. Ward.

« Après la réplique du gouverneur, la procession s'est remise en marche et s'est arrêtée devant la maison de M. Leidersdoff, où le gouverneur est entré avec sa suite et a été présenté à un cercle de dames rassemblées pour lui souhaiter la bienvenue. M. Stockton a fait ensuite, avec plusieurs personnes, une excursion à cheval à la mission de San Francisco Dolores, puis il est revenu déjeuner chez M. Leidersdorff, où différents toasts lui ont été portés par les membres du comité de réception et par d'autres convives. En réponse à un de ces toasts, M. Stockton a fait un éloquent discours qui n'a pas duré moins d'une heure. Les harangues prononcées en anglais étaient aussitôt traduites en espagnol, et *vice versâ*.

« Le soir, un bal organisé par le comité a réuni les femmes de la ville et des environs, les officiers des trois bâtiments de guerre et les officiers des navires marchands. Tel était le charme de cette fête, qu'elle s'est prolongée jusqu'au lendemain matin. »

Parmi les divers bâtiments qui se trouvaient alors dans le port, il y avait un brick russe de Sitka, principale station de la compagnie russe-américaine. Sitka, située sur la côte nord-ouest du continent américain, à une haute latitude septentrionale, a quatre à cinq mille habitants[1], la plupart Indiens du pays, con-

ne nous trompons, ne peuvent guère intéresser les lecteurs français.

[1] M. Bryant exagère les proportions de cette ville. Sitka ou la Nouvelle-Archangel, qui est en effet le centre des opérations de la compagnie russe qui fait le commerce des fourrures, est située

vertis au christianisme. Le brick dont nous parlons avait été construit dans le Massachusets; il était commandé par M. le lieutenant Rudenoff, qui nous donna un déjeuner composé de poissons fumés, d'œufs de poissons et d'autres mets hyperboréens dont j'ignore le nom, mais qui étaient très-savoureux.

Le 12 octobre, le capitaine Fremont arriva à San Francisco avec une troupe de volontaires pour marcher avec le commodore Stockton contre les insurgés de Los Angeles. J'avais offert déjà précédemment mes services à M. Stockton, je renouvelai ma proposition, car bien que je ne fusse dans ce pays qu'un simple voyageur, je me faisais un devoir de concourir à la défense du pavillon américain. Cette fois encore il me fut répondu que le nombre de soldats destinés à cette expédition était assez grand pour qu'il ne fût pas nécessaire de l'augmenter.

dans une des îles que Vancouver nomma l'archipel du Roi Georges. Elle a un bon port, un chantier de construction, une forteresse, mais on n'y compte pas plus de douze cents habitants.

CHAPITRE V.

Départ de San Francisco. — La crique de Sonoma. — Les matelots américains. — Sonoma. — Belle contrée. — Les saisons en Californie. — Nouvelles de guerre du sud. — Mission de San Rafael. — Un ranchero irlandais. — Retour à San Francisco.

---

13 octobre. — Ce matin, la frégate *le Congress* et le navire marchand *le Sterling* sont partis pour le sud avec cent quatre-vingts volontaires commandés par le capitaine Fremont; je me suis embarqué pour Sonoma sur un cutter appartenant au sloop *le Portsmouth.* Sonoma est située sur le côté septentrional de la baie de San Francisco, à quinze milles du rivage et à quarante-cinq milles de la ville de San Francisco. La crique de Sonoma est navigable pour des bâtiments d'un fort tonnage jusqu'à quatre milles de la ville; notre bateau avait six hommes d'équipage et un patron.

Nous passons près de l'île de l'Oiseau, du *Yerba buena* et de plusieurs autres; quelques-unes sont, par l'effet des excréments d'oiseaux, blanches comme la neige. Des milliers d'oies sauvages, de canards, de mouettes et d'autres oiseaux aquatiques perchent sur

ces îles, en courant sur les flots, en criant, clapotant et battant de l'aile.

A l'aide de la voile et de la rame, nous atteignons, vers les neuf heures du soir, l'embouchure de la crique de Sonoma, et nous campons sur la terre marécageuse qui la borde. Ces marais, qui avoisinent la baie de San Francisco, sont fort étendus, et de même que ceux que j'ai déjà vus ailleurs, je crois qu'il en coûterait peu pour en faire des rizières productives. Nos matelots ayant généreusement partagé avec nous leur ration de pain et de porc salé, nous étendons nos manteaux sur le sol et nous nous endormons.

14 octobre. — A la faveur du vent et de la marée, nous nous avançons le long de la crique sinueuse qui serpente au milieu d'une plaine fertile, çà et là affaissée et marécageuse, çà et là élevée et sèche. A dix heures du matin, nous arrivons à l'embarcadère; pendant que quelques-uns des passagers se rendent à la ville, je reste à déjeuner avec les matelots. Nul gentilhomme ne pourvoit plus libéralement aux besoins de ses serviteurs que l'*Oncle Sam* [1]. Avec leurs rations régulières, nos marins nous donnèrent un excellent déjeuner composé de pain, de beurre, de café, de thé, de biftecks, de conserves de vinaigre et d'autres friandises dont nous étions privés depuis plusieurs mois, et que nous n'aurions pu nous procurer dans le pays. Ils nous dirent que leurs rations étaient toujours copieuses et d'une qualité excellente,

[1] Plaisanterie des Yankees, qui désignent ainsi les États-Unis. Cette plaisanterie vient de l'emploi fréquent des deux lettres initiales U. S. (United States), d'où l'on a fait un jour en riant Uncle Samuel.



et que nul gouvernement ne prenait autant de soin de ses marins que celui des États-Unis; ils semblaient très-heureux et animés d'un noble sentiment de patriotisme.

De l'embarcadère nous nous rendîmes, par un soleil ardent, à la ville de Sonoma en traversant une plaine parsemée de chênes verts, revêtue d'un gazon abondant, mais, en cette saison, fané. Cette plaine est entourée de collines pittoresques qui, à leur sommet, sont couvertes de folle avoine.

Sonoma est l'une des anciennes missions de la Californie, mais les constructions de cet établissement ne sont plus que des amas de ruines, et le seul qui subsiste encore s'écroulera bientôt comme les autres. Quelques maisons, entre autres celle du général don Mariano Guadeloupe Vallejo, celles de son frère et de son beau-frère, ont une assez belle apparence; la ville, du reste, est d'un triste aspect; mais la contrée qui l'environne est d'une fécondité extrême et d'une rare beauté. Sous le gouvernement américain, avec une population américaine, Sonoma deviendra bientôt un point de commerce considérable, et une agréable résidence. Une partie des habitations s'élève autour d'une place qui a environ deux cents mètres carrés; cette place est ornée de têtes et de squelettes de bœufs, dont les restes hideux gisent sur le sol. Des sources d'eau froide et d'eau tiède descendent des collines voisines, et arrosent la plaine. J'ai remarqué près de là des pêchers, des ceps de vigne, d'autres arbres à fruit plantés par les religieux; mais la clôture qui les protégeait est brisée, et ils sont exposés aux ravages des bestiaux.

15 octobre.—Je n'ennuierai pas le lecteur de mes perpétuelles lamentations sur les myriades de puces et d'autres animaux malfaisants qui infestent les rancherias et les anciens édifices des missions de la Californie; mais, si quelque âme a souffert, avant de se séparer de son corps, les tourments du purgatoire, je puis dire que cette nuit je les ai soufferts. Quand je me levai le matin, je n'avais pas une parcelle de ma pauvre personne qui ne portât les traces d'une piqûre envenimée. La petite vérole, l'érésipèle, la rougeole et la fièvre scarlatine réunis ensemble, ne m'auraient pas plus enflammé la peau. Cette vermine est pourtant engendrée par la saleté indienne; dans les maisons entretenues avec soin, elle n'existe pas.

Je suis allé voir M. le général Vallejo et M. Leese, pour qui j'avais des lettres de recommandation. Le général, Californien de naissance, est d'une intelligence très-supérieure à celle de ses compatriotes, et l'intérieur de sa maison a un tout autre aspect que celles que j'ai vues dans le pays. L'antichambre, les corridors, les appartements, tout y est proprement entretenu, tout y présente une apparence de confort que je n'avais pas encore observée en Californie. Le salon est garni de chaises, de tables, de canapés, de miroirs, de meubles en acajou; on y trouve même un beau piano, le premier que j'aie vu dans cette contrée. Quelques peintures et quelques gravures de prix ornent les murailles. M[me] Vallejo possédait à un haut degré la grâce naturelle et les manières charmantes des femmes espagnoles. Le général désire, je crois, vivement l'annexion définitive de la Californie aux États-Unis. Il est dégoûté du gouvernement mexicain, qui,

au lieu de seconder les progrès de la Californie vers la civilisation, ne fait que les entraver, et il y a des années qu'il aspire au changement qui vient de s'opérer.

La maison de M. Leese est également meublée selon les usages américains. Il a près de la ville une vigne où j'ai goûté du raisin qui aurait fait commettre le péché de désobéissance à notre mère Ève. Je ne connais pas un fruit comparable, pour sa saveur exquise, au raisin de la Californie.

Le soir arriva M. Larkin, dernier consul des États-Unis en Californie. Né à Boston, il y a quinze ans qu'il est établi dans ce pays; il y a amassé une fortune considérable, qui ne peut que s'accroître par suite des nouveaux événements. M. Larkin sera probablement le premier millionnaire américain de la Californie.

17 octobre. — Matinée pluvieuse et froide. La période des pluies ne commence cependant ordinairement que vers le milieu de novembre; mais en hiver les pluies ne sont pas ici continues, comme on le suppose généralement. Elles tombent quelquefois pendant tout un jour, puis le soleil reparaît à travers les nuages, et elles finissent vers le milieu de mai. Au mois de décembre tout reverdit; au commencement de mai la végétation arrive à sa maturité. Dès que la terre est suffisamment humectée, on la laboure; les semailles se font jusqu'au mois de mars ou d'avril.

Nous nous disposions à aller voir un rancho qui appartient au général Vallejo, et qui s'étend près de la baie de San Francisco sur un espace de onze lieues. Mais au moment où nous allions partir, arriva un cour-

rier qui apportait au commandant de la garnison de Sonoma des nouvelles de l'insurrection du sud, qui nous déterminèrent à retourner immédiatement à San Francisco. Nous traversâmes à cheval la fertile vallée de Patalama. Le général a là un rancho où il a fait construire à grands frais une maison. L'architecture en Californie est encore dans l'enfance; avec l'argent employé à la construction de cette maison, de fort mesquine apparence, on aurait aux États-Unis un palais complet.

De Patalama nous franchîmes un terrain montagneux, et vers les huit heures du soir nous arrivâmes à la mission de San Rafael, ayant fait un trajet de quarante-cinq milles.

Cette mission, située à deux ou trois milles de la baie, domine un vaste point de vue. Ses édifices sont à peu près dans le même état de délabrement que ceux que j'ai déjà vus ailleurs. Nous nous arrêtâmes devant la demeure d'un Irlandais, M. Murphy, qui s'est fixé en Californie depuis plusieurs années. Sa porte était fermée. L'Irlandais ne nous l'ouvrit qu'après avoir prudemment regardé par une petite ouverture qui nous étions. Il y avait sur sa table du mouton et du bœuf froid. Des domestiques indiens nous préparèrent du café; et une ration d'eau-de-vie ayant mis notre hôte de bonne humeur, il se mit à causer gaiement et spirituellement.

18 octobre. — De San Rafael à Sansolito nous avions à faire quinze milles à travers des collines, des ravins et des inégalités de terrain qui fatiguaient nos chevaux. A une heure et demie, cependant, nous arrivâmes chez M. Richardson, propriétaire de Sansolito.

Le long de la route, nous avons passé devant plusieurs maisons bâties par des colons américains.

A Sansolito, nous louâmes un bateau moyennant deux dollars par personne, et vers onze heures nous débarquions à San Francisco. Du 18 au 22, je restai dans cette ville. Le temps était froid; mais les habitants de San Francisco ne font de feu que dans leurs cuisines. Les Américains remédieront à cette fâcheuse coutume : ils aimeraient mieux construire une maison sans porte que sans cheminée.

CHAPITRE VI.

Visite à la Nouvelle-Helvétie. — Les kanackas. — Détroit de San Pablo. — Francisca. — Embouchure du Sacramento. — Les îles. Les pêcheurs indiens.

---

22 octobre. — Nous voulions faire une excursion à Nouvelle-Helvétie par eau, afin d'observer la partie supérieure de la baie et de la rivière du Sacramento, et nous frétâmes un petit bateau à voiles. Pour éviter toute contestation, nous fîmes un contrat dans lequel toutes nos conditions étaient spécifiées. Par cet acte nous nous engagions à payer au patron du bateau trente-deux dollars, et lui à subir une réduction de vingt-cinq cents par chaque heure de retard qu'il nous ferait éprouver. Le lendemain, au moment du départ, point de bateau. Après deux heures de recherches, nous finissons par découvrir le patron, qui déclare qu'il ne veut plus remplir son engagement. Il fallut en appeler à l'alcade, qui, après avoir entendu notre déposition et lu notre contrat, enjoignit au batelier de nous conduire comme il l'avait promis.

A deux heures après midi, nous traversons la baie de San Francisco, nous passons près d'un bâtiment

mexicain, capturé par un sloop des États-Unis. Le soir, une brume épaisse enveloppant l'espace, et la marée luttant contre nous, il fallut songer à gagner la terre, ce qui n'était pas chose facile dans l'obscurité profonde où nous étions plongés. Par bonheur, notre pilote vit briller une lumière et se dirigea de ce côté; cette lumière venait d'un campement de trois kanackas, matelots fugitifs des îles Sandwich. Dès qu'ils eurent reconnu ce que nous désirions, ils se jetèrent à l'eau tout nus, nous prirent sur leurs épaules et nous portèrent à terre. Le bateau, qui avait touché le fond, fut remis à flot, après avoir été ainsi délivré de son chargement.

Les indigènes des îles Sandwich sont les marins les plus habiles qui existent; ils nagent et plongent comme des animaux amphibies. L'eau semble être aussi bien que la terre leur élément naturel. Ils ont des cheveux noirs, des traits agréables, une physionomie intelligente; leur complexion ressemble à celle du mulâtre, et je ne connais aucune race d'hommes mieux constituée et plus robuste. Les équipages des bâtiments marchands et baleiniers qui naviguent sur cette côte sont en partie composés de ces kanackas dont on estime fort les services.

23 octobre. — Les brouillards humides précurseurs des pluies d'automne continuent à flotter autour de nous. Du détroit de San Pablo et San Pedro, nous passons dans celui de Carquinez, où nous nous arrêtons quelques heures. En 1847, le général Vallejo et M. Semples ont jeté là les fondements d'une ville qui portera le nom de Francisca. Un bac a été établi pour le passage d'une des rives du détroit à l'autre, et des

primes sont offertes à ceux qui voudront construire là des maisons.

Au coucher du soleil, la marée contre laquelle nous essayions de lutter, et qui, malgré l'effort des rames, nous rejetait en arrière, nous obligea à nous arrêter de nouveau. Nous abordâmes sur une plage où les flots avaient jeté une quantité de paille d'avoine, et où des milliers d'oiseaux de mer avaient laissé tomber leurs plumes. Un tel lit valait mieux que celui des sales cabanes indiennes. Nous y dormîmes d'un bon sommeil.

24 octobre.—Nous côtoyons la rive méridionale du Soeson. A neuf heures nous descendons à terre pour cuire notre déjeuner. La plaine où nous faisons cette halte est entourée de montagnes élevées qui présentent les signes de la fertilité jusqu'à leur sommet. De nombreux troupeaux paissent autour de nous. A deux heures après midi, nous atteignons l'embouchure du Sacramento.

Le Sacramento et le San Joaquin tombent ensemble par différents conduits dans la baie de San Francisco, à soixante milles de l'océan Pacifique. Ces conduits tournent dans un immense marais boisé et forment un labyrinthe tellement inextricable que des navigateurs expérimentés y ont péri sans pouvoir trouver leur chemin. Au-dessus de l'embouchure du Sacramento est une rangée de collines qui s'étend le long du fleuve sur un espace de plusieurs milles. Les bords de la rivière, et plusieurs des îles qu'elle enlace, sont couverts de sycomores, de chênes et de différents arbustes ; d'arbre en arbre, courent des rameaux de vigne chargés de fruits. Les îles du

Sacramento sont inondées chaque printemps; leur sol et celui des bords de la rivière sont très-fertiles. A cette époque de l'année, l'eau du Sacramento est parfaitement limpide, très-douce, malgré l'action de la marée qui s'étend fort loin, et on n'y rencontre rien qui entrave la navigation. Je n'ai jamais vu un fleuve plus beau ni plus paisible[1].

A minuit, la marée, qui nous repoussait en arrière, nous força de débarquer dans une île où nous nous frayâmes avec nos haches et nos couteaux un passage à travers les broussailles, et où nous bivaquâmes jusqu'au lendemain.

25 octobre. — Nous arrivons à une rancheria occupée par un vieil Indien, sa femme et deux ou trois enfants. La femme était l'une des créatures les plus maigres, les plus misérables que j'aie jamais rencontrées. Autour de la rancheria étaient quelques acres de terrain plantées de maïs, de fèves, de melons. A mesure que nous remontons le fleuve, nous apercevons des rives plus élevées, et une contrée qui, de côté et d'autre, est comme une vaste savane parsemée, çà et là, de chênes verts.

Vers midi, nous débarquons près d'un campement d'Indiens Walla-Walla, reste d'une troupe qui, dit-on, était entrée en Californie avec une intention hostile. Parmi nous était un Indien Delaware qui parlait parfaitement anglais. La plupart des enfants avaient

[1] M. Dupetit-Thouars parle aussi avec admiration du Sacramento : « Cette magnifique rivière, dit-il, est navigable pour des bâtiments de deux à trois cents tonneaux jusqu'à cinquante lieues de son embouchure. »

la fièvre; les hommes armés de fusils étaient occupés à la chasse du cerf et de l'élan.

Ces Indiens Walla-Walla sont beaucoup plus intelligents et ont la physionomie plus agréable que les Indiens de la Californie. Leur teint est moins foncé, leur figure plus régulière. Les hommes et les femmes étaient vêtus de peaux.

Au coucher du soleil, nous nous remîmes en route, et à une heure du matin nous nous arrêtâmes près de la cabane d'un colon suisse, nommé Schwartz. Au centre de cette cabane, grossièrement construite en bois et couverte en roseaux, était un feu flamboyant, au-dessus duquel notre hôte avait suspendu du saumon du Sacramento pour le fumer. Cet honnête Suisse est l'un des personnages les plus curieux que j'aie jamais vus. A force de voyager de contrée en contrée, il avait fini par oublier sa langue maternelle sans en apprendre une autre; il nous parla dans je ne sais quel jargon mêlé d'allemand, d'anglais, de français, d'espagnol, d'indien. Nous nous endormîmes sur des bancs près de son foyer, et nous eûmes un sommeil paisible.

26 octobre. — M. Schwartz nous a servi un déjeuner de saumon frit et de lait frais : en y joignant le café et le sucre dont nous étions pourvus, nous fîmes un excellent repas. Il entreprit de nous expliquer comment il avait perdu une quantité de saumon salé; mais il nous fut impossible de le comprendre. En continuant notre route, nous vîmes, sur le bord de la rivière, des Indiens qui venaient de faire avec la seine une heureuse pêche, et qui faisaient griller sur la cendre un saumon de quatre à cinq pieds de longueur. Ils

étaient tous presque entièrement nus, et ceux qui venaient de traîner leurs filets dans l'eau grelottaient de froid en mangeant.

Vers onze heures, nous atteignîmes l'embarcadère de Nouvelle-Helvétie, d'où nous nous rendîmes à pied au fort.

CHAPITRE VII.

Fâcheuses nouvelles du sud. — Retour du colonel Fremont. — Enrôlement de volontaires.—Départ de Nouvelle-Helvétie. — Passage du Sacramento.—Belle vallée.—Montagnes escarpées. — Terre arable de la Californie.—Indiens étrangers.—Greenwood. — Vallée de Nappa. — Sonoma. — Arrivée à San Francisco. — Retour de Nouvelle-Helvétie.

Je restai au fort jusqu'au 30 octobre. Le 28, M. Reed, qui appartenait à une troupe d'émigrants, arriva près de nous. Il avait laissé ses compagnons près de la rivière de Marie, et traversé, avec un seul guide, le désert et les montagnes. Il venait de passer sept jours sans provisions, et il était tellement affaibli par la faim et la fatigue, qu'à peine pouvait-il marcher. Son but, en venant à nous, était de se procurer des vivres pour les porter à dos de mule aux malheureux émigrants qu'il avait laissés derrière lui. Le capitaine Sutter lui fournit libéralement des chevaux, des mules avec des vaqueros indiens, et de la farine. Depuis mon arrivée dans le pays, c'est le second convoi que l'on organise pour nourrir les émigrants.

Le 28 au soir, un courrier apporta de Monterey des

lettres du colonel Fremont. Ces lettres annonçaient qu'une bande de Californiens (les uns disaient de cinq cents, les autres de quinze cents hommes) avait attaqué le capitaine Mervins, qui était débarqué, avec quatre cents hommes, à San Pedro, pour marcher sur Los Angeles, et l'avait forcé à regagner sa frégate, après lui avoir tué six hommes. On rapportait aussi que les villes de Los Angeles et de Santa Barbara avaient été prises par les insurgés, que les garnisons américaines avaient capitulé ou battu en retraite. Le colonel Fremont, qui était entré à Monterey avec cent quatre-vingts volontaires, rassemblait des forces pour marcher sur Los Angeles.

A cette nouvelle, je m'offris à servir comme volontaire, et à enrôler des émigrants, des Indiens pour rejoindre le colonel Fremont. Plusieurs autres Américains firent la même offre. Notre demande fut adressée à M. Kern, commandant du fort Sacramento. Le lendemain, je reçus l'autorisation d'enrôler des volontaires et de prendre les mesures nécessaires pour leur procurer des vivres et des vêtements.

La pluie commença à tomber dans la nuit et dura jusqu'au lendemain. Vers une heure de l'après-midi, les nuages s'éclaircirent, et le temps était délicieux.

Le 30, je partis avec un de mes compatriotes, M. Grayson. Nous traversâmes le Sacramento dans une barque : nos chevaux nous suivaient à la nage, guidés par un canot sur lequel sont trois hommes, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, le troisième au centre. Les deux premiers rament, le troisième est employé à tenir les chevaux de chaque côté de l'embarcation, en ayant soin de leur faire lever la tête au-

dessus de l'eau. Au moment où on les oblige à entrer dans la rivière, ces chevaux se débattent rudement, et quelquefois font chavirer le canot; mais, dès qu'ils sont à la nage, ils suivent sans résistance la main qui les conduit.

Nous campons dans une crique du Puta, un des affluents du Sacramento, avec huit émigrants qui se rendaient dans la vallée de Nappa. Cinq d'entre eux s'engagent à servir militairement avec nous.

Le 31. — Pluie et brouillard continuels. Nous arrivons dans la crique de Cache, à la demeure d'un colon américain, M. Gordon, et nous enrôlons plusieurs volontaires.

1er novembre. —Nous avons été heureux de trouver pour la nuit un refuge dans une cabane en bois, occupée par les enfants de M. Gordon, car nous étions trempés par la pluie. Le matin, le ciel est clair, le soleil chaud; les oiseaux chantent et sautillent d'arbre en arbre dans la charmante vallée où nous avons passé la nuit. Autour de nous tout est si riant, que je me décide avec peine à me remettre en marche. Je n'imagine rien de plus beau que les petites vallées de la Californie. Nous gravissons une chaîne de montagnes qui dominent la crique de Cache, et de là, aussi loin que les regards peuvent s'étendre, nous voyons se dérouler devant nous la vaste plaine du Sacramento avec ses îles et ses ceintures de forêts. Les gorges et les cimes de ces montagnes sont remplies de pins, de sapins, de cèdres, de magnolias et de buissons d'aubépine. D'un plateau de quelques milles d'étendue, nous descendons dans une riche et féconde vallée. Puis, devant nous, s'élève une autre

chaîne de montagnes que nous devons gravir et redescendre par une espèce de précipice où nos chevaux peuvent à peine passer, où souvent ils glissent sur de longues dalles de roc. Au coucher du soleil, nous entrons dans une vallée plus belle encore et plus pittoresque que celle que nous venons de quitter.

Nous savions qu'il existait dans cette vallée une maison où nous espérions trouver un gîte pour la nuit. Nous aperçûmes de nombreuses traces de bestiaux; mais l'obscurité nous empêcha de les suivre. Après avoir vainement erré de côté et d'autre, et poussé des cris pour appeler les habitants de la maison, tous nos efforts étant inutiles, nous nous décidâmes à camper sous les rameaux d'un chêne. Nous allumons un large brasier, nous attachons nos chevaux à des piquets et nous nous roulons dans nos manteaux. Nous avions fait dans la journée quarante milles.

La pluie tombe pendant la nuit, et le matin une brume épaisse inonde la vallée. Une trace de bestiaux nous conduit à la maison que nous avions cherchée la veille. La porte est ouverte, la chambre vide, le foyer froid; tout indique que cette demeure est abandonnée depuis quelque temps. Près de là sont des champs de blé qui ont été évidemment moissonnés cette année; mais dans la maison il n'y a pas le moindre reste de récolte. Nous nous asseyons près d'une source limpide et nous faisons un déjeuner hydropathique avec son eau fraîche.

Devant nous s'étend une vallée fertile parsemée d'arbres et arrosée par plusieurs ruisseaux. La quan-

tité de terres cultivables en Californie est, selon moi, beaucoup plus considérable qu'on ne pourrait le croire d'après les rapports des voyageurs qui n'ont visité que quelques missions. La plupart des vallées situées entre la Sierra Nevada et la côte sont très-fertiles, bien arrosées, et produiraient toutes sortes de grains, tandis que les coteaux qui les dominent sont couverts d'une herbe excellente pour les pâturages. Avec les glands qui tombent des chênes, on engraisserait des porcs, et on pourrait même nourrir avec ces gros fruits oléagineux les chevaux, les mules et les bêtes à cornes pendant les cinq à six semaines qui s'écoulent entre l'époque où l'herbe se dessèche et celle où elle reverdit.

Nous quittons la vallée par un beau soleil et nous gravissons une montagne boisée comme celles que nous avons vues précédemment. A son sommet, les nuages nous enveloppent, la pluie tombe, et un vent froid nous glace dans nos vêtements. De là nous descendons dans une enceinte de collines couvertes de gazon, de folle avoine. Au fond de cette gorge pittoresque, nous rencontrons quatre Indiens vêtus de peaux, armés de longs arcs et de longues flèches. Ils ont le teint beaucoup plus clair que les Indiens de la Californie et appartiennent évidemment à une tribu plus septentrionale. Nous essayons de causer avec eux, mais nous ne pouvons comprendre ni d'où ils viennent ni où ils vont.

En poursuivant notre route au sein d'une autre vallée circulaire, dont le sol amolli par la pluie glisse sous les pieds de nos chevaux, nous apercevons cinq malheureuses femmes indiennes, maigres, déchar-

nées, qui recueillaient les semences de gazon pour en faire du pain. Elles ne purent nous donner une réponse positive aux questions que nous leur adressions; elles nous indiquèrent du doigt la rivière, comme pour nous dire que par là nous arriverions à une rancheria; et nous les laissâmes occupées avec ardeur à leur tâche comme si leur vie en dépendait, ce qui n'était peut-être que trop vrai.

Après avoir traversé la rivière, une trace de bétail nous conduisit à une case de douze pieds carrés, bâtie en *adobes* et fermée. Près de là était une douzaine d'individus, hommes, femmes, enfants, sales et à moitié nus. Nous demandons le maître de l'habitation, on nous répond qu'il est absent et ne reviendra pas avant que le soleil se soit levé et couché plusieurs fois. Nous demandons si on ne pourrait pas nous donner quelque chose à manger, et on nous apporte une espèce de galette faite avec des glands pulvérisés, des fruits sauvages, et un panier plein d'eau, un de ces paniers que les Indiens fabriquent, et qui pour eux remplacent la poterie.

Je savais que, dès le matin, nous nous étions écartés de notre vraie route, et il était trois heures de l'après-midi. N'ayant point de boussole, nous ne pouvions reconnaître notre direction. Je fis entendre à un Indien que nous désirions nous rendre à Sonoma, et le priai de nous indiquer le chemin. Il étendit sa main vers un point de l'horizon, et nous affirma que de ce côté était Sonoma. Après quelques pourparlers, en lui promettant la chemise que je portais sur le corps, je le décidai à nous servir de guide. Il jeta un lambeau de peau sur le dos d'un cheval et se mit en

marche. Bientôt pourtant, il se trouva tellement fatigué par la pluie qui tombait à flots sur son corps nu, qu'il demanda à s'en retourner; mais je ne voulus pas y consentir, et, par pitié pour lui, je lui donnai mon par-dessus, dans lequel il s'enveloppa avec une satisfaction enfantine.

Nous traversons plusieurs collines rocailleuses et nous entrons dans une vallée dont les brouillards m'empêchent de reconnaître l'étendue. A la vue d'une nappe d'eau, l'Indien jette un cri de joie, et je commence à croire que nous approchons de la baie de San Francisco. Après avoir suivi pendant quelques instants le cours d'un petit ruisseau, nous entendons le tintement d'une clochette de vache qui nous annonce que près de là il doit y avoir un campement. Je pousse un cri de toutes mes forces. On me répond : « Qui diable êtes-vous? Espagnols ou Américains? — Américains. — Avancez, mille tonnerres! afin qu'on voie la couleur de votre peau. — Indiquez-nous où il faut passer le ruisseau, et vous nous verrez. — Suivez le son de ma voix, et vous franchirez le ruisseau en un pas de biche. »

Grâce à cette instruction, nous arrivons de l'autre côté de l'eau et nous voyons trois hommes qui nous attendaient. C'étaient des chasseurs ou trappeurs de profession, en tête desquels était M. Greenwood, fameux montagnard connu sous le nom du vieux Greenwood. Il nous invita à le suivre dans son camp établi dans une clairière à un demi-mille de là. Après avoir débridé nos chevaux, placé nos bagages sous une tente, nous nous asseyons près du feu de bivac. En racontant notre marche de la journée,

nous apprenons que nous nous sommes écartés de quarante milles de la direction de Sonoma, et que les renseignements des Indiens étaient faux. Nous nous trouvions alors près du lac de Laguna, qui a environ cinquante à soixante milles de longueur et qui est situé à soixante ou soixante et dix milles de la baie de San Francisco. Demain nous serons obligés de retourner sur nos pas. M. Greenwood nous donne à cet égard des indications qui ne peuvent plus nous tromper.

A notre grande joie, après un long jeûne, nous trouvons dans son camp d'excellentes provisions de chair d'ours et de cerf. Ce camp ressemblait à un étal de boucher. Plusieurs pots remplis de viande d'ours bouillaient devant le feu, et les tendres morceaux de venaison rôtis disparaissaient en un instant. Seulement nous n'avions pas de pain. Un tel aliment ne se trouve point parmi les trappeurs des montagnes, et ils s'en passent fort bien.

Cette compagnie de chasseurs se composait de M. Turner, de M. Adams, de M. Greenwood, de ses trois fils à demi Indiens et tout jeunes encore. Un de ces enfants porte le nom de Gouverneur-Boggs en mémoire de M. Boggs, ex-gouverneur du Missouri, ancien ami du vieux chasseur. M. Greenwood nous dit qu'il avait quatre-vingt-trois ans, et qu'il avait passé quarante à cinquante ans de sa vie à chasser dans les montagnes. Il a vécu parmi les Indiens-Crows et a épousé une femme de leur tribu. C'est un homme de six pieds, maigre, mais musculeux, et, malgré son grand âge, agile et droit comme un jeune homme. Il est vêtu d'une peau de bouc tannée, qui

semble aussi vieille que lui. Probablement il ne l'a jamais quittée depuis qu'il l'a mise pour la première fois sur son corps. « J'ai vu, nous dit-il, toutes les tribus des montagnes Rocheuses, combattu avec elles, vécu avec elles. J'ai beaucoup d'enfants, je ne sais combien. Ils sont dispersés de côté et d'autre. Mais ma femme était une Crow. Les Crows sont une brave nation. Ils se battent comme les blancs et auraient honte de se conduire comme les Pieds noirs, qui tuent un homme dans l'ombre, le scalpent et s'enfuient, en lâches reptiles. A quatre-vingt-trois ans, le vieux Greenwood est encore solide. C'est dommage qu'en condnisant, il y a trois ans, des émigrants dans le désert, j'aie été atteint de cette infernale humeur qui m'est tombée sur les yeux. Je n'y vois plus comme il y a cinquante ans, mais je vais encore bravement à la chasse. Je viens de servir de guide à des voyageurs ; je me suis nourri avec eux de lard, de pain, de lait et autres drogues. Cela ne me convient pas. Je me suis remis à la chasse pour donner un peu d'exercice à mes vieux membres et avoir de la chair fraîche. L'ours gris, le cerf gras, la volaille, le poisson, voilà ce que l'homme doit manger. Je savais qu'ici je trouverais des ressources. Il y a vingt ans que j'ai parcouru ce district pour la première fois. Pas un blanc n'avait encore vu cette riche vallée et ce lac rempli de poissons. Il y a là des sources excellentes, des montagnes de soufre, des mines d'or et d'argent que j'ai découvertes à mon premier voyage, et que je puis vous montrer demain matin. Ces maudits Espagnols se sont donc encore révoltés? Les diables de gens! il leur faut une révolution chaque année, et ils ne savent se

battre. Il n'y a rien à faire avec eux. » Tels étaient les propos interrompus de notre hôte.

Son campement consistait en deux petites tentes qu'il avait probablement reçues des émigrants. Entre ces deux tentes déployées l'une en face de l'autre, s'élevait un large foyer. Aux rameaux d'arbres étaient suspendues les peaux des animaux tués à la chasse, et des pièces de venaison en quantité.

Le lendemain, 3 novembre, après avoir fait un déjeuner substantiel, et pris une bonne provision de chair d'ours et d'autre gibier, nous nous mîmes en marche pour regagner la maison que nous avions quittée la veille. Nous y arrivâmes par un orage affreux, mais nous étions à l'abri, et nous avions du feu et des vivres.

4 novembre. — Nous trouvons la trace qui nous a été indiquée par M. Greenwood; nous descendons près de la crique du Nappa qui coule dans la baie de San Francisco. Autour de nous s'étend une belle vallée où plusieurs Américains sont venus s'établir. Un d'eux, M. Bale, y a construit une scierie; un autre un moulin. Il y a là une quantité de pins et de bois rouges qui sont d'excellents bois de construction. Les tiges de ces arbres sont énormes, sans nœuds et sans branches, et très-aisées à travailler. Nous jouissons dans la maison de M. Bale d'une hospitalière réception, et d'un bon déjeuner servi à l'américaine.

Après avoir suivi le Nappa pendant quelques heures, nous traversâmes une chaîne de montagnes, et nous arrivâmes le soir à Sonoma, trempés par la pluie qui est tombée tout le jour. Je couche dans

l'odieuse cabane que j'ai déjà occupée; la pluie y pénètre de tout côté, mais elle me délivre de la vermine qui m'a tant tourmenté à mon dernier voyage.

Le lendemain je m'embarque pour San Francisco. J'achète des vêtements, des munitions pour les volontaires, et je pars pour Nouvelle-Helvétie avec une chaloupe du *Portsmouth*. Le vent, l'orage, retardent considérablement notre marche. J'arrive enfin, après une excursion de dix jours, par une pluie continuelle.

CHAPITRE VIII.

Départ de Nouvelle-Helvétie. — Volontaires indiens. — Bataille des Américains et des Californiens. — Mort de deux officiers. — Mission de San Juan Batista.

A mon arrivée à Nouvelle-Helvétie, j'appris qu'un agent du colonel Fremont était venu au fort, le lendemain de mon départ, avec l'autorisation de prendre des chevaux et d'enrôler des volontaires pour l'expédition du sud, et qu'il avait amené environ soixante hommes. A ma demande, des messagers furent envoyés par M. Kern, commandant du fort, aux chefs indiens du San Joaquin et des lieux circonvoisins, pour les engager à me rejoindre avec les hommes de leurs tribus qui voudraient s'engager au service des États-Unis. Je pensais qu'on pourrait utilement employer ces hommes comme éclaireurs et comme espions. Le 14, huit émigrants, nouvellement venus dans le pays, arrivèrent au fort. Le 16, je partis avec eux pour retrouver le colonel Fremont, qui devait être à Monterey. Le soir, nous campâmes sur les bords de la Cosçumne.

Le temps est redevenu beau. Parfois seulement

une ondée de pluie, puis le soleil reparaît. Le gazon reverdit, et les oiseaux chantent sur notre chemin. Le 17, je m'avance vers la rivière de Nicklemes (à vingt-cinq milles de celle de la Cosçumne); j'y trouve un chef indien, nommé Antonio, qui m'attend avec douze guerriers. Le 18, j'en trouve un autre au gué de San Joaquin, avec dix-huit hommes. Les chefs et quelques-uns de ces hommes sont habillés à moitié; les autres n'ont qu'un lambeau d'étoffe à la ceinture. Tous sont armés d'arcs et de flèches. Nous campons sur la rive du San Joaquin.

Le lendemain, l'eau étant trop haute pour qu'il soit possible de la passer à gué, nous construisons, à l'aide des Indiens, des bateaux avec des joncs et des branches d'osier, et nous y transportons nos bagages. Ces bateaux sont d'une légèreté étonnante. Six hommes y entrent à la fois, quatre Indiens les poussent et les dirigent à la nage. Quand ces pauvres nageurs sortirent de l'eau froide, ils tremblaient de tous leurs membres comme s'ils eussent eu la fièvre. Nous campons près de la maison de M. Livermore, qui était absent, et chez lequel nous eûmes bien de la peine à obtenir une ration de bœuf, suffisante pour notre souper. Plusieurs des Indiens ne nous rejoignirent que dans la nuit, d'autres le matin. Ils se plaignaient de n'avoir pas de chevaux; je promis de leur en fournir au pueblo de San José.

Le 20, nous tuâmes un bœuf, sur une colline, et, l'abandonnant à ceux qui avaient faim, nous nous dirigeâmes vers le pueblo de San José, où nous nous procurâmes des vêtements pour les Indiens.

Je trouvai la population du pueblo fort émue des

nouvelles qu'on venait de recevoir. M. Larkin, dernier consul des États-Unis, avait été pris par les Californiens. Un engagement avait eu lieu entre les Indiens californiens et une troupe d'Américains qui conduisaient quatre cents chevaux au colonel Fremont. Dans cette affaire, deux officiers américains avaient été tués.

M. Larkin l'a ainsi raconté dans le journal de sa captivité.

« Le 15 novembre, des lettres que je reçus de ma famille et du capitaine Montgomery me décidèrent à me rendre de Monterey à San Francisco. Je partis seul avec un domestique, sachant que depuis un mois les troupes californiennes se trouvaient à cent milles de nous. Le soir, je couchai dans la maison de M. Gomez, et j'envoyai mon domestique à San Juan pour prier M. Thompson, qui devait aussi se rendre à San Francisco, de vouloir bien m'attendre. Vers minuit, une dizaine de Californiens se précipitèrent dans ma chambre armés de fusils, de sabres, de pistolets, et portant des torches à la main. *Como estamos, senor consul?* me dirent-ils, *vamos, senor Larkin*. Je vis bien qu'il n'y avait nulle résistance à faire. Près de mon lit étaient quelques lettres que j'avais lues en me couchant, et que je me hâtai de cacher, tandis qu'on sellait mon cheval. On me conduisit sur les rives de Monterey, à un camp d'environ quatre-vingts hommes, dont le chef passa le reste de la nuit avec moi et quelques officiers. Puis, me tirant à part, il me dit que ses soldats exigeaient que j'écrivisse au capitaine américain des volontaires à San Juan pour lui annoncer que j'avais quitté Monterey

dans le but de porter secours aux familles qui habitent sur les bords de la rivière, et qu'il eût à m'envoyer immédiatement vingt hommes que j'attendais pour protéger ces familles. J'essayai d'abord de représenter à celui qui me faisait cette proposition, qu'il m'était impossible de prendre part à un si odieux guet-apens; il me répondit que ma vie dépendait de ma résolution; qu'il voudrait la sauver, mais qu'il ne pouvait résister à la volonté de ses soldats. « Non, « lui dis-je, non, je ne commettrai point une telle in« famie. Je suis votre prisonnier, faites de moi ce que « vous voudrez, mais je n'écrirai pas. A une pareille « condition, la vie m'importe peu. » A ces mots, je le quittai et j'allai m'asseoir près du feu du bivac.

Au point du jour, nous nous mîmes en marche tambour battant, enseignes déployées, et nous allâmes camper à huit ou dix milles de distance, dans une vallée. Les Californiens prirent avec leurs lassos quelques bœufs appartenant à un rancho voisin, les tuèrent et se mirent à déjeuner. Tout le jour des éclaireurs coururent de côté et d'autre pour voir si la compagnie américaine quittait la mission de San Juan, ou si le colonel Fremont sortait de Monterey. D'autres soldats se rendirent dans les ranchos du voisinage et forcèrent les rancheros à se joindre à eux. A une heure, la troupe californienne, composée à présent de cent trente hommes, se mit en marche sur quatre lignes. J'étais au centre sous la garde d'un officier et de six soldats. Le plan d'opérations était de jeter dans San Juan dix ou quinze hommes, dans l'espoir d'attirer, par cette attaque, la compagnie américaine hors de la mission, et de l'envelopper. A dix milles au sud

de la mission, nous rencontrâmes une dizaine d'Américains qui furent aussitôt cernés par les Californiens. Des coups de fusil furent tirés de part et d'autre. Le commandant m'ordonna d'aller près de mes compatriotes et de les engager à se rendre en déposant leurs armes. Je répondis que je me chargerais de cette négociation, à la condition qu'ils pourraient se retirer sains et saufs avec leurs armes à San Juan ou à Monterey. Cette proposition ayant été refusée, je dis au commandant d'aller lui-même leur parler. Au même instant arriva une troupe de cinquante Américains, et le combat s'engagea. A la première décharge, quarante Californiens prirent la fuite, les Américains s'emparèrent du champ de bataille. Nos compatriotes perdirent dans cet engagement le capitaine Burroughs, le capitaine Foster. Du côté des Californiens il y eut deux morts et sept blessés. Les Californiens s'étaient retirés à un mille de distance. Dans la nuit, un Indien Walla-Walla offrit au chef du bataillon américain de se rendre à Monterey, pour prévenir de ce qui se passait le colonel Fremont. Poursuivi par un groupe d'ennemis, atteint d'un coup de lance à la main, il abattit avec son tomahawk celui qui l'avait frappé, en renversa deux autres, poursuivit sa route et accomplit sa mission. Le colonel Fremont partit aussitôt de Monterey, mais ne put atteindre les Californiens et établit son camp à la mission de San Juan. »

Le 25 nous quittâmes le pueblo de San José, et nous prîmes dans les environs deux ou trois cents chevaux qui devaient, dit-on, être enlevés par les Californiens. Le 28 au soir, nous arrivâmes à la mission de San Juan Batista.

Cette mission est l'une des plus étendues qui existent. Les bâtiments, solidement construits, sont assez bien conservés. A l'intérieur ils sont pavés en briques carrées; j'y vis pourtant un triste effet de l'abandon de ces religieux établissements. Le soir j'entrai dans le cimetière. Les ossements de ceux qui y avaient été déposés gisaient épars sur le sol. La brise gémissait dans les arbres plantés, dans les corridors construits par les mêmes hommes dont les corps étaient ainsi honteusement exposés aux injures de l'air, aux outrages des animaux. Il me semblait que les soupirs des morts se mêlaient aux murmures mélancoliques des vents de la nuit, et je m'éloignai avec tristesse de cette scène de deuil.

La vallée qui touche à la mission est parfaitement arrosée et très-fertile. De hautes collines l'entourent à l'est et à l'ouest. De nombreux troupeaux y paissent une herbe abondante. Des jardins féconds y apparaissent encore entourés de haies de saules.

Le 29 nous arrivâmes au camp du colonel Fremont. Je lui remis les hommes et les chevaux que j'avais amenés, et l'on en forma un corps séparé, dont le commandement fut confié à mon compagnon de voyage, M. Jacob.

CHAPITRE IX.

Bataillon californien. — Marche sur Los Angeles. — La vallée et la rivière des Salinas. — Prisonniers californiens. — Mission de San Miguel. — Prise de la mission de San Luis Obispo.

---

30 novembre. — Le bataillon de *riflemen* (carabiniers) à cheval, commandé par M. le colonel Fremont, y compris les Indiens et les domestiques, est de quatre cent vingt-huit hommes. Il se compose en grande partie de colons américains et d'émigrants arrivés il y a quelques semaines dans le pays. Ceux-ci se sont eux-mêmes pourvus de munitions nécessaires. La plupart sont d'excellents chasseurs, d'un courage éprouvé et endurcis à la fatigue. Les Indiens sont, en partie, des indigènes de la Californie, en partie des Walla-Walla venus de l'Orégon. Le bataillon a deux pièces d'artillerie commandées par M. Mac Lane, lieutenant d'artillerie. Notre petite armée ne présente rien des pompes ordinaires de la guerre; on n'y voit ni panaches flottant sur les casques dorés, ni uniformes brodés. Un chapeau à larges bords, une tunique de flanelle bleue ou de peau de bouc, des pantalons, des mocassins en peau, une ceinture en

8

cuir à laquelle est suspendu un couteau de chasse et quelquefois une paire de pistolets, tel est le costume de la plupart des hommes, officiers et soldats. Plus d'un jeune Napoléon, dont la nature guerrière eût été enflammée par l'éclatant aspect d'une milice marchant pompeusement dans les rues, au son du fifre et du tambour, aurait probablement, en nous voyant, senti baisser en lui le thermomètre de son courage. La guerre, dépouillée de ses couleurs splendides, n'est plus la guerre qui nous fascine dans les tableaux des peintres et dans les chants des poëtes.

Après une marche de six ou huit heures sur un terrain fangeux qui fatiguait nos chevaux, nous campons dans une petite vallée, près d'une maison déserte. Nous avions avec nous une troupe de cinq à six cents chevaux libres, mais meurtris par les fardeaux qu'ils avaient portés, affaiblis, décharnés. Nous avions en outre un assez grand nombre de mules chargées de nos bagages.

Comme il n'y avait point de bétail dans le voisinage, des hommes furent envoyés à la mission et en ramenèrent une centaine de bœufs, dont une partie fut tuée et le reste mis en réserve. La pluie n'a pas cessé depuis la fin de novembre; le sol est imbibé d'eau et les plus petits ruisseaux sont devenus des torrents. Malgré ce désagrément, nos soldats sont de bonne humeur, chantent et jouent gaiement.

3 décembre. — La pluie s'est arrêtée ce matin, le soleil reparaît. Nous nous mettons en marche, mais nous n'avançons que péniblement sur une terre marécageuse. Nos chevaux ne trouvent qu'une nourriture insuffisante dans le gazon qui commence à pousser, et

nous en laissons beaucoup en arrière. Le soir, nous campons près d'un arroyo bordé de chênes verts. Distance : huit milles.

4 décembre. — Je suis envoyé en avant avec un détachement. Au delà d'une vallée qui aboutit à une gorge étroite, je trouve les traces d'une troupe de Californiens, probablement celle qui a arrêté M. Larkin. A trois heures, nous sommes rejoints par le reste du bataillon. L'herbe se trouve en abondance dans notre camp, mais elle a été tellement baignée par la pluie, que nos chevaux refusent de la manger. La contrée que nous venons de traverser est peu propre à l'agriculture.

On tue cette après-midi trente bœufs. Toutes nos autres provisions étant épuisées, c'est le seul aliment qui reste aux soldats, à la plupart des officiers, et c'est une chose étonnante de voir ce qu'on en consomme. Me croira-t-on si je dis que la ration de bœuf frais s'élevait à dix livres par homme? C'est un fait que j'ai pourtant constaté. J'ai vu des hommes faire rôtir et manger, avant de se coucher, un énorme morceau de viande, puis se relever vers deux heures du matin pour recommencer la même opération, et la continuer jusqu'à ce qu'on se mît en marche, sans que cet étonnant régime altérât leur santé. Le bœuf californien est généralement très-tendre et très-succulent. Distance : dix milles.

5 décembre. — Je me lève avant le jour. La lune brille, l'air est froid, le sol est couvert d'une couche de givre scintillant. La fumée qui s'élève des feux du bivac monte en colonnes légères et flotte sur la cime des montagnes : un beau sujet de tableau pour un

artiste ; mais aux rayons du soleil, cette scène romantique s'évanouit, et la terre reparaît avec sa robe humide.

Nous avançons avec peine à travers une gorge profonde remplie de broussailles, où il est presque impossible de faire passer nos canons, et nous campons à trois heures dans une petite vallée. Beaucoup de nos chevaux sont restés en arrière, hors d'état de suivre notre marche. En franchissant une colline élevée, je vois flotter dans l'air un tourbillon de neige, mais elle se fond en tombant sur le sol. Le ruisseau près duquel nous nous arrêtons coule dans la rivière des Salinas. La contrée qui nous environne est sablonneuse ; on y trouve peu de bois et de gazon. Distance : douze milles.

6 décembre. — Matinée froide et claire. Contrée ondulante dépourvue d'eau et de bois. Nous campons dans une vallée entourée de montagnes dont les sommités sont couvertes de neige. Distance : quinze milles.

7 décembre. — Le ruisseau est couvert d'une couche de glace. C'est la première glace que j'aperçois depuis que je suis en Californie. Nous nous arrêtons près de la rivière des Salinas. Cette rivière, qui sur quelques cartes porte le nom de Rio de San Buenaventura, a un cours de quatre-vingts milles environ et tombe dans l'océan Pacifique, à douze milles au nord de Monterey. Elle arrose une large et fertile vallée, où l'on trouve plusieurs beaux ranchos. Ses rives sont bordées d'un rideau de petits arbres. Distance : huit milles.

8 décembre. — Matinée claire et agréable. On amène

au camp deux Californiens qui ont été arrêtés dans un rancho voisin. Même sol à peu près que la veille, mais inculte et abandonné à cause des Indiens Tulares dont on redoute les attaques. Distance : quinze milles.

9 décembre. — A midi, la température est déjà si chaude que nous devons nous vêtir plus légèrement. Marche pénible et fatigante à travers des ravins, des broussailles, des collines escarpées. Le nombre de nos chevaux diminue rapidement. Distance : dix milles.

10 décembre. — Campés dans un bois de chênes à trois milles au sud de la mission de San Miguel. Cette mission est située dans une plaine étendue près de la rivière des Salinas. Sous l'administration des religieux c'était un établissement florissant, enrichi par de nombreux troupeaux de moutons et des manufactures d'étoffes de laine. Les greniers étaient remplis d'amas de blé et de fèves, et les magasins pourvus de toutes sortes de denrées. Maintenant les bâtiments de cette mission sont en ruine; un Anglais avec sa femme, son enfant, et deux ou trois domestiques indiens sont ses seuls habitants. Cet Anglais nous dit qu'il avait acheté pour trois cents dollars (quinze cents francs) toutes les terres appartenant à cette magnifique institution.

Notre provision de bœuf étant épuisée, nous avons recours au mouton qui se trouve en assez grande quantité dans ce district. La laine du mouton californien est mauvaise, comme je l'ai déjà dit, mais sa chair est de très-bonne qualité. Le sol que nous avons parcouru aujourd'hui est sablonneux, et ne porte qu'une maigre végétation.

12 décembre. — Quatre-vingts de nos chevaux sont

encore restés en arrière. Pour ménager les autres, l'ordre est donné à tout le bataillon de marcher à pied. La contrée est nue et aride. Nous campons près du rancho d'un Californien. Mon domestique y obtient un peu de farine dont il me fait une bouillie qui me repose du rude régime alimentaire que nous suivons depuis notre départ de San Juan. Distance : douze milles.

13 décembre. — Matinée pluvieuse et froide. Mort d'un de nos volontaires qui était atteint de la fièvre typhoïde. Nous l'ensevelissons avec douleur au pied d'un arbre. Quelques instants après, exécution d'un Indien qui a été pris dans un rancho voisin. Il est tombé sous le feu de peloton sans faire entendre un seul murmure.

La pluie tombe si fort que nous ne pouvons parvenir à allumer notre feu de bivac. Toute la nuit elle nous inonde. Distance : douze milles.

14 décembre. — Nous nous remettons en marche par la pluie sur un terrain fangeux et sillonné par des torrents. A midi nous nous arrêtons pour tuer quelques bœufs et dîner. Le soir nous arrivons près de la mission de San Luis Obispo où étaient renfermés plusieurs prisonniers. Dans la nuit nous cernons les bâtiments. Les habitants, effrayés de cette subite invasion, n'essayent pas de se défendre. Nous les faisons tous prisonniers, à l'exception de deux ou trois qui parviennent à s'échapper. Nous savions que Tortoria Pico, qui a figuré dans plusieurs mouvements révolutionnaires de la Californie, se trouvait dans le voisinage, et il fut arrêté. Nos soldats s'installèrent dans les cabanes sans commettre le moindre désordre.

Notre bataillon se composait d'hommes de différente sorte, pour la plupart fort grossiers en apparence; mais pas un, pendant toute notre marche, ne s'écarta des règles de la discipline, et nous n'eûmes à déplorer de leur part aucun acte de violence. Distance : dix-huit milles.

CHAPITRE X.

Mission de San Luis Obispo. — Mission et montagnes de Saint-Ynes. — Vue de la plaine de Santa Barbara. — Arrivée à Santa Barbara.

15 décembre. — Cataractes de pluie toute la nuit. Les ruisseaux de la vallée de San Luis Obispo sont devenus des torrents infranchissables. Pour ne pas embarrasser les habitants de cette mission dans leurs chétives cabanes, l'église est ouverte et nos soldats y sont casernés. C'est un large édifice, assez bien conservé, pavé en briques, et décoré comme les autres églises de Californie. Il s'y trouve un petit orgue dans le genre des orgues de Barbarie.

De petites maisons carrées en briques s'élèvent encore autour des principales constructions de la mission, et à voir les décombres entassés de côté et d'autre, il est aisé de reconnaître que cet établissement fut jadis l'un des plus vastes et probablement l'un des plus riches de la contrée. Les terres qui l'entourent sont d'une nature fertile et faciles à arroser. Là s'élèvent encore des clôtures de cactus de quinze pieds de haut renfermant des jardins où croissent l'oranger, le

figuier, le palmier, l'olivier, la vigne. Le cactus même qui, par l'épaisseur de ses branches tortueuses et par ses aiguillons, forme une barrière infranchissable, le cactus porte un fruit dont on fait une liqueur savoureuse appelée *calinche*.

Nous trouvons dans cette mission un peu de farine qui est distribuée à nos troupes, des frijoles et des potirons.

16 décembre.—Jugement de Pico qui est condamné à mort pour avoir violé le serment qu'il avait fait de ne plus porter les armes. Le bruit se répand qu'il y a eu près de Los Angeles un engagement entre les Californiens et les Américains, que ceux-ci ont été battus et ont perdu trente hommes.

17 décembre.—Ce matin une procession de femmes est passée près de moi. Toutes ont le visage voilé par leur rebozo, à l'exception de celle qui les conduit, qui est très-belle et habillée avec goût. Elles vont demander au colonel Fremont la grâce de Pico, et leur prière est exaucée. Nous partons quelques instants après; vers les dix heures du soir, nous campons dans une vallée pittoresque si près de la côte que nous entendons distinctement le bruit des vagues. Distance : sept milles.

18 décembre. – Avant l'aube, le sol est couvert d'une légère gelée blanche; mais le soleil se lève et le temps est superbe. Une marche de quatre milles nous conduit à une dentelure de la côte de l'océan Pacifique où les navires peuvent jeter l'ancre et les embarcations atterrir quand le vent n'est pas trop fort. Là bouillonne, écume un ressac impétueux. Les collines et les plaines sont revêtues d'un gazon vert et parse-

mées de chênes. A notre gauche s'élèvent des montagnes dont les pics sont couverts de neige. Nous campons à trois heures dans une jolie plaine sillonnée par un arroyo, près du rancho du capitaine Dame, homme intelligent et généreux établi en Californie depuis une trentaine d'années. Distance : quinze milles.

19 décembre. —Nuit froide et orageuse. Le matin, le ciel s'éclaircit. Nous continuons notre marche dans la vallée dont le sol paraît très-fertile. Les collines sont sablonneuses et produisent pourtant un beau gazon. Çà et là paissent de nombreux troupeaux de bêtes à laine. Dans la journée nous avons encore perdu une centaine de chevaux. Distance : dix-huit milles.

20 décembre. —Une partie de nos soldats est occupée à recueillir les bagages portés par les chevaux qui sont restés en arrière dans la journée d'hier. Nous ne partons qu'à une heure, et nous nous arrêtons près du rancho de M. Faxon, au pied d'une enceinte de collines couvertes de chênes verts. Nos hommes s'exercent au tir et y montrent une admirable adresse. Notre camp s'étend sur un espace d'un demi-mille de diamètre; la nuit, la lueur des flammes étincelant sur le vert gazon forme une vue pittoresque. Distance : trois milles.

21 décembre. — Agréable température. Nous marchons à pied dans une gorge où se trouve un rancho désert, puis nous gravissons péniblement une chaîne de collines escarpées qui nous conduit à une charmante vallée, où nous campons, près d'un arroyo, à quatre milles de la mission de Saint-Ynes. Un détachement va inspecter la mission et revient sans avoir fait aucune découverte. Nos chevaux sont si faibles

qu'ils ne peuvent même plus porter leurs selles, et qu'il faut les abandonner. Distance : quinze milles.

22 décembre. — Beau temps. Quelques-uns de nos hommes restent sur le sol, épuisés de fatigue, et ne cèdent qu'avec peine à l'ordre qui leur est donné de se remettre en marche. Le pays a évidemment souffert d'une longue sécheresse; cependant, de toutes parts brille une fraîche végétation. Nous passons devant un rancho désert, et nous faisons halte après une marche forcée de quinze milles.

23 décembre. — Tout le jour une pluie abondante. Notre avant-garde arrête deux Indiens armés de flèches, qui lui révèlent qu'à environ dix milles de distance il y a des chevaux. Elle trouve en effet vingt-cinq chevaux vigoureux appartenant à un Californien insurgé, et les ramène au camp.

24 décembre. — Ciel froid, nuageux, et un peu de pluie. Nous devons traverser par un chemin difficile la montagne de Saint-Ynes, qui a plusieurs mille pieds de hauteur. A midi, nous campons sur une élévation d'où la plaine superbe de Santa Barbara et les vagues de l'Océan présentent un magnifique point de vue. Avec une lunette d'approche, nous distinguons les troupeaux qui paissent au loin dans cette plaine, les ruisseaux qui l'arrosent, et plusieurs ranchos. A dix ou douze milles au sud s'élèvent les tours blanches de la mission de Santa Barbara : plus loin apparaît la mer immense. C'est un délicieux paysage. La montagne où nous nous sommes arrêtés est composée d'énormes masses de rocs revêtues de broussailles. La descente en est très-escarpée. Distance : quatre milles.

25 décembre, jour de Noël. — La difficulté de traî-

ner le canon dans les gorges de la montagne fait qu'une partie de nos troupes ne nous rejoint qu'à midi, et au moment où nous commençons à descendre, un orage violent éclate sur notre tête. Le vent souffle et mugit, la pluie tombe à torrents. La tempête dure tout le jour et une partie de la nuit. Nous chassons nos chevaux devant nous, nous glissons sur les rocs humides labourés par les torrents. Plusieurs de nos chevaux tombent dans les ravins pleins d'eau et s'y noient; d'autres, épouvantés par l'orage, roulent au bas des précipices. Notre avant-garde n'arrive au pied de la montagne que dans la nuit, nuit sombre et terrible. Le sol où nous campons ressemble à un marais, et la pluie éteint le feu que nous essayons d'allumer.

Après de longs efforts, les hommes chargés de conduire les canons sont forcés de les abandonner. Une partie des chevaux et des mules qui portent le bagage reste aussi en arrière. Quelques soldats cherchent un refuge dans les crevasses des rocs et y passent la nuit. Nous avons le bonheur de trouver notre tente, et nous la dressons sous un chêne; mais nous essayons en vain de faire du feu, et nous en sommes réduits à nous coucher sur la terre trempée d'eau.

Vers deux heures du matin, l'orage étant apaisé, je me lève, je trouve trois soldats couchés dans une espèce d'étang; ils avaient eu seulement la précaution de se faire un oreiller d'une pièce de bois qui leur élevait la tête au-dessus de l'eau. Je parviens enfin à allumer du feu, je mets l'un après l'autre mes vêtements. Enfin le soleil reparaît à ma grande joie. Distance : trois milles.

26 décembre. — Divers détachements sont occupés à amener le canon, les chevaux et les bagages qui sont restés hier dans la montagne. En certains endroits, des chevaux ont été broyés sous les roues ; dans d'autres, ils sont ensevelis sous la terre des ravins. Nous calculons que nous en avons perdu ainsi plus d'une centaine. On amène enfin les canons et les bagages. Le reste du jour est employé à nettoyer nos armes, à sécher notre équipement.

27 décembre. — Nous ne partons qu'à deux heures après-midi. Avant de nous mettre en marche, nous recevons la visite de deux Américains et d'un Irlandais habitants de Santa Barbara. Ils nous disent que la ville est presque entièrement dépeuplée.

Nous traversons une belle plaine ondulante, et au coucher du soleil, nous campons dans un bois de chênes à un mille et demi de Santa Barbara. M. Fremont a donné l'ordre de respecter les biens et la personne des Californiens qui n'ont pas pris part à l'insurrection. Pas un soldat ne peut sortir du camp sans une permission spéciale.

Je visite la ville le soir. Les maisons sont fermées, les rues désertes. Je finis par entrer dans une pauvre cabane occupée par un cordonnier et une douzaine de femmes et d'enfants. J'obtiens de lui un souper composé de *tortillas,* de *frijoles,* de bœuf assaisonné de *chile colorado,* et je le quitte en lui remettant deux pièces d'argent qui le réjouissent. Les femmes, qui redoutaient l'arrivée des Américains, parurent très-surprises de notre façon d'agir et nous invitèrent à revenir les voir.

CHAPITRE XI.

Santa Barbara. — Fertilité du sol. — Population. — Mission de San Buenaventura. — Beaux jardins. — Prise de Los Angeles. — Mission de San Fernando. — Capitulation des Californiens. — Arrivée à Los Angeles.

Le lendemain de notre arrivée, le pavillon des États-Unis fut érigé sur la place de la ville, et notre bataillon resta là depuis le 27 décembre jusqu'au 3 janvier 1847.

La ville de Santa Barbara est agréablement située à un mille environ d'une rade où les navires d'une certaine dimension peuvent jeter l'ancre par un temps calme; mais par les vents de nord-est elle n'est pas sûre. Vers la côte s'étend une plaine fertile de vingt à trente milles de longueur, de deux à dix milles de largeur, bornée à l'est par une chaîne de hautes montagnes. A en juger par le nombre des habitations, la population de la ville doit être de douze cents âmes. La plupart des maisons sont construites en *adobes*, selon le style architectural du Mexique. Quelques-unes ont l'apparence et le confort des maisons américaines. Jusqu'à présent le commerce de Santa Bar-

bara est restreint à l'échange des cargaisons de peaux et de suif contre les diverses denrées que les navires étrangers amènent sur la côte. Mais il y a là d'autres sources de richesses qui doivent donner à cette ville une nouvelle impulsion.

A quelques milles de Santa Barbara on trouve d'immenses quantités de bitume qui ont été jetées sur le rivage par les vagues de l'Océan, et qui s'élèvent en masses compactes. Nul doute qu'on ne découvre dans les montagnes voisines des minerais dont l'exploitation donnerait à cette ville une importance qu'elle n'a jamais eue.

La population de Santa Barbara se distingue, dit-on, par son intelligence, par ses goûts de civilisation, entre toutes celles des autres villes de la Californie. On y compte plusieurs anciennes et influentes familles espagnoles; mais leurs demeures étaient fermées, à l'exception de celle de M. José Noriega, homme distingué, qui a rempli de hautes fonctions.

A en juger par plusieurs indications, le climat doit être ici délicieux, même en hiver. Pendant que nous étions là, le thermomètre n'est pas descendu la nuit au-dessous de 50°; dans la journée, il était, terme moyen, entre 60 et 70°. L'atmosphère était pure et sereine, le temps comme un beau jour du mois d'avril sur la côte atlantique. Quelques essais d'horticulture ont été faits à Santa Barbara. A la mission du même nom située à deux milles de distance de la ville, il y a de beaux jardins où l'on trouve une grande variété de fruits des climats tempérés et des tropiques.

Le 31, on annonce que les Californiens ont l'inten-

tion de nous livrer bataille à San Buenaventura. Le 1er janvier, les Indiens de la ville et de la mission forment une procession et célèbrent le commencement de l'année par des chants et des danses. Ils entonnent eux-mêmes le champ américain : *Yankee Doodle*.

3 janvier. — Vrai jour de printemps. Nous longeons les bords de la mer et nous allons camper à dix milles au sud de Santa Barbara, sur un sol revêtu d'une végétation splendide.

4 janvier. — Nous supposons que les Californiens doivent nous attendre au Rincon, c'est-à-dire à un passage entre deux pointes de terre qui s'avancent dans l'Océan, et qui serait pour eux une très-bonne position. La route passe sur un banc de sable où l'eau du ressac, même à la marée tombante, jaillit jusqu'au ventre de nos chevaux. Nous nous attendions à quelque démonstration hostile; mais la journée s'écoule et nous ne voyons pas un ennemi. Notre camp est établi près de l'Océan, dont les vagues mugissent comme une cataracte. Des centaines de dauphins jouent sur les vagues et lancent en l'air des colonnes d'eau. Distance : six milles.

5 janvier. — Le schooner *la Julia* nous suit à quelque distance pour nous aider de ses canons dans le cas où l'ennemi voudrait arrêter notre marche. A deux heures, nous atteignons la mission de San Buenaventura. Bientôt après, un détachement de Californiens apparaît en face de nous, mais il s'éloigne à la première décharge d'artillerie.

La mission de San Buenaventura ressemble à tous les établissements de ce genre dont j'ai déjà parlé.

On y trouve un vaste jardin rempli d'arbres fruitiers, et de nombreux enclos entourés de haies et de saules. Le sol de cette mission doit être très-productif. Elle est située à deux milles d'une petite baie de la côte, à la pointe d'une vallée arrosée par le Santa Clara qui, près de là, tombe dans l'Océan. A dix et vingt milles du rivage est une chaîne d'îles qui commence à Santa Barbara et s'étend jusqu'à la baie de San Pedro. La mission n'est plus occupée que par quelques Indiens. Les blancs se sont retirés à notre approche, à l'exception d'un qui est venu se remettre entre nos mains.

En continuant notre marche, nous apercevous une troupe de soixante à soixante et dix Californiens qui caracolent dans la plaine, en agitant leurs lances et leurs bannières, en brandissant leurs épées. Ils ont tous de beaux chevaux et les font manœuvrer à merveille. Les nôtres sont si faibles qu'à peine pouvons-nous nous en servir. En nous voyant approcher, les Californiens se retirent, ayant toujours grand soin de se tenir hors de la portée du canon. Un Indien Delaware et un Indien californien s'élancent à leur poursuite. Quelques coups de fusils sont tirés de part et d'autre, sans qu'il y ait ni morts ni blessés.

7 janvier. — Nous campons près d'un rancho, où nous trouvons de bonnes provisions de blé et de frijoles. Sur les hauteurs voisines apparaissent quelques chasseurs californiens. Distance : sept milles.

8 janvier. — Vent violent qui soulève sans cesse autour de nous des tourbillons de poussière. Nous campons dans un bois de saules près d'un rancho où, comme hier, nous trouvons des provisions pour nous

9.

et nos chevaux, et qui appartient à un insurgé. Une partie de nos soldats reste sous les armes pendant la nuit en cas de surprise. Distance : douze milles.

9 janvier. — Nous apprenons par le capitaine Hamley, qui arrive à notre camp avec un guide, que le commodore Stockton marche avec le générel Kearny sur Los Angeles. Nous nous arrêtons à l'extrémité d'une fertile et riante vallée, près d'un rancho occupé par un vieillard d'une figure vénérable, dont les fils sont avec les insurgés. Son grenier est rempli de blé, d'orge, de fèves. Tous les greniers de ce district sont mieux pourvus que ceux du nord; son sol est aussi beaucoup mieux cultivé. Distance : douze milles.

10 janvier. — Campés à l'entrée d'une gorge qui nous sépare de la plaine de San Fernando. Sur une hauteur apparaissent quarante ou cinquante Californiens. Nous enlevons dans la plaine des bestiaux pour notre nourriture. Distance : dix milles.

11 janvier.—Notre bataillon s'est divisé en deux détachements, l'un qui escortait l'artillerie et les chevaux de bagage, et qui a suivi la route directe; l'autre qui s'est avancé par un chemin de colline. Ce passage est étroit et facile à défendre, mais nous n'y avons pas rencontré un seul ennemi.

L'avant-garde a arrêté deux Californiens qui fuyaient à cheval. Ils nous ont appris qu'un combat avait eu lieu entre les insurgés et les Américains, que les insurgés avaient été battus, et que les troupes victorieuses, commandées par le général Kearny et le commodore Stockton, marchaient sur Los Angeles. Un peu plus loin, nous rencontrons un Français porteur d'une lettre pour le colonel Fremont, laquelle

lettre confirmait les nouvelles qui venaient de nous être données.

A une heure, nous entrons dans la mission de San Fernando. C'est, de tous les établissements de ce genre que j'ai vus précédemment, celui dont les constructions et les jardins sont le mieux conservés. Il y a là deux grands jardins entourés de murs; dont la riche végétation fait un frappant contraste avec les terres incultes que nous venons de parcourir. Là, les rosiers sont en pleine fleur; les oliviers, les limoniers, les figuiers, les oliviers sont chargés de fruits, la rouge *trina* (fruit du cactus) y brille de tous côtés; je remarque encore parmi les plantes de ces enclos l'agavé américaine, dont on fait la couleur connue sous le nom de *pulque,* liqueur favorite des Mexicains. Des vignes fécondes couvrent une partie du sol. On m'a donné à boire du vin rouge fait sur les lieux et qui est très-bon.

La mission de San Fernando est située à la pointe d'une vallée étendue où brille une végétation splendide. Le grenier où nous prenons des provisions pour nos chevaux renferme des milliers de boisseaux de grain. De superbes troupeaux de bœufs et de moutons paissent dans les champs.

12 janvier. — Deux officiers californiens viennent à la mission pour négocier un traité de paix et s'en retournent dans l'après-midi sans avoir rien conclu.

13 janvier. — Nous campons près d'un rancho désert dans la plaine de Correnga. Un instant après, les commissaires californiens arrivent, et la paix est faite aux conditions suivantes :

Article 1er. Les Californiens livreront leurs armes, leur artillerie au colonel Fremont, et se retireront dans leurs demeures respectives, en s'engageant à ne plus prendre parti contre les États-Unis dans la guerre qui est engagée entre cette puissance et le Mexique, mais à faire, au contraire, tout ce qui dépendra d'eux pour maintenir la tranquillité du pays.

Art. 2. Les commissaires américains s'engagent, en conséquence du premier article, à protéger la vie et les propriétés des Californiens.

Art. 3. Tant qu'un traité de paix n'aura pas été signé entre les États-Unis et le Mexique, nul Californien ni citoyen mexicain ne sera tenu de prêter le serment d'obéissance.

Art. 4. Tout Californien ou Mexicain peut, en vertu de cette capitulation, quitter, s'il le veut, la contrée.

Art. 5. Les Californiens jouiront des mêmes droits et des mêmes priviléges que les citoyens des États-Unis

14 janvier.—Après avoir traversé une chaîne de collines, nous entrons dans la magnifique plaine ondulante qui entoure la cité de Los Angeles. Elle est couverte d'une fraîche végétation où apparaissent entre autres plantes, la moutarde et le poivrier. Nous passons devant plusieurs sources d'eau chaude d'où sortent des quantités de bitume, et à trois heures nous atteignons la ville.

Jamais, peut-être, une troupe si mal équipée, si mal vêtue que la nôtre, n'entra dans une ville civilisée. Sans l'ordre régulier de notre marche, on aurait très-

bien pu nous prendre pour une bande de Tartares nomades. Très-peu d'entre nous possédaient un équipement complet, beaucoup n'avaient ni souliers, ni chapeaux. Mais enfin nous touchions au terme de notre longue marche, de nos fatigues, de nos privations.

Nous entrons dans la ville des Anges, trempés par la pluie, couverts de poussière, et nous traversons ses rues pour nous rendre à nos quartiers. La cité est occupée par les troupes du commodore Stockton, du général Kearny. Mais la plupart de ses habitants indigènes l'ont abandonnée. Il n'y reste que les étrangers.

CHAPITRE XII.

Cité des Anges. – Produit des vignes en Californie.—San Diego. —Mines d'or et de vif-argent. – Basse Californie. — Sources bitumineuses.– Missions de San Gabriel et de San Luis Rey. Nomination du colonel Fremont au poste de gouverneur de la Californie. – Insurrection dans le nord.

La ville de Los Angeles est la plus considérable de la Californie, on y compte environ deux mille habitants. Il n'y a dans ses rues aucune régularité. Les maisons, généralement construites en *adobes*, ont deux étages et un toit plat. Quelques-unes sont assez larges, et ne manquent pas d'une certaine élégance. La ville est située à vingt milles de l'Océan, dans une vaste plaine bornée au nord par une chaîne de collines élevées; à l'est, par de hautes montagnes couvertes de neige; à l'ouest et au sud, par l'Océan. Le rio San Gabriel la traverse. Le long de ce ruisseau s'étendent des vignes et des jardins remplis de fruits de différents climats. Les vignes donnent un très-grand produit. On fabrique ici une quantité de vin de bonne qualité et d'eau-de-vie. Nul doute que bientôt la récolte des vignes ne devienne en Californie un

important objet de commerce. Le sol et le climat sont dans les districts méridionaux de cette contrée très-favorables à la culture de la vigne.

Nous trouvons à Los Angeles d'abondantes provisions de blé, de maïs, de frijoles, qui prouvent la fertilité de son terroir. Il n'y a point de moulins dans le voisinage. L'usage des Californiens est de moudre le bléavec des meules à la main, de sorte que ce n'est pas sans peine qu'on se procure une certaine quantité de farine.

Dans les potagers, je n'ai vu que des oignons, des pommes de terre, du poivre rouge, dont on fait un grand usage dans la mission du pays. On pourrait certainement y cultiver beaucoup d'autres espècesde légumes.

A Los Angeles je demeurais avec trois autres officiers dans la maison d'un Californien, dernier alcade de la ville, homme poli et agréable qui nous traitait avec une parfaite courtoisie. Le matin, on nous servait une tasse de café avec un plat de tortillas. A onze heures, un déjeuner plus substantiel composé de bœuf bouilli avec du *chile colorado,* du bœuf rôti, des frijoles, des tortillas et du vin du pays. Notre souper était à peu près la répétition du déjeuner.

Le peu de femmes qui étaient restées dans la ville ne répondaient guère à la pompeuse description que l'on m'avait faite des beautés de Los Angeles. Mais peut-être que la guerre avait fait disparaître celles qui eussent donné à la ville le charme qu'on lui attribue.

La baie de San Pedro, située à vingt milles au sud de Los Angeles, est le port de la ville. Cette baie, où

se jette le rio de San Gabriel, offre un bon ancrage aux bâtiments d'une certaine dimension, mais elle n'est pas sûre en tout temps.

A douze milles à l'est de Los Angeles, est la mission de San Gabriel, vaste établissement entouré de terres fertiles. Au sud, est la mission de San Luis Rey, élégamment et solidement construite au milieu d'une enceinte de jardins et d'un terrain parfaitement cultivé.

San Diego est la ville la plus méridionale de la haute Californie. Elle est située sur la baie de San Diego, au 33e degré de latitude. Ceux qui ont parcouru ce district le dépeignent comme une région sablonneuse et aride; mais il y a dans le voisinage des mines de vif-argent, d'or, de cuivre, de charbon de terre qui doivent donner quelque jour à ce canton une haute importance. Le port de San Diego est, après celui de San Francisco, le meilleur qui existe sur la côte de l'océan Pacifique entre les détroits de Fuia et d'Acapulco.

Arrivé aux limites de la haute Californie, je pense qu'on ne lira pas sans intérêt la notice suivante sur la basse Californie, qui m'a été adressée par M. Prin, agent comptable du bâtiment de guerre américain *le Cyane,* qui pendant deux années fit dans ces parages diverses expéditions :

Burlington, 7 juin 1848.

« Le cap Saint-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule de la basse Californie, par 22° 45' de latitude, a une bonne baie, très-sûre pendant neuf mois de l'année, mais ouverte à l'est et impraticable

pendant les mois de juillet, août, septembre, où soufflent les vents de sud-est. J'ai abordé deux fois à ce cap avec un petit bateau, et je crois qu'on pourrait y construire à peu de frais une digue qui rendrait ce port sûr en toute saison. Il est aisé de tirer des pierres de trois cônes de rocs qui s'élèvent de la mer et forment la pointe méridionale du cap Frayles. Dans le développement futur du commerce de l'océan Pacifique, ce grand promontoire peut devenir un dépôt important de charbons et de marchandises, et un point de ravitaillement pour les navires. M. Ritchie, qui demeure là, fournit à un grand nombre de baleiniers qui doublent le cap des vivres frais, des fruits, de l'eau. Ces provisions viennent de la vallée de San José, située à vingt milles au nord du cap. La terre qui l'avoisine est montagneuse et stérile, mais la vallée, étendue, bien cultivée, produit une quantité de fruits et de végétaux : pommes de terre d'Irlande, tomates, choux, laitues, fèves, pois, betteraves, carottes, et des oranges, des limons, des bananes, des figues, des dattes, des raisins et des olives. Le bœuf et le mouton y sont à bon marché. On y cultive aussi la canne à sucre, dont les habitants font bouillir les sucs et en forment une espèce de sirop compacte.

« San José exporte à San Blas et à Mazatlan des cargaisons de fruits secs, de peaux et de suif.

« Je ne puis quitter cette vallée, d'où *le Cyane* a tiré d'excellents approvisionnements, sans parler de l'excellente eau fraîche qui la sillonne, la fertilise et tombe dans le golfe, où il est aisé de la recueillir. Cette belle et fraîche vallée, vue de la mer avec sa ceinture de hautes montagnes arides, présente un

aspect magnifique, et donne par sa fécondité une heureuse idée de la basse Californie. Pour celui qui vient de passer plusieurs mois en mer au régime des salaisons, l'aspect d'une pareille terre est comme le rêve d'un Eldorado.

«En remontant la côte dans le golfe, on trouve au delà du cap Palmo un bon ancrage entre la péninsule et l'île de Cerralbas. Au nord de cette île sont les deux entrées de la grande et belle baie de la Paz. L'entrée septentrionale est la plus sûre pour les bâtiments qui tirent plus de douze pieds d'eau. La ville de la Paz est située sur le côté méridional de la baie, à environ vingt milles de son embouchure. Dans l'intérieur de la baie est le paisible port de Pichelinque. *Le Cyane* est resté là plusieurs jours à l'ancre. La pêche des perles est la principale occupation des habitants. Ces perles sont d'une qualité supérieure. J'en ai vu un collier estimé deux mille dollars. Ce sont les Indiens qui les ramassent en plongeant à une profondeur de huit brasses. Les coquilles de perles sont envoyées en Chine. A la Paz, elles se vendent un dollar et demi les vingt-cinq livres. C'est une chose singulière que les Indiens n'aient pas un appareil de plongeur, qui rendrait beaucoup plus aisé et plus fructueux leur travail. L'industrie américaine n'a pas encore atteint cette région. Cependant un de nos compatriotes, M. Davis, a employé beaucoup d'Indiens à la pêche des perles et en a retiré des bénéfices considérables. Autour de la Paz, le sol est sec et pourtant couvert de gazon. Dans les montagnes voisines, il y a de riches minéraux. A quarante milles au sud, près de San Antonio, on exploite avec succès des mines d'ar-

gent. La Paz exporte de la poudre d'or et pour cent mille dollars par an de lingots d'argent.

« Au nord de cette ville on trouve plusieurs bons ports, entre autres ceux d'Escondida, de Loretta, de Mulege, protégés par des îles situées en face de la terre ferme. Dans l'île de Carmen est un large lac couvert d'une couche de sel de plusieurs pieds d'épaisseur et d'une très-bonne qualité. Jusqu'à présent la vente de ce sel a été le monopole du gouverneur de la basse Californie. Au nord de Mulege, le golfe est si étroit qu'il forme un port. Deux bâtiments anglais sont maintenant occupés à explorer ce golfe, qui est encore si peu connu.

«Sur la côte de la péninsule est la grande baie de Magdalena, où l'on trouve de bons ports, mais ni eau, ni provisions, ni habitants. Ses rives élevées renferment, dit-on, de précieux métaux. Dans les deux dernières années, une flotte de baleiniers est restée là tout l'hiver, occupée à la pêche d'une nouvelle espèce de baleines, dont l'huile est, dit-on, très-propre à la peinture. Au point de vue géographique et commercial, la basse Californie doit devenir une possession importante. Il est à regretter qu'elle n'ait point été comprise dans le traité que nous avons récemment conclu avec le Mexique. Les limites de la haute Californie touchent au golfe, et la basse Californie est ainsi complétement séparée du territoire mexicain.

« Le cap San Lucas est destiné à être le Gibraltar de l'océan Pacifique; peut-être lui préférerait-on la Paz à cause de son port. Pour une puissance étrangère, la possession de la basse Californie me paraît plus désirable que celle du groupe des îles Sandwich.

Il y a là plus de terres labourables que dans cet archipel; des pêcheries de perles, des mines précieuses, d'excellentes baies. Au sein des montagnes sèches et arides se trouvent de fécondes vallées comme celle de San José. J'ai entendu vanter la fertilité de celles de Todos Santos, Connoudes, Santa Guadalupe, et de plusieurs autres. »

Revenons maintenant dans la haute Californie.

Dans le voisinage de Los Angeles il y a un grand nombre de sources d'eaux chaudes qui déposent des quantités de bitume et de goudron qui se durcissent en se refroidissant et brûlent comme de la résine. En certains endroits, le sol en porte des couches de plusieurs pieds de hauteur. On l'emploie à faire le toit des maisons, et lorsqu'on le place sur le feu, il s'enflamme immédiatement et répand une odeur pareille à celle du charbon de terre. Nul doute que ce minerai ne devienne quelque jour un important objet de commerce.

Il n'y a point de document de statistique en Californie. Le voyageur est obligé de faire lui-même ses calculs selon ses propres observations. On ne peut guère s'en rapporter aux renseignements des gens du pays lorsqu'ils daignent en donner, car le plus souvent, quand on les interroge, ils répondent tranquillement : *Quién sabe?* (qui sait?) Nul Californien ne s'occupe de pareilles investigations.

A en juger d'après ce que j'ai vu dans les vignes d'un Américain, M. Wolfskill, je crois que le produit de ces plantations à Los Angeles et celui des distilleries d'aguardiente doivent être très-considérables. La vigne de M. Wolskill est encore jeune et couvre envi-

ron quarante ares de terrain. Elle a donné, l'année dernière, cent quatre-vingts barils de vin et autant d'eau-de-vie. Quand elle sera plus grande, elle produira une plus abondante récolte. J'ai eu un grand plaisir à voir ce beau vignoble, avec ses murs bordés d'arbres à fruits des tropiques, et la maison où M. Wolfskill a introduit des habitudes de confort fort peu usitées dans ce pays. J'ai goûté chez lui des vins de son sol qui me semblaient aussi bons que ceux de France et de Madère, et de l'aguardiente et de l'eau-de-vie de pêche, fabriquées par lui, qui ont un goût parfait. Je pense que la Californie doit produire annuellement cent mille barils de vin et d'eau-de-vie, et ce n'est rien en comparaison de ce qu'elle peut réellement produire.

Avec une telle richesse agricole, quelle disette industrielle! Je ne pus me procurer à Los Angeles une paire de souliers ni une pièce de coton assez large pour me faire un pantalon; après avoir parcouru en vain toutes les boutiques de la ville, je finis par acheter pour douze dollars (soixante francs) quatre moitiés de velours de coton qui, aux États-Unis, auraient coûté six dollars et demi. Un tailleur américain, qui se trouvait parmi les soldats du général Kearny, me demanda quatre dollars pour me faire un pantalon. Par bonheur, nous vîmes arriver un trappeur des montagnes Rocheuses, qui apportait une cargaison de peaux sèches de daims et d'élans, dont on façonna des vêtements pour nos soldats à moitié nus.

« Je restai à Los Angeles depuis le 14 jusqu'au 29 janvier à l'exception d'un jour de pluie, et de

deux jours de vent ; pendant tous les autres le temps fut très-agréable. Les nuits seulement étaient un peu fraîches; mais, dans la journée, on n'éprouvait pas le besoin de faire du feu, et au pied des cimes couvertes de neige s'épanouissait la verdure de la vallée.

Le 18, le général Kearny et le commodore Stockton partirent pour San Diego. Le 19, le colonel Fremont fut proclamé gouverneur de la Californie.

Pendant que nous marchions vers Los Angeles, une insurrection éclatait dans le nord. Une centaine de Californiens s'emparèrent de M. Bartlett, alcade de San Francisco, et de plusieurs autres Américains. Le 2 janvier, le capitaine Ward Marston s'avança à la rencontre des révoltés, et les mit en fuite. Le 3, le corps de M. Marston fut renforcé par un détachement de cinquante-cinq hommes. Le 8, l'ennemi capitula, rendit ses prisonniers, livra ses armes, ses munitions, et tous ceux qui avaient pris part à cette insurrection eurent la liberté de rentrer dans leurs foyers.

Ainsi finirent les insurrections de la haute Californie, si l'on peut appeler insurrection la résistance à l'invasion.

Le 29, je me mis en route pour retourner à San Francisco.

CHAPITRE XIII.

Don André Pico. — Un rancho. — Fandango. — Singulière coutume. — Arrivée à Santa Barbara. — Monterey. — Arrivée à San Francisco.

Nous partons de Los Angeles avec deux voyageurs indiens et des chevaux fatigués, meurtris, les meilleurs pourtant que nous ayons pu nous procurer. Le soir, nous bivaquons dans la plaine de Correnga, près du rancho désert où le traité de paix a été signé. Deux Indiens ayant été envoyés là, par le propriétaire, pour prendre soin du bétail, nous les déterminons à traire une vache, et nous soupons, et nous déjeunons le lendemain matin avec du lait. Dans la nuit, nos vaqueros désertent, emportant les quelques vêtements que nous leur avions confiés. En peu de temps, un changement notable s'est opéré dans l'aspect du pays. Le gazon nouveau a maintenant plusieurs pouces de hauteur, et beaucoup de fleurs sont écloses; le ciel est pur, la température délicieuse.

Le 30 janvier, laissant à droite la mission de San Francisco, à la distance de huit ou dix milles, nous

prenons le sentier habituel des collines. Près d'un rancho, un Californien, richement équipé, examine nos misérables chevaux et les réclame comme sa propriété. Nous lui répondons que ces chevaux viennent d'une publique *caballada* (troupeau de chevaux) de Los Angeles, ce qui ne paraît nullement le satisfaire. Après quelques instants d'entretien, il nous apprend qu'il est André Pico, dernier général des Californiens. Au lieu de persister dans sa réclamation, il devint affable et poli, nous serra la main, et s'éloigna en nous disant *à Dios*.

Un moment après, nous rencontrons un jeune Californien qui hésitait à entrer en conversation avec nous. La glace étant enfin rompue, il nous raconte qu'il retourne dans ses foyers à Santa Barbara, et qu'il vient de l'expédition des insurgés, où il s'est trouvé engagé bien malgré lui. Les chefs du parti l'avaient, dit-il, ainsi que beaucoup d'autres, obligé à prendre les armes. Il était à la bataille du 8 et du 9 janvier près de Los Angeles, et désirait vivement ne plus rien voir de semblable.

Après avoir passé devant deux ou trois maisons désertes, nous atteignons un rancho habité, et nous nous déterminons à y passer la nuit, dans l'espoir d'y trouver quelque chose à manger; au moment où nous approchions de cette demeure solitaire, composée tout simplement d'une chambre construite en briques, et d'une hutte servant de cuisine, le ranchero et la ranchera vinrent à nous, en nous disant : *Buenas tardes, senores, paisanos, amigos* (bon après-midi, messieurs, compatriotes, amis), et nous invitèrent à entrer. La bonne fermière se mit aussitôt à préparer

le souper. Une jeune fille indienne prit le moulin à bras, qui est un des importants ustensiles de la cuisine californienne. Tandis qu'elle broyait le grain entre des pierres, la ranchera nettoyait la farine avec un panier qui lui servait de tamis. Ce premier travail achevé, la *muchacha* pétrit la farine et en forma de légères galettes qu'elle fit griller sur une plaque en fer. Bientôt notre souper fut prêt. Il se composait de ces tortillas fraîchement pétries, de bœuf bouilli, assaisonné de *chile colorado*, de lait et de *quesadillas*, ou gâteau de fromage vert et rude comme du cuir. Mais nous avions bon appetit, et ce rustique repas nous parut excellent.

Nos hôtes étaient très-curieux d'apprendre des nouvelles, de savoir quel serait le résultat de la conquête du pays par les Américains. Le ranchero nous dit qu'il avait refusé de se joindre à l'insurrection. Nous lui annonçâmes que la paix était faite, qu'il n'y avait plus de guerre en Californie, que nous étions tous Américains, tous *hermanos*, *amigos* (frères, amis). Toute la famille répondit à ces mots par des exclamations de joie.

Nous demandâmes à la fermière combien lui coûtait la misérable robe en calicot dont elle était vêtue. — *Seis pesos* (six dollars), nous répondit-elle. Lorsque nous lui dîmes que bientôt, grâce au gouvernement américain, elle ne payerait plus cette même étoffe qu'un peso, elle leva les mains en l'air en exprimant une heureuse surprise. Elle nous demanda ensuite ce que coûterait chaque pièce de sa toilette, puis un habit tel que le mien. Chacune de mes réponses augmentait son étonnement. *Viva los Ameri-*

canos ! s'écria-t-elle, *viva !* Je portais une jaquette en laine grossière pour laquelle le fermier m'offrit un beau cheval. Mais je ne pouvais me dépouiller de mon unique vêtement.

Le soir arrivèrent des parents de cette honnête famille. L'un d'eux prit une guitare, un autre un violon, et nous assistâmes à un concert vocal et instrumental. Quelques morceaux de musique exécutés par les *dilettanti* ressemblaient à des airs de fandangos; d'autres étaient plaintifs et chantés avec une touchante expression. La soirée finie, nos hôtes voulaient nous abandonner leur chambre; mais nous refusâmes cette offre obligeante, et nous couchâmes hors de l'habitation.

Le lendemain (31 janvier), quand nous nous éveillâmes, le soleil brillait, et les oiseaux chantaient gaiement sur les rameaux des chênes verts. Nous employâmes les précautions les plus délicates pour offrir à nos hôtes le tribut de notre reconnaissance. Ils nous répondirent que, bien qu'ils ne fussent pas riches, ils avaient le moyen de recevoir gratuitement les voyageurs. Comme nous insistions, ils finirent par accepter notre offre, mais à la condition que nous emporterions avec nous quelques-unes de leurs quesadillas et de leurs tortillas. Le ranchero monta à cheval et nous conduisit à trois ou quatre milles de distance pour nous indiquer le vrai chemin, puis nous dit un affectueux adieu.

Nous passons devant plusieurs ranchos déserts dont le sol est parsemé de carcasses de bœufs. Vers les cinq heures du soir, nous arrivons près d'un groupe de maisons situées dans la vallée de Santa Clara, à

dix milles à l'est de la mission de San Buenaventura. Nous entrons dans la demeure d'un paysan nommé Sanchez. Notre arrivée était un événement qui le soir fut célébré par un fandango auquel étaient invités tous les voisins. Une quarantaine de personnes, jeunes et vieilles, se réunirent dans la plus large pièce de l'habitation, sur le sol nu. Il n'y avait là qu'un lit et quelques bancs servant de siéges à ceux qui ne dansaient pas.

Il existe dans ces fandangos une singulière coutume. Dans les intervalles des valses, des quadrilles et des autres danses, une jeune femme s'avance seule au milieu de la salle; après avoir pendant quelques minutes montré ses grâces aux spectateurs, elle s'approche de l'un d'eux et exécute devant lui pour son agrément particulier diverses pirouettes, jusqu'à ce qu'il lui place sur la tête un chapeau ou un bonnet, après quoi elle va continuer sa danse plus loin. Ce chapeau doit être racheté par une pièce d'argent ou quelque autre présent. Comme nous ne dansions pas nous-mêmes, nous fûmes favorisés à diverses reprises de ces témoignages de préférence. Chaque danse exécutée devant notre humble personne nous coûtait un *peso*. Par malheur notre bourse n'était pas assez bien garnie pour résister longtemps à de pareilles épreuves; la prudence nous ordonnait de battre en retraite et d'abandonner à d'autres gens l'aspect des grâces des belles Californiennes, qui excellent dans la danse, surtout dans la valse, comme les hommes dans les manœuvres de l'équitation. Tant que le bal dure, les spectateurs improvisent des compliments en vers sur les charmes des danseuses, ou chantent leurs amours

dans des couplets dont toute la société répète en chœur le refrain.

Notre hôte nous conduisit sous une espèce de porche où nos lits avaient été préparés. Mais le bruit du fandango, qui dura jusqu'au matin, et les chants des chœurs, nous empêchèrent de dormir toute la nuit.

Le lendemain, nous nous procurons des chevaux frais, et à deux heures de l'après-midi nous atteignons Santa Barbara. La ville est plus animée que lorsque nous y avons passé dernièrement. Une partie de ses habitants y est revenue. Le soir, nous logeons dans un rancho situé près de la mer, dans la plaine de Santa Barbara. Cette plaine est extrêmement fertile. Le gazon a six à huit pouces de hauteur, et de toutes parts brillent des fleurs précoces. Près du rancho, je remarquai un champ de blé, qui promet une abondante moisson.

Le 3 février, nous traversons la montagne de Saint-Ynes, et nous nous arrêtons, pour y passer la nuit, dans la demeure d'un Anglais, M. Faxon, qui est établi dans ce pays depuis une trentaine d'années, et a épousé une Californienne qui lui a donné de beaux enfants. Une grande partie de la terre appartenant à son rancho est d'une nature excellente et produit, sans aucun travail d'irrigation, du blé et différents végétaux. Chaque are de terrain rapporte soixante-et-dix boisseaux de blé. M. Faxon nous montra des échantillons de minerai de plomb dont il faisait des balles et qu'il tirait d'une mine inépuisable située à cinquante milles de distance dans la vallée de Tular. C'est le plus riche minerai de plomb que j'aie jamais

vu. Il me montra aussi de l'alcali produit par la combustion d'une plante qui se trouve en abondance dans la vallée de Tular et qu'il emploie à fabriquer du savon.

Le lendemain, nous nous arrêtons à un rancho, où nous nous procurons de nouveaux chevaux, et nous passons la nuit dans la demeure d'un intelligent Américain, M. Branch, établi dans ce pays depuis plusieurs années. Son rancho est au bord d'un ruisseau, qui tombe à deux ou trois milles de distance dans l'océan Pacifique. Sa maison neuve est construite sur le modèle des fermes américaines. On y trouve des appartements commodes et des cheminées. Les terres qui l'entourent sont très-propres à la culture du maïs, du blé, des pommes de terre.

Le 5, nous traversons la mission de San Luis Obispo avec l'intention de passer la nuit dans un rancho à trois milles de distance; mais un orage éclate, le ciel s'obscurcit, bientôt nous ne pouvons plus distinguer notre chemin, et après avoir vainement erré de côté et d'autres nous sommes obligés de camper en plein air sous un torrent de pluie.

Le lendemain, nous trouvons à un mille et demi de notre bivac la maison que nous avions cherchée. Vers les neuf heures, nous faisons halte près d'un rancho occupé par un seul Indien, qui ne peut rien nous donner à manger. A quelques lieues de là, nous obtenons, dans la maison d'un Mexicain, des œufs et des tortillas. Nous étions à jeun depuis trente heures. Le soir, nous arrivons à la mission de San Miguel, habitée par un Anglais, sa femme, qui est de race mêlée, un enfant, et quelques vaqueros indiens.

Le 7, nous n'avons pour toute nourriture qu'une quesadilla, dont nous mettons la moitié en réserve pour le déjeuner du lendemain. Nous campons sous un chêne, dans la vallée des Salinas. L'aspect de cette plaine a tellement changé depuis le mois de décembre que je ne la reconnais plus. L'herbe a six à huit pouces de hauteur : les collines sont revêtues de fleurs de toutes sortes de nuances.

Le 8, en longeant la rivière des Salinas, nous arrivons au rancho de San Lorenzo, habité par deux frères, dont l'un me dit qu'il n'avait quitté sa propriété qu'une ou deux fois dans le cours de plusieurs années. De gras troupeaux paissaient dans la prairie, et des champs de blé promettaient une belle moisson. Cependant, le frère aîné nous dit qu'il n'avait pas dans sa maison d'autres provisions que du bœuf frais. Un domestique indien en fit rôtir plusieurs morceaux de choix. Notre hôte, qui était un homme poli et agréable, s'excusa à diverses reprises de nous recevoir si mal, par la raison, disait-il, qu'il n'avait pas de femme. Puis, il nous demanda d'un air qui semblait sérieux si nous ne pourrions pas lui envoyer, pour lui et pour son frère, deux belles Américaines, ajoutant qu'il leur bâtirait une jolie maison et ne leur laisserait rien à désirer. Quand nous quittâmes sa demeure, il nous accompagna jusqu'à quatre ou cinq milles de distance pour nous montrer le chemin et nous engager à revenir bientôt.

Partis de notre bivac de nuit à deux heures du matin, nous arrivons en face de Monterey au point du jour. J'aurais voulu visiter cette ville, mais nous ne connaissions pas de gué dans la rivière des Salinas

et je ne me souciais pas de me jeter à la nage.

Monterey est situé sur la baie du même nom, à quatre-vingt-dix milles au sud de San Francisco. Cette baie est excellente par un temps calme; elle est seulement exposée aux vents du nord, qui y soufflent avec violence. La ville renferme environ mille cinq cents habitants[1]. Elle est en voie de progrès rapides.

Nous entrons dans un rancho où nous ne pouvons obtenir qu'une quesadilla. Les ruisseaux sont tellement enflés par les pluies, que ce district est très-difficile à parcourir. A sept ou huit milles au delà de la mission de San Juan, la plaine que nous devons traverser est complétement inondée. Après avoir vainement tenté sur plusieurs points de franchir l'*Arrago* débordé, nous nous résignâmes à passer la nuit sur une espèce de monticule, sans feu ni vivres, épuisés de fatigue et souffrant de la faim: la situation n'était pas gaie.

Le lendemain, 10 février, nous découvrîmes enfin un gué et nous nous reposâmes de nos privations dans la maison d'un Anglais qui nous accueillit avec une généreuse hospitalité.

Le 11, nous nous embarquâmes sur un bateau qui

[1] Dix années auparavant, à l'époque où M. Dupetit-Thouars la visita, cette capitale de la haute Californie était moins considérable que Reykiarck, capitale de la pauvre île d'Islande. Elle ne renfermait que deux cents habitants. Cette petite population se composait, comme celle de tous les pueblos, de créoles issus des Espagnols et des femmes indigènes, de quelques naturels employés aux travaux de la domesticité, et de plusieurs familles de Mexicains.



partait pour San Francisco. Le 13 au matin nous arrivions dans cette ville ; je retournai chez M. Leidersdorff et je ressentis un certain plaisir à me vêtir à mon aise et à me reposer après cette expédition de cinq mois par monts et par vaux.

CHAPITRE XIV.

Progrès de San Francisco.— Le presidio.— Je suis nommé alcade. — Administration de la justice en Californie. — Vente de terrains à San Francisco.

Partout où s'implante la race anglo-saxonne, elle amène avec elle, d'une façon ou de l'autre, le progrès. Telle est sa nature énergique que rien de ce qui l'entoure ne peut résister à son action. Malgré les troubles de la guerre et des insurrections, San Francisco me parut à mon retour dans une situation bien plus florissante : une population américaine était venue s'y établir. Des terrains qui, jusque-là, n'avaient eu aucune valeur, se vendaient à présent à un haut prix; de nouvelles habitations étaient construites, de nouvelles maisons de commerce fondées; des hôtels s'ouvraient aux voyageurs, et l'on commençait à publier des journaux. Le petit village que j'avais laissé avec ses deux cents âmes devient une ville importante; des navires lourdement chargés entrent dans le port et débarquent leurs marchandises sur le rivage au lieu de les garder comme autrefois sur le

pont; partout on remarque une activité, un mouvement, un besoin d'entreprise inaccoutumés, et beaucoup d'hommes, en considérant la position avantageuse de San Francisco, entrevoient pour cette cité naissante une belle destinée.

Je fus ici, pour la première fois, présenté à M. le général Kearny. C'est un homme de cinq pieds dix pouces, d'une figure régulière, presque grecque; ses yeux bleus ont, lorsqu'il est vivement ému, une ardente expression. Mais le caractère distinctif de sa physionomie est surtout la douceur. Il se fait remarquer dans les relations ordinaires de la vie par l'urbanité de ses manières et de son langage, par l'absence de toute affectation et de toute vanité. C'est un brave et énergique soldat, maintenant la stricte discipline sans tyrannie, un homme, enfin, qui doit remplir son devoir, dans quelque poste qu'on le place. Telles furent mes premières impressions. Le temps n'a fait que les confirmer. Je ne me hasarderai pas à juger ses actes, ils appartiennent à l'histoire civile et militaire de notre pays. Mais mon opinion est que, dans des circonstances semblables à celles où le général s'est trouvé, nul homme n'a apporté plus de droiture dans ses devoirs, ni plus de zèle pour les intérêts de son pays; que nul homme, pour répandre quelque gloire sur son pays, n'a bravé plus de dangers, et n'a souffert plus de privations.

Le 16, j'allai avec M. le général Kearny et deux officiers du corps des ingénieurs visiter le presidio de San Francisco et les anciennes fortifications construites à l'embouchure de la baie. Le presidio est à trois milles environ de la ville, et consiste en quelques bâ-

timents en adobes couverts en tuiles. Les murs, mal entretenus, tombent en ruine, et, si on ne se hâte de les réparer bientôt, ils s'écrouleront. Le fort s'élève sur une éminence à un mille et demi de l'entrée de la baie. Ses murs, bâtis en briques épaisses, sont assez forts pour résister à une batterie. Mais, comme tous les édifices publics de cette contrée, ils sont déjà très-détériorés. Il n'y a point eu là de garnison depuis plusieurs années; les canons sont démontés, et en partie abîmés par la pluie et l'action de la température.

Le 20, le général Kearny m'offrit la place d'alcade ou principal magistrat du district de San Francisco. Comme rien ne me rappelait en ce moment aux États-Unis, j'acceptai cet emploi, et le 22, j'en pris possession.

Ce jour-là était l'anniversaire de naissance de l'illustre fondateur de notre république, jour de fête, que les bâtiments des États-Unis doivent célébrer en quelque région qu'ils se trouvent, et que nous nous faisons surtout un devoir de célébrer quand nous sommes loin de notre pays. A midi, les navires américains qui se trouvaient dans le port tirèrent le canon; l'air était calme, et les salves d'artillerie résonnèrent de colline en colline; on eût dit que la grande voix de Washington parlait par ces bronzes éclatants pour proclamer l'avenir de la Californie, pour dévouer ses fraîches vallées, ses riants coteaux, à des millions d'hommes libres. Les bâtiments marchands et baleiniers se joignirent à notre salut national, et, pendant quelques instants, le port et la rade furent enveloppés dans des tourbillons de fumée.

Le général Kearny partit le 23 pour Monterey. De là, il publia, en sa qualité de gouverneur civil de la Californie, une proclamation dans laquelle il annonçait que le gouvernement américain respecterait les institutions religieuses des Californiens, protégerait leurs personnes et leurs propriétés, et aviserait à leur donner au plus tôt une constitution en vertu de laquelle ils nommeraient eux-mêmes leurs représentants, pour défendre leurs intérêts et rédiger leurs lois.

Le général déclarait, en outre, que les habitants de la Californie étaient désormais affranchis de leurs serments envers le Mexique, qu'ils étaient citoyens des États-Unis.

«Lorsque le Mexique, ajoutait le général, nous obligea à faire la guerre, le gouvernement des États-Unis n'eut pas le temps d'inviter les Californiens à se rallier à son drapeau; il fut forcé de s'emparer de cette contrée pour prévenir l'invasion de quelque puissance européenne. Si, dans l'accomplissement de cette mesure, les agents des États-Unis ont commis des abus de pouvoir, ces actes de violence seront sévèrement examinés, et ceux qui en ont été victimes recevront une juste indemnité.

« La Californie a beaucoup souffert de ses discordes, de ses guerres civiles. Mais c'en est fait à présent de ce temps de désastres. La bannière étoilée flotte sur ce beau pays, à tout jamais elle le protégera. Sous cette égide, l'agriculture de la terre californienne sera améliorée, et les arts et les sciences fleuriront dans cette riche région.

«Les Américains et les Californiens ne forment plus

qu'un peuple. N'ayons plus ensemble qu'un désir et qu'un espoir; unissons-nous comme des frères pour travailler aux progrès et à la prospérité de ce pays qui est devenu notre pays. »

Cette proclamation fut accueillie avec une vive satisfaction par les indigènes et par les colons. Plusieurs fonctionnaires de mon ressort et plusieurs particuliers m'exprimèrent verbalement et dans des lettres la joie que leur causait un pareil langage; ils me dirent qu'ils étaient heureux de devenir Américains, et qu'ils n'aspiraient plus qu'à jouir des droits de citoyens des États-Unis. On s'attendait à voir établir immédiatement par le général Kearny un système de gouvernement représentatif. Mais une lettre du général Scott lui prescrivait de ne point prendre de mesures décisives avant qu'il eût reçu du gouvernement de nouvelles instructions.

Au mois de mars et d'avril, nous vîmes arriver plusieurs bâtiments de transport chargés d'une quantité de munitions et d'ustensiles qui devaient être employés à fortifier les principaux ports de la côte : San Francisco, Monterey, San Diego. Le régiment du colonel Stevenson fut divisé en plusieurs détachements qui stationnèrent à San Francisco, Sonoma, Monterey, Santa Barbara, Los Angeles. Une compagnie fut employée à une expédition contre les Indiens de la Sierra Nevada et les Indiens Tulares qui volaient les chevaux.

L'Étoile californienne du mois de mars 1847 a publié sur ces actes de déprédation la lettre suivante d'un habitant du pays :

« Sous le gouvernement espagnol, on n'entendait



jamais parler de ces vols de chevaux. Mais dès que les Mexicains eurent pris possession de la contrée, elle fut en proie à l'anarchie, et les Indiens désertèrent les missions. Le premier qui se livra au brigandage était un néophyte de la mission de Santa Clara, nommé George; il se retira vers la vallée de Stanislas où il était né. De là, il s'en allait dans les missions enlever les chevaux qui se trouvaient alors en grand nombre. Il fut tué au retour d'une de ces expéditions. Dès cette époque, la mission de Santa Clara est devenue le principal repaire des voleurs de chevaux, et la rivière de Stanislas leur lieu de rendez-vous. Je me suis enquis près des hommes les plus dignes de foi de la quantité de chevaux qui, dans les vingt dernières années, avaient été enlevés entre Monterey et San Francisco; on m'a dit qu'on en comptait positivement plus de cent mille, et qu'on pouvait en compter le double. Presque tous ces chevaux ont été mangés. De la rivière de Stanislas les déprédations se sont étendues au nord et au sud; d'un côté jusqu'à la rivière de Micklemes, de l'autre, jusqu'aux sources du San Joaquin. Les Indiens habitent les pentes occidentales des montagnes qui s'élèvent entre ces limites, et sont tellement habitués à la chair de cheval, qu'elle est devenue leur principal moyen de subsistance.

« Souvent ils ont été poursuivis, plusieurs d'entre eux ont été tués, et quelques-uns de leurs villages ont été détruits. Mais tous les moyens de répression employés contre eux n'ont pu réprimer leur audace, et les chevaux deviennent de plus en plus rares. Ils ont, dans leurs expéditions, massacré une vingtaine de personnes. Il y a un mois environ, ils blessèrent

quatre des gens de la ferme de M. Wabers, près du pueblo de San José, et enlevèrent, en cet endroit et dans deux fermes voisines, deux cents chevaux. Dans les dix derniers jours, ils se sont avancés en grand nombre dans les ranchos de la juridiction de Contra costa, et pas une nuit ne se passe sans qu'on entende raconter qu'ils ont commis çà et là quelques actes de brigandage. »

En écrivant ces notes, mon but n'a point été de raconter en détail la conquête et l'occupation de la Californie par les États-Unis. Une telle tâche exigerait un ouvrage volumineux et ne serait pas d'un très-grand intérêt. Mon intention a été seulement de tracer une esquisse des opérations militaires en Californie durant mon séjour dans ce pays, et je ne crois pas avoir omis une circonstance importante.

Le corps des ingénieurs qui accompagnait M. le général Kearny donnera sur cette contrée de précieuses notions. M. Stanley, artiste de l'expédition, a, dans une série de très-bons et très-fidèles tableaux, retracé les paysages des montagnes, l'aspect des plaines, les tribus sauvages qui se trouvent entre la Californie et Santa Fé, et les scènes de bivacs dans le désert. Il prépare sur les nations sauvages de l'Amérique du Nord et des îles de l'océan Pacifique un ouvrage, qui selon son plan, sera le plus complet et le plus exact qui existe pour ces régions.

La juridiction est beaucoup moins compliquée en Californie qu'aux États-Unis. Les Californiens n'ont point de lois écrites. Le seul livre de législation que j'aie trouvé parmi eux est une espèce de code publié en Espagne il y a un siècle, sous le titre de *Lois*

d'Espagne et des Indes, puis un autre petit ouvrage qui définit les attributions de divers magistrats sous l'administration mexicaine. Le dernier gouverneur mexicain de la Californie répondait à un juge qui lui demandait de quelle façon il devait rendre la justice : « Agissez selon les principes du droit naturel. » Tel est en effet le fondement de la jurisprudence californienne. L'exécution des lois locales est confiée aux alcades, qui ont dans leurs attributions tout ce qui tient aux affaires municipales, le jugement des délits ordinaires et des dettes dont le montant ne s'élève pas au-dessus de cent dollars. Dans les choses plus graves, l'alcade n'a qu'un droit d'examen; les témoignages sont recueillis par écrit et adressés au *juez de primera instancia,* ou premier juge du district, devant lequel la cause est portée. Or, on appelle de lui au préfet ou gouverneur de la province. La juridiction des *hombres buenos* s'établit quand une des parties la réclame. Elle a quelque rapport avec celle du jury; seulement ce tribunal ne se compose que de trois ou cinq juges, selon que le magistrat l'ordonne ou que les plaideurs le demandent.

Le gouvernement mexicain désirait encourager la fondation des pueblos, l'agrandissement des villes. Dans ce but, il autorisait les municipalités locales à concéder, moyennant une certaine somme, des portions de terrain à ceux qui s'engageraient à bâtir. Mais les magistrats n'avaient pas le droit de concéder sans la permission spéciale du gouverneur du sol qui avoisinait la mer. Il importait que des débarcadères et des magasins fussent établis sur la plage qui s'étend devant la ville de San Francisco. Le général Kearny,

ayant bien voulu, à ma demande, m'autoriser par un décret spécial à disposer de ce sol réservé, je le divisai par lots et le mis aux enchères.

L'arpentage de la ville, commencé par mes prédécesseurs, fut achevé sous mon administration par M. Farrell, qui joignit à son plan une très-belle carte de la baie de San Francisco et de ses environs. De larges espaces de terrain furent successivement concédés à divers postulants. Les extraits suivants de *l'Étoile Californienne*, publiée à San Francisco, donneront une juste idée des progrès de cette ville.

13 mars 1847.

« La ville de San Francisco s'accroît si rapidement qu'on peut s'attendre à la voir un jour rivaliser avec les cités les plus actives du continent américain. Si les ouvriers ne manquent pas, on bâtira probablement dans le cours de l'année trois cents ou cinq cents maisons. Il y a ici de la place pour les artisans, les mécaniciens, et les ouvriers de toute sorte. Les salaires sont très-élevés, et l'on paye aussi fort cher tous les matériaux de construction.

« San Francisco est sans aucun doute destiné à devenir le Liverpool ou le New-York de l'océan Pacifique. C'est là qu'aboutiront les entreprises industrielles et les capitaux engagés dans le commerce de cette région. La position de cette ville est sans pareille et restera sans pareille tant que, par quelques bouleversements de la nature, on ne verra pas paraître sur la côte un port qui ait la grandeur et qui offre la sécurité de notre magnifique baie. Les navires, de quelque dimension qu'ils soient, entrent par tous les temps

sans danger et sans difficulté dans cette baie, qui est assez vaste pour contenir les flottes du monde entier. Lorsque les larges et fertiles vallons du Sacramento, du San Joaquin, et les nombreux petits golfes qui aboutissent à cette rade, seront peuplés comme ils doivent l'être, ils verseront ici leurs produits et prendront en échange les diverses denrées dont ils auront besoin. Tout ce qu'on tirera des riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de vif-argent, sera déposé ici pour la fabrication et l'exportation. Dans quelques années, nos embarcadères, nos rues présenteront une scène aussi animée qne ce qu'on voit à Liverpool, à la Nouvelle-Orléans, à New-York. De toutes les parties du monde, nous verrons venir à nous des mécaniciens, des artisans, et nous jouirons du luxe des contrées les plus civilisées. Nous ne traçons pas un tableau imaginaire, nous établissons un fait positif. »

Mai 1847.

« Un service de poste régulier vient d'être établi entre San Francisco et San Diego. Cette poste partira deux fois par mois et fera le trajet en quinze jours.

« La population de San Francisco s'accroît avec une rapidité sans exemple. Le mois dernier on a construit ici cinquante maisons. Chaque ouvrier est constamment occupé; si nous en avions des milliers de plus, ils seraient tous employés.

« On manque de matériaux de construction; ceux qui en apporteraient réaliseraient de grands bénéfices. Le haut prix auquel on les paye, fait qu'on

bâtit moins qu'on ne voudrait; l'année prochaine, cette difficulté sera aplanie.

« Une quantité de navires marchands apportent des denrées de toute sorte; la plupart des denrées se vendent ici, sauf le droit de transport et de commission, à aussi bon marché que dans les États-Unis. »

CHAPITRE XV.

Observations générales sur la Californie. — Premier établissement des missionnaires. — Population. — Occupations. — Armements. — Situation des femmes. — Sol. — Végétation. — Bestiaux. — Animaux sauvages. — Minéraux. — Climat. — Flore. — Bois. — Religion.

Au mois de novembre 1602, à l'heure où le soleil disparaissait derrière les collines qui forment le fond d'un vaste port à l'extrémité méridionale de la haute Californie, une petite flotte s'en allait cherchant un point où elle pût jeter l'ancre ; ses voiles, enflées par la brise, la portèrent, à travers une barrière d'algues, dans un port, qui, à cette époque lointaine, tenait à une région inexplorée. La flotte, doublant une pointe de terre jeta l'ancre au moment où l'aurore éclairait la contrée. De là datent l'arrivée des Espagnols et le commencement de la civilisation en Californie.

Le lendemain, une partie des navigateurs, accompagnés d'un religieux, descendit à terre pour examiner le pays. Le sol était couvert d'herbes de différentes espèces, parsemé de chênes et d'autres arbres. Du haut de la colline, on voyait s'étendre, à une dis-

tance de trois lieues, le beau port où la flotte était entrée. On dressa sur la plage une tente pour y dire la messe. Les chaloupes abordèrent la côte; une partie des matelots fut employée à couper du bois; d'autres furent placés en sentinelles. Bientôt on vit venir sur le rivage une troupe d'Indiens nus, armés d'arcs et de flèches. Un religieux marcha au-devant d'eux avec six soldats, portant un drapeau blanc en signe de paix, et jetant en l'air des poignées de sable; le bon religieux détermina les sauvages à déposer leurs armes, les embrassa, leur donna des chapelets, et des colliers dont ils se parèrent aussitôt avec une joie enfantine. Cette manifestation de bons sentiments les porta à s'approcher de l'endroit où le commandant était débarqué; mais, à la vue du grand nombre d'hommes qui l'entouraient, ils se retirèrent, puis envoyèrent aux Espagnols dix femmes âgées auxquelles on distribua des présents, en leur faisant entendre que les blancs n'avaient, à l'égard de la nation indienne, que des dispositions amicales. Il n'en fallut pas plus pour établir des rapports paisibles entre les Espagnols et les Indiens, qui se rendaient chaque jour au camp et échangeaient leurs peaux, leurs fourrures, contre du pain et des légumes. Mais le temps vint où la flotte devait remettre à la voile; elle se dirigea vers le nord, visita Monterey, Mendocinas, et retourna, très-satisfaite de ses observations, à la Nouvelle-Espagne.

Cette heureuse expédition excita l'enthousiasme des Espagnols, et les détermina à conquérir et à convertir au christianisme les habitants de cette lointaine portion du continent américain. Plus d'un Espagnol aventureux échoua dans ses tentatives, plus

d'un laborieux essai de colonisation resta sans résultat. Enfin, une formidable expédition, organisée par don Gaspar de Portala et le père Juriperra-Serra, atteignit le but auquel on aspirait si vivement.

A San Diego, où, un siècle et demi auparavant, les premiers navigateurs étaient entrés en relations avec les indigènes, à San Diego, l'autel fut érigé sur le sable, l'encens et la prière s'élevèrent vers Dieu. Là commença la conquête spirituelle autour de la croix, par le zèle religieux des missionnaires qui accompagnaient l'expédition. En peu de temps, grâce à leur habileté, leur premier établissement fut achevé; ils attirèrent à eux les Indiens convertis. Les champs incultes furent défrichés, les arts et les sciences commencèrent à briller là où naguère tout était ignorance et ténèbres, et de jour en jour l'œuvre de la mission apostolique s'agrandit. Bientôt d'autres institutions furent fondées à Santa Barbara, à Monterey, à San Francisco; près de chacun de ces établissements, on éleva une forteresse militaire pour les protéger contre les tribus sauvages qui restaient hostiles à ces communautés.

Les Indiens convertis éprouvaient pour leurs pères religieux un ardent attachement, et sous leur juridiction ils se trouvaient heureux, très-heureux. Toujours prêts à leur obéir, ils accomplissaient avec promptitude le travail prescrit, et les missions prospérèrent d'une façon merveilleuse. Dans les districts qu'elles administraient, on voyait, à plusieurs lieues de distance, des prairies où paissaient d'innombrables bestiaux, et des champs couverts de riches moissons. Cette prospérité dura jusqu'à la révolu-

tion du Mexique, qui découragea tellement les loyaux missionnaires, qu'ils ne s'occupèrent plus de leurs institutions et les laissèrent tomber en décadence. Les discordes civiles qui éclatèrent en Californie portèrent le dernier coup à ces belles institutions; elles furent confiées à des hommes qui ne firent que les piller. Le gouvernement donna l'exemple de la rapine, et ses agents l'imitèrent. Les bestiaux furent divisés en plusieurs parts : la plus grosse pour les chefs, une autre pour le peuple et pour les missions.

Ce désastre des établissements religieux date de l'année 1836. A cette époque, les plus considérables d'entre eux possédaient en dehors de leurs terres des propriétés évaluées à 250,000 dollars. A présent leurs édifices sont en ruine et leurs domaines très-restreints. Contrairement à l'opinion des plus zélés défenseurs de ces institutions, la décadence et la ruine des missions ont pourtant donné une nouvelle impulsion au pays. Les Californiens, auxquels une partie des terres ont été distribuées, se sont mis à les cultiver pour leur propre compte.

Depuis la fin de la domination des Mexicains, un grand nombre de nouvelles fermes ont été constituées sur différents points, et des centaines de colons américains se sont répandus dans la contrée. Avant l'année 1830, le nombre des bêtes à cornes n'allait pas au delà de 100,000. En 1842, on en comptait 400,000; à présent elles s'élèvent à un million.

La notice statistique suivante indique l'état de l'exploitation territoriale en 1831, comparée à celle de 1842.

En 1831, la population blanche de la haute Cali-

fornie était de 4,500 âmes; la population indienne des vingt et une missions était de 19,000 âmes. En 1842, la première s'était augmentée de 7,000 individus; la seconde avait décru de 5,000.

En 1831, le nombre des bêtes à cornes était de 50,000; en 1842, de 40,000[1].

En 1831, on comptait 64,000 chevaux, ânes, mulets, etc.; en 1842, 30,000.

En 1831, 321,000 têtes de petit bétail, brebis, chèvres, porcs; en 1842, 30,000.

Dans cet espace de dix années, la production du blé avait décru dans une proportion plus grande encore, dans la proportion de 70 à 4.

Le produit des droits de douane acquittés à Monterey, de 1839 à 1842, se répartit ainsi :

1839	—	85,613 dollars.
1840	—	72,308.
1841	—	101,150.
1842	—	72,729.

Le produit net du revenu ne s'élevant autrefois chaque année qu'à 80,000 dollars, lorsqu'il y avait un déficit dans le budget, le gouvernement, pour le combler, avait recours aux missions.

La valeur des peaux et du suif provenant des *matanzas* peut être évaluée à 372,000 dollars. En y joignant les autres objets d'exportation, tels que les peaux de castor, de loutre, etc., le tout s'élève à environ 400,000 dollars.

[1] M. Dupetit-Thouars cite une mission, la mission de San Gabriel, qui, en 1834, possédait quatre-vingt mille têtes de bétail, et qui, en 1837, en comptait à peine quinze cents.

La population sédentaire de la partie de la haute Californie située entre la Sierra Nevada et l'océan Pacifique est de 25,000 âmes, parmi lesquelles on peut compter 8,000 Hispano-Américains, 5,000 étrangers pour la plupart des États-Unis, et 12,000 Indiens convertis. Il y a en outre dans les vallées de San Joaquin et dans les gorges de la Sierra une quantité d'Indiens sauvages. La population indienne qui habite les régions du grand lac de Sel, de la rivière de Marie, des oasis du grand désert et des bords du Rio Colorado, est aussi très-nombreuse, mais dispersée sur un si vaste espace qu'on la voit à peine.

Les Californiens ne diffèrent pas matériellement des Mexicains, dont ils descendent. Mais au point de vue intellectuel, ils sont supérieurs aux hommes de même race qui habitent les contrées voisines de Mexico.

Les Californiens sont en général bien faits; leur physionomie est agréable, leur contenance enjouée; ils ont beaucoup de grâce et d'aisance dans les manières, de vivacité dans la conversation, mais ils ne savent rien du monde et de son histoire que ce qu'ils en ont appris par leurs relations avec Mexico et avec les baleiniers et les marchands qui débarquent sur la côte. Il n'y a point d'écoles publiques dans leur pays et on n'y trouve que peu de livres. La maison du général Vallejo est la seule où j'aie vu une bonne collection d'ouvrages.

Les hommes sont constamment à cheval : nulle part je n'ai rencontré de meilleurs écuyers; par leurs occupations et leurs amusements, ils ont porté l'art de l'équitation à un degré de perfection vraiment ad-

mirable; dès leur enfance ils s'exercent à monter à cheval et à se servir du lasso; l'enfant commence par lancer son lasso sur les chats, puis sur les chiens et les veaux, jusqu'à ce qu'il s'enhardisse à le lancer sur les chevaux et les bœufs. Le point culminant de l'adresse et du courage est de saisir avec le lasso l'ours indompté. Disciplinés et dirigés par des chefs habiles qui leur inspireraient de la confiance, les Californiens formeraient la meilleure cavalerie du monde. Je ne connais pas une forme de selle plus parfaite que la leur : une fois qu'ils sont assis là, nul accident ordinaire ne peut les faire tomber; le mors qu'ils emploient est assez grossier, mais il est façonné de telle sorte qu'il oblige le cheval à obéir à la plus légère pression. Les éperons sont énormes, mais le cavalier expérimenté s'en sert à la fois pour exciter son cheval et pour se maintenir en selle dans des moments difficiles.

Le Californien s'occupe peu des plaisirs de la table; pourvu qu'il ait son cheval et son harnais, un manteau et un serape, un morceau de bœuf et une tortilla, il est content; mais il est passionné pour le fandango, les jeux de cartes, les courses de chevaux, les combats d'ours et de taureaux; il joue avec une sorte de frénésie et acquitte ses engagements avec une stricte ponctualité.

Le Californien se montre très-soumis envers ses magistrats. Dans toutes les causes en litige, il accepte sans murmurer le jugement porté contre lui. On l'accuse d'être d'une nature hypocrite et perfide; d'après mes propres observations, je n'ai nul lieu de le croire plus entaché de ces défauts que tout autre peuple.



Chasse au lasso.

Tandis que les hommes sont occupés de leurs chevaux et de leurs bestiaux, les femmes (je parle des femmes de la classe moyenne des ranchos) prennent soin de la maison, et cultivent, à l'aide de quelques Indiens réduits à une espèce de servitude, les jardins d'où l'on tire les légumes qui doivent se consommer dans le ménage : pommes de terre, frijoles, oignons et poivre rouge.

Nulle des terres que j'ai vues ne surpasse la fertilité du sol de la région californienne comprise entre la Sierra Nevada et la mer. Dans toutes les vallées, le blé, l'orge, d'autres grains encore, le chanvre, le lin, le tabac croissent sans irrigation. Pour le maïs, les pommes de terre et les autres plantes légumineuses, l'irrigation est nécessaire. L'avoine et la moutarde poussent spontanément avec une telle force, qu'elles nuisent à la terre. J'ai quelquefois pénétré à travers des amas de ces plantes qui s'élevaient plus haut qu'un homme à cheval. L'avoine pousse jusqu'au sommet des collines, mais elle n'est pas là si forte ni si haute que dans la plaine.

Il y a ici une plus grande variété d'herbes que sur le côté du continent atlantique, et elles sont beaucoup plus nutritives. J'ai noté sept espèces différentes de trèfle. Lorsque cette plante est sèche, elle répand sur le sol une telle quantité de graines, qu'il n'est pas besoin de faire des provisions pour les bestiaux, car cette graine abondante remplace pour eux l'avoine et l'orge battue.

L'agriculture californienne est encore à peu près dans le même état d'enfance qu'à l'époque où Cortez conquit le Mexique. La charrue que l'on emploie pour

labourer le sol n'est qu'une espèce de fourche en bois, dans le genre de celle dont les Romains se servaient, il y a deux mille ans. Les autres ustensiles ne sont guère meilleurs. Les colons des États-Unis ont cependant introduit dans le pays la charrue américaine et des instruments qui doivent faire une révolution dans son agriculture. Les champs de blé et d'orge que j'ai vus au mois de juin promettaient une moisson bien plus riche que tout ce que j'ai jamais observé aux États-Unis. On m'a dit que la récolte de blé de M. Sutter monterait, en 1847, à soixante et quinze mille boisseaux.

Plusieurs personnes pensent qu'on pourrait cultiver ici le coton, le riz, la canne à sucre. Je ne doute pas que dans certains districts on ne trouve un sol propice à ces plantes: la question est de savoir si on retirerait un assez grand bénéfice de leur culture. Quant aux fruits, comme je l'ai déjà dit, la plupart de ceux qui appartiennent aux climats tempérés et aux climats des tropiques mûrissent parfaitement en Californie.

Les bestiaux et les chevaux sont la principale richesse de la contrée. Nulle part je n'ai vu un aussi beau bétail, nulle part je n'ai mangé une chair de bœuf aussi exquise qu'en Californie. Il est difficile de dire au juste à combien se montent les denrées d'exportation provenant des pâturages. Je pense qu'en 1847, on peut compter, sans exagération, cent cinquante mille peaux et à peu près autant d'arrobes (vingt-cinq livres) de suif. La valeur du bétail est estimée à environ cinq dollars par tête.

Il y a, à peu près, autant de chevaux et de mulets que de bêtes à cornes. La plus grande partie est

employée dans le pays, mais on en vend un certain nombre à Sonora, au Nouveau-Mexique, aux États-Unis. Les chevaux sont plus petits que rares, et je ne pense pas qu'ils soutiendraient aussi longtemps un rude labeur; mais pour des marches de peu de durée, ils n'ont pas leurs pareils. Un bon cheval se vend de dix à vingt-cinq dollars, une jument cinq dollars. Depuis que les Américains sont entrés dans le pays, ces prix ne sont déjà plus les mêmes, et montent rapidement.

Les animaux sauvages de la Californie sont le cheval indompté, l'élan, le cerf à queue noire, l'antilope, l'ours, le castor, la loutre et d'autres petits animaux, tels que le lièvre, l'écureuil. On ne voit pas ici une si grande variété d'oiseaux que dans d'autres contrées, mais chaque espèce s'y trouve en grand nombre. Les baies, les golfes de la côte, les rivières, les lacs fourmillent d'une quantité d'oies sauvages, de cygnes, de canards. Quelques îles de la baie de San Francisco sont couvertes de guano. On peut charger des bateaux tout entiers des œufs que les oiseaux y déposent. Les montagnes sont peuplées de faisans et de perdrix.

On n'a pas encore de notions très-précises sur les minéraux de la Californie [1]. Les propriétaires du sol ont toujours cherché à les cacher, par la raison qu'en vertu de la loi mexicaine, si quelqu'un découvre une mine sur le terrain d'un autre, et que le propriétaire ne l'exploite pas, celui qui l'a découverte peut, en

[1] Nous ne devons pas oublier que ces pages étaient écrites en 1847, avant la découverte des mines du Sacramento.

dénonçant le fait, prendre possession de cette terre et la garder tant qu'il y travaillera. J'ai vu en Californie des échantillons d'argent, de vif-argent, de fer qui venaient, dit-on, de mines inépuisables. Je sais aussi qu'il existe des mines d'or et de cuivre combinés. J'ai déjà signalé les mines de soufre, de salpêtre, de carbonate de soude, de bitume, et il me paraît certain que la Californie est aussi riche en minerais que quelque région que ce soit du Mexique.

Je me suis appliqué à signaler jour par jour, dans mon itinéraire, les variations de la température. Rarement le thermomètre descend, en Californie, jusqu'au point de congélation. Je n'ai vu que deux fois de la glace, elle avait l'épaisseur d'une vitre. La neige ne reste pas sur le sol. Les pluies annuelles commencent en novembre et durent jusqu'au mois de mai. Elles tombent quelquefois au mois d'août. L'état ordinaire de la température est entre 50 et 80°. Sur certains points de la côte, notamment à San Francisco, en plein été, l'air est rafraîchi par le vent de la mer; en hiver, il est réchauffé par le vent de terre. Mais ce sont là des phénomènes qui ne tiennent qu'à quelques localités.

Je ne crois pas qu'il existe au monde un climat plus salubre que celui de la côte californienne. Je suis resté là un an exposé à toutes les intempéries et à toutes sortes de privations, couchant le plus souvent en plein air, et je n'ai jamais ressenti la moindre indisposition. Dans quelques districts du Sacramento et de San Joaquin, où la végétation est abondante et dépérit en automne, la malaria enfante des fièvres, mais elles sont légères et faciles à guérir. Le long de

la côte, l'atmosphère est si pure que je n'ai jamais vu de chair putréfiée. Les carcasses d'animaux éparses sur le sol ne répandent aucune mauvaise odeur.

La flore californienne est riche et deviendra, pour les naturalistes, un curieux sujet d'études. On trouve ici beaucoup de plantes d'une vertu médicale extraordinaire. Parmi les plus utiles, il faut noter l'*amolé* ou plante à savon, dont la racine, semblable à un oignon, nettoie le linge tout aussi bien que le savon le mieux préparé [1].

Une autre plante appelée *canchalaguan* est fort estimée des Californiens, qui la regardent comme un antidote contre la fièvre. Je ne crois pas qu'il en existe une meilleure pour purifier le sang, et il est probable qu'un jour on en fera un fréquent usage dans la médecine. Dans la saison des fleurs, c'est-à-dire durant les mois de mai et de juin, ses petites corolles brillent de toutes parts dans les champs.

Les cours d'eau en Californie ont assez de force pour faire rouler des moulins ou toute autre mécanique du même genre. Le bois de construction ne se trouve pas aussi aisément qu'on le désirerait. Le chêne vert qui croît dans les vallées n'est bon qu'à brûler; mais dans la Sierra Nevada, dans les gorges des collines, il y a de superbes forêts d'où l'on tirera, tant qu'il en faudra, des bois de charpente dès qu'on aura pris les mesures convenables pour les exploiter.

[1] Si cette plante ne servait qu'à nettoyer le linge, elle serait peu utile aux tribus d'Indiens, qui ne connaissent guère l'usage de la toile. Les Indiens l'emploient d'une autre façon : ils la mangent après l'avoir fait cuire au four. (*California*, by Al. Forbes. Londres, 1839.)



Les Californiens professent la religion catholique romaine et sont très-attachés à leur culte, surtout les femmes. Les jours de fête, j'ai vu les nefs des églises remplies de pieuses femmes, à genoux avec leurs enfants et mêlant avec ferveur leur chant à celui du chœur. Il ne reste plus dans le pays qu'un petit nombre d'anciens religieux. Dans les églises que j'ai visitées, l'office divin était célébré par des indigènes indiens élevés dans les missions.

CHAPITRE XVI.

Rapport officiel sur les mines.

Lettre de M. Mason, colonel du 1er régiment de dragons, adressée à M. le brigadier général Jones.

Monterey, 17 août 1848.

« MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous informer que, le 12 juin, dernier, je suis parti avec M. le lieutenant Shermann pour faire une tournée dans la partie septentrionale de la Californie. Le 20, nous sommes arrivés à San Francisco. Presque tous les hommes l'avaient quitté pour se rendre aux mines. Cette ville, si animée il y a quelques mois, était à présent à peu près déserte. Tout le long de la route nous avons vu les champs de blé abandonnés aux bestiaux, les maisons vides, les fermes délaissées.

« Le 25, nous arrivons à l'endroit que l'on désigne sous le nom de mines basses. Les collines étaient parsemées de tentes en toiles, de cabanes en branchages. On y voyait un magasin, et on travaillait à construire

quelques huttes en planches. La température était extrêmement chaude; cependant environ deux cents hommes travaillaient en plein soleil au lavage de l'or, les uns avec des casseroles d'étain, d'autres avec des paniers tissus par les Indiens, la plupart avec une seule machine connue sous le nom de berceau : cette machine, posée sur des bascules de six ou huit pieds de long, est ouverte à sa base, garnie à l'intérieur de quelques claies et à sa sommité d'une grille grossière. Quatre hommes y sont employés. L'un fouille la terre près de la rivière, l'autre la porte sur le berceau, le troisième imprime à la machine un violent mouvement de rotation, tandis qu'un quatrième y verse de l'eau. La grille empêche les grosses pierres de passer, l'eau fait écarter la matière terreuse : le gravier tombe graduellement au pied de la machine, laissant l'or et le sable mêlés sur les premières claies. Ce minerai est recueilli dans un vase et séché au soleil; puis on sépare, en soufflant dessus, le sable de l'or. Quatre hommes, ainsi occupés, recueillent, terme moyen, pour environ cent dollars d'or par jour. Les Indiens, et ceux qui n'ont que des casseroles ou des paniers en osier, enlèvent la terre et le gravier avec leurs mains, ne gardant que l'or mêlé au sable noir. L'or se trouve dans les mines basses par paillettes brillantes, dont je vous envoie quelques échantillons.

« En remontant le côté méridional de la bifurcation américaine, nous traversons une contrée plus montagneuse. A vingt milles au-dessous des basses mines, les collines s'élèvent à mille pieds au-dessus du niveau de la plaine du Sacramento. Ici se trouve une espèce de pins, qui conduisirent à la découverte de l'or.

M. Sutter avait fait un marché avec M. Marshal pour construire à cet endroit une scierie. Quand le bâtiment fut achevé et qu'il fallut conduire l'eau sur les roues, on reconnut que le canal était trop étroit pour donner à l'eau une rapidité suffisante. Pour épargner un nouveau travail, M. Marshal fit entrer dans le canal un fort courant, qui entraîna une masse de terre et de gravier. Un jour que M. Marshal observait ce dépôt, il y vit briller des paillettes qu'il examina. Ayant reconnu leur valeur, il s'en alla au fort faire part de sa découverte à M. Sutter. Tous deux convinrent de tenir les choses secrètes jusqu'à l'achèvement d'un moulin que M. Sutter voulait faire bâtir. Mais la grande nouvelle se répandit tout à coup de côté et d'autre comme par magie. Les premiers explorateurs obtinrent un plein succès, et dans l'espace de quelques semaines, des centaines d'individus accoururent en ce lieu. Trois mois après la découverte de la mine, quatre mille hommes y étaient employés. Près du moulin, il y a un riche dépôt de gravier que le peuple respecte comme la propriété de M. Sutter, bien que lui-même ne prétende percevoir sur ce terrain qu'un certain tribut comme compensation aux frais considérables que lui a coûté la construction de son moulin. M. Marshal me dit qu'un grand nombre d'individus étaient occupés au-dessus et au-dessous de ce bâtiment, qu'ils employaient les mêmes machines qu'aux mines basses et retiraient de leur labeur les mêmes bénéfices, de une à trois onces d'or par jour. Cet or est cependant un peu moins pur que celui des basses mines. Du moulin, M. Marshal me conduisit sur une montagne, où dans le lit de quelques ruis-

seaux et de quelques ravins desséchés, on avait trouvé une grande quantité d'or. On m'en montra des échantillons, qui pesaient de quatre à cinq onces. Vous remarquerez que la surface de quelques-uns de ces échantillons, joints à un morceau de quartz, est rude, et qu'ils ont été évidemment moulés dans la crevasse d'un roc. Ils n'ont pu être emportés par l'eau loin de la place où ils sont tombés du roc qui les contenait. Je demandai aux mineurs s'ils avaient quelquefois trouvé ce métal dans sa matrice; ils me répondirent que non, qu'il était toujours mêlé de gravier ou placé dans les crevasses d'autres rochers. Tous attestèrent qu'ils avaient recueilli l'or en plus ou moins grande quantité dans les nombreux petits ravins de la région montagneuse.

« Le 7 juillet, je visitai le lavage de MM. Simol et compagnie. On y emploie une trentaine d'individus, qu'on paye avec des marchandises. On y recueille une assez grande quantité de minerai semblable à celui que j'ai vu près du moulin. Je remontai le ruisseau à environ huit milles de distance, et je rencontrai un grand nombre d'ouvriers employés les uns dans le lit du ruisseau, les autres dans les petits vallons qui y aboutissent. Ici les mines sont si riches, qu'un homme y recueille deux onces par jour. On m'indiqua un cours d'eau de cent mètres de longueur, de quatre pieds de profondeur et deux ou trois de largeur, d'où deux entrepreneurs, W. Daly et Perey Mc Coon, avaient quelque temps auparavant retiré de l'or pour une valeur de dix-sept mille dollars. Ces deux entrepreneurs employaient quatre blancs, cent Indiens. Au bout d'une semaine, tous frais payés, ils avaient réa-

lisé un bénéfice de dix mille dollars. On me montra un autre petit ravin, où l'on avait puisé pour douze mille dollars de minerai. Il y a des centaines d'autres ravins probablement de même nature auxquels on n'a pas encore touché. Je ne pourrais croire ce que l'on m'a raconté du produit de ces fouilles, si je n'avais moi-même constaté le fait. Un agent de M. le commodore Stockton avait dans le voisinage recueilli en trois semaines pour deux mille dollars de paillettes d'or. M. Lyman m'a raconté qu'il avait travaillé avec quatre autres personnes pendant huit jours au-dessous du moulin de M. Sutter, que chacun d'eux gagnait cinquante dollars par jour, mais qu'ils avaient quitté cette mine en apprenant qu'il y en avait une meilleure un peu plus loin.

« La contrée qui s'étend de chaque côté de la crique de Weber est dominée par des collines, coupée de tout côté par des ravins et des ruisseaux qui contiennent de l'or. A peine leur surface a-t-elle été effleurée, et l'on en a retiré des milliers d'onces d'or. Chaque jour on y découvre de nouveaux et de plus riches dépôts. L'abondance du métal est telle que sa valeur peut en être considérablement dépréciée.

« Le 8 juillet, je retournai aux basses mines, et le 17, j'arrivai à Monterey. Avant de quitter l'établissement de M. Sutter, je me suis assuré qu'il y avait de l'or dans la rivière de la Plume, dans celle de l'Ours et du Yubat, et dans une quantité de petits ruisseaux. Dans un cours d'eau, l'or se trouve par paillettes, et dans les montagnes voisines, par globules.

« M. Sinclair, propriétaire d'un rancho situé à



trois milles au-dessus de l'habitation de M. Sutter, emploie au lavage du minerai cinquante Indiens, qui ne se servent que de corbeilles en osier. Dans l'espace de cinq semaines, il avait recueilli de l'or pour une valeur de seize mille dollars.

« Du 1er mai au 10 juillet, le principal magasin du fort de Lutten a reçu trente-six mille dollars en payement de diverses marchandises. Chaque jour on expédie aux Indiens des quantités de denrées, car les Indiens, naguère si pauvres, se passionnent à présent pour les objets de luxe. J'ai dit que la plupart des fermiers avaient abandonné leurs champs. Mais tel n'est point le cas dans les domaines de M. Sutter, qui a récolté quarante mille boisseaux de blé. Déjà chez lui le baril de farine se vend trente-six dollars, bientôt il en vaudra cinquante. Si le pays ne reçoit promptement des approvisionnements, il souffrira beaucoup. Mais comme chaque individu peut payer fort cher tout ce dont il a besoin, il est à croire que les marchands du Chili et de l'Orégon apporteront ici les cargaisons nécessaires.

« D'après les renseignements que j'ai pris, quatre mille hommes environ, dont la moitié Indiens, sont employés dans le district d'or et recueillent chaque jour une valeur de trente à cinquante mille dollars. Tout le district d'or, à l'exception de certains terrains concédés il y a quelques années par les autorités mexicaines, appartient aux États-Unis. J'ai sérieusement songé aux moyens d'assurer au gouvernement certaines redevances pour le privilége d'exploitation des mines, mais l'étendue de la contrée, le caractère de la population engagée dans ce travail,

le peu de forces que j'ai à ma disposition, ne me permettent pas d'intervenir dans cette immense entreprise, à moins que je n'aie à réprimer des désordres et des crimes.

« La découverte des vastes dépôts aurifères a complétement changé la face de la haute Californie. Ses habitants, naguère occupés à cultiver leurs champs, à garder leurs bestiaux, sont partis pour les mines ou se disposent à partir. Les artisans de toute sorte ont quitté leurs ateliers, les marchands leurs boutiques. Les matelots désertent dès qu'ils arrivent sur la côte. Plusieurs bâtiments se sont remis en mer sans avoir assez de bras pour la manœuvre. Deux ou trois navires sont dans le port de San Francisco complétement privés de leurs équipages. Il y a aussi des désertions parmi les troupes, vingt-six au poste de Sonoma, vingt-quatre à celui de San Francisco, autant à celui de Monterey. Je n'hésite pas à dire qu'il y a dans la contrée arrosée par le San Joaquin et le Sacramento assez d'or pour payer cent fois les frais de la guerre avec le Mexique. Pour recueillir cet or, il n'est pas besoin d'exposer des capitaux ; il suffit que le mineur ait un pic, une pelle, un vase en étain, et il en est qui, avec leurs couteaux, détachent, des crevasses de rocs, des lingots d'or de trois à six onces.

« On dit qu'il y a aussi de l'or sur la pente orientale de la Sierra Nevada, et un intelligent Mormore m'a appris qu'on en trouvait près du grand lac de Sel. Tous les Mormores vont là avec l'espoir de recueillir autant d'or que dans le Sacramento. »

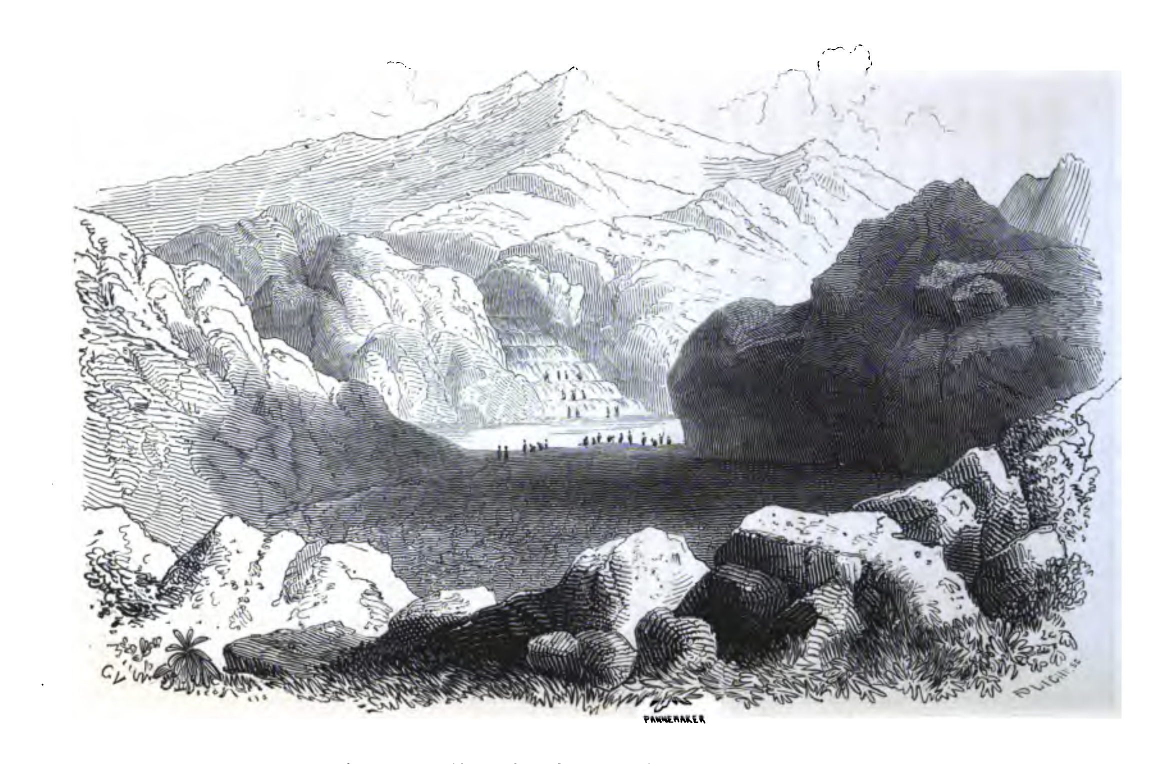


CHAPITRE XVII.

Nouveaux renseignements. — Taux des salaires — Façon de se procurer de l'or. — Étendue de la région aurifère. — Prix des provisions.

Nous pensons qu'on lira avec intérêt la lettre suivante, datée de Monterey, 16 novembre.

« Les mécaniciens sont payés ici à raison de dix à seize dollars par jour; les ouvriers employés sur les quais gagnent de cinq à dix dollars; les commis de magasins, de mille à trois mille dollars par an; quelques-uns s'engagent à huit dollars par jour; les cuisiniers veulent avoir de soixante à cent dollars par mois. Enfin, toute espèce de travail est payée à un prix exorbitant. Vos lecteurs me croiront-ils? J'ai peur qu'ils n'ajoutent pas foi à mon récit. Ce qui se passe maintenant en Californie ressemble à un conte des *Mille et une Nuits*. Les habitants des îles Sandwich, de l'Orégon, de la basse Californie, arrivent tous sur cette côte, et d'ici s'en vont au *placer* de la vallée du Sacramento, où le mineur qui ne récolte pas cent onces d'or en un mois pense qu'il doit aller chercher



Ruisseaux aurifères dans la vallée du Sacramento.

un meilleur terrain. Vous pouvez annoncer que plus d'un a recueilli de cinq à dix onces d'or par jour. Notre *placer* ou région aurifère s'étend sur un espace de trois à quatre cents milles, dans tous les embranchements, les criques du côté oriental du Sacramento et sur un des côtés du San Joaquin. Dans mes excursions, pendant que je me reposais sous un arbre, j'ai vu, plus d'une fois, des pièces d'or pur prises dans les crevasses des rocs près desquels je m'arrêtais. Un jour que je passais près d'un ruisseau encore inexploré, un de mes compagnons prit un vase d'étain, le remplit de sable, le lava, et, dans l'espace de cinq minutes, recueillit d'un à trois dollars d'or.

« Il ne faut pas croire, cependant, que le lavage du Sacramento s'opère sans inconvénient. Du 1er juillet au 1er octobre, la moitié des ouvriers a été atteinte par la fièvre. En hiver, l'eau est trop froide pour qu'on puisse y travailler; quelques mineurs prennent seulement la surface du sable; d'autres détachent l'or des rocs, et ne prennent que les plus gros globules, abandonnant le reste à ceux qui viendront plus tard. On calcule qu'un petit nombre peut tirer chaque année, du San Joaquin et du Sacramento, cent millions de dollars, et qu'avec plus d'ouvriers on en retirerait trois cents millions. Croyez-moi si je vous dis que le temps approche où la Californie exportera annuellement cinq cent mille onces d'or de vingt-deux à vingt-quatre carats, dont quelques morceaux auront le poids d'une livre. Beaucoup d'individus qui, au mois de juin dernier, ont commencé leur opération de lavage avec un capital de cinquante dollars, ont maintenant cinq à dix mille dollars. J'ai vu un homme, qui venait

acheter des provisions pour sa famille, déposer sur le comptoir un sac en peau qui renfermait cent neuf onces de poudre d'or; cinq sacs de même sorte vaudraient, à New-York, environ dix mille dollars; cet homme avait quitté sa famille au mois d'août dernier. Dans l'espace de trois mois, il avait rempli de poudre d'or quatre à cinq sacoches, ce qui valait un peu mieux pour lui que de rester sur un navire où il gagnait quarante dollars par mois. Il ne faut pas croire cependant que tous les mineurs obtiennent un pareil succès; à côté de ceux qui ont gagné quatre mille dollars par mois, il en est qui n'ont eu que mille dollars dans l'été; d'autres, moins encore. Quelques-uns n'ont eu que de quoi payer un cheval, une selle, et les remèdes dont ils avaient besoin pour se guérir de la fièvre. Un médecin demande une once d'or pour une consultation, six onces pour une visite. La même portion de bœuf sec, qui, dans les fermes, se vend quatre cents, coûte, au *placer,* de un à deux dollars; on paye de cinquante à cent dollars le baril de porc salé, de trente à soixante et quinze dollars le baril de farine, de cinquante cents à un dollar la livre de café, de sucre, de riz. Il en coûte de cinquante cents à un dollar pour blanchir un vêtement. Personne n'a le temps de se raser; le dimanche pourtant on ne travaille pas, on ne fait que nettoyer la tente du sable noir qui s'y est amassé dans le travail de la semaine. Le fret d'une chaloupe, pour un trajet de trois jours, coûte cinq dollars par baril. Un charretier demande de cinquante à cent dollars pour un chargement à conduire, par une bonne route, à la distance de vingt à cinquante milles. Le boisseau d'orge, de pois, de

fèves, se vend dix dollars. Je connais un médecin qui acheta une grossière machine en bois pour laver le sable, et s'embarqua à grands frais pour le Sacramento; il s'agissait ensuite de la faire transporter sur un chariot à environ cinquante milles de distance : le voiturier demanda pour ce transport cent dollars, et ne voulut rien en rabattre. Quelque temps après, ce voiturier tombe malade et fait venir le médecin, qui, pour les premiers remèdes qu'il lui administre, exige cent dollars, lui promettant toutefois que les autres seraient moins chers. Quand la journée d'un homme vaut cent dollars, ni médecins ni charretiers ne doivent regarder à une livre d'or, et il est à croire que tous les marchands et colporteurs doivent faire leur fortune dans ce pays de bénédiction.

« A San Francisco, on vend à présent plus de denrées en un mois qu'autrefois en un an. Les navires se hâtent de débarquer leurs marchandises, puis les matelots disparaissent et quelquefois le capitaine disparaît avec eux. Il y a des bâtiments dans le port qui ne peuvent lever l'ancre même avec l'aide de tout ce qui reste d'hommes sur trois et quatre autres navires. Quelques-uns continuent à naviguer avec de jeunes matelots auxquels on donne cinquante dollars par mois. Les vieux préfèrent s'en aller aux mines, boire du vin de Champagne qui coûte une demi-once d'or la bouteille, en mangeant du mauvais biscuit de mer qu'on paye six dollars la livre. J'ai vu un capitaine qui, en vertu d'un ancien contrat, gagnait soixante dollars par mois, et qui devait en donner soixante et quinze à un cuisinier. Les capitaines des navires américains offrent une récompense de deux cents à cinq

cents dollars à qui arrêtera un de leurs déserteurs. Cependant *l'Ohio,* qui entra le mois dernier dans le port de Monterey, a bien vite perdu vingt à trente hommes. Le régiment du colonel Stevenson est débandé. Les officiers ont acheté des chariots, des bœufs et sont allés au *placer*. Le commodore Jones, qui est arrivé récemment à Monterey, n'y a pas même trouvé le gouverneur. On ne sait plus où est le quartier général, si c'est à Monterey, au fort de Sutter ou dans un waggon attelé de quatre mules et roulant vers la région d'or. On ne sait pas si ce quartier général est pourvu de munitions de guerre, ou de manteaux et de chemises pour vêtir les Indiens.

« Une lettre de M. le lieutenant Larkin, publiée dans *l'Union de Washington,* annonce que chaque jour on découvre de nouvelles mines d'un or meilleur. On a trouvé des lingots de une à deux livres, plusieurs de seize livres et un de vingt-cinq. Beaucoup de gens pauvres au mois de juin ont gagné par leur trafic avec les Indiens trente mille dollars. De juillet à octobre, le produit d'une journée de lavage a été terme moyen de cent dollars. Mais la moitié des mineurs sont malades de la fièvre. Très-peu sont morts. Les Indiens donnent une once d'or pour une chemise ordinaire en calicot.

« La région aurifère s'étend sur un espace reconnu de trois cents milles ; peut-être s'étend-elle deux fois encore plus loin. Une lettre du commodore Jones annonce que beaucoup d'officiers et de soldats désertent.

« Quant aux navires il en est où l'on ne trouve plus personne. Le navire *l'Isaac Walton* a offert cin-

quante dollars par mois à des soldats libérés pour se rendre à Callao : ils ont refusé.

« Tous les navires de la côte manquent de bras. Le 3ᵉ régiment d'artillerie a déserté presque en entier. Les provisions sont rares et chères ; les commis marchands ont des appointements de deux mille à trois mille dollars par an. »

CHAPITRE XVIII.

La Californie, sa situation, ses ressources, d'après des documents authentiques[1].

Cette contrée fertile, bien arrosée, est, au dire des voyageurs, l'une des plus pittoresques qui existent. Le climat en est variable, mais en général tempéré; assez souvent, il est vrai, des brumes épaisses enveloppent l'atmosphère; mais ces brumes fortifient la végétation et fécondent le sol. La vallée du Sacramento et celle de San Juan sont les districts les plus fertiles. On appelle celle de San Juan le jardin du pays. Elle produit du maïs, du seigle, de l'avoine et tous les fruits des régions tempérées et des régions équinoxiales. On y trouve aussi d'excellents pâturages. D'après le rapport du capitaine Wilkes, qui faisait partie de l'expédition d'exploration américaine, elle s'étend sur un rayon de quinze à vingt

[1] *California, its situation and resources, from authentic documents.*

milles de largeur au nord et au sud de la baie de San Francisco.

La rivière de San Joaquin, qui arrose la grande vallée de Buena-Ventura, principale résidence des Indiens de Californie, reçoit de nombreux affluents qui découlent des montagnes. A trente milles de la côte, où en été règnent des vents désagréables du nord-ouest, le climat subit de grandes variations. Nulle part on ne jouira d'une température plus douce que dans la vallée de San Juan. Elle ressemble à celles de l'Andalousie. Pendant une partie de l'année, les vallons sont sillonnés par une quantité de ruisseaux. Mais dans la saison des pluies, qui commence en novembre et finit en février, ces ruisseaux s'enflent et deviennent parfois des torrents infranchissables.

Le Sacramento est la plus grande rivière de la Californie. On présume qu'elle a sa source à l'est de la montagne de Shaste. Après avoir reçu dans son lit la rivière connue sous le nom de *rivière américaine,* le Sacramento se rejoint au San Joaquin, qui vient du sud et tombe dans la baie de San Francisco. La plupart des cours d'eau qui traversent les vallons offrent aux agriculteurs un facile moyen d'irrigation, mais le Sacramento est seul navigable.

San Francisco est l'un des plus beaux, si ce n'est le plus beau port du monde. « Il y en a peu, dit le capitaine Wilkes, qui soient si étendus et qui seraient si aisés à défendre. Toutes les flottes de l'Europe et de l'Amérique y trouveraient place à la fois.

Jusqu'à présent le commerce de la Californie a été fort minime. On importe là des étoffes de coton, de soie, de velours, de l'eau-de-vie, du vin, du thé. On

prend en retour des cuirs, du suif, des fourrures, du blé et du poisson. Avant la découverte des mines d'or, les habitants ne s'occupaient que d'agriculture, surtout de l'éducation des bestiaux. Les champs donnent des récoltes abondantes : quatre-vingts fois la semence, c'est le produit ordinaire.

Manufactures. — Il y avait autrefois dans les missions des fabriques de différents articles, notamment de manteaux grossiers, à l'usage des Indiens; mais la chute des missions a entraîné celle de ces travaux. On fabrique encore çà et là, en très-grande quantité, du savon de bonne qualité qu'on pourrait avec avantage livrer à l'exportation. L'alcali nécessaire à la fabrication de cette denrée se trouve en abondance dans le pays. On trouve encore en Californie des cuirs très-bien tannés, mais les Californiens n'en préparent qu'autant qu'ils en ont besoin et ne vendent aux marchands étrangers que des cargaisons de peaux brutes.

Bétail. — Outre le gros bétail, il est très-facile d'élever, en Californie, des moutons. Il suffirait de les garder; toute l'année ils auraient une bonne pâture. Le prix d'un mouton gras, en Califôrnie, est de six à huit francs. Les porcs sont engraissés aisément par les glands des chênes qui couvrent les collines, et l'on a pour les saler des quantités de sel qui se cristallisent dans les étangs au temps de la sécheresse. La chasse offre encore une ressource assez considérable aux Californiens. Les forêts sont peuplées de cerfs, de loups, de renards, de lièvres, de rats musqués, de blaireaux, d'antilopes.

Nouvelle-Helvétie.—M. le capitaine Sutter, fondateur de cet établissement, où l'on a découvert les

plus belles mines, est Suisse de naissance. Le gouvernement mexicain lui concéda, sur les bords du Sacramento, trente lieues carrées de terrain. Il construisit sa demeure et sa forteresse sur une élévation à deux milles de la rive du Sacramento, à cinquante milles de son embouchure. Au commencement de son installation, en 1838-1839, il fut plus d'une fois inquiété, attaqué par les Indiens. Par sa fermeté et son habileté de caractère, il est parvenu non-seulement à réprimer leur esprit de vagabondage, mais à les associer à ses travaux. Ce sont eux qui ont creusé les fossés qui entourent ses vastes champs de blé, façonné les briques employées à la construction de son fort, défriché et labouré le sol. Pour tous ces travaux, il ne leur donne qu'une faible récompense, un manteau, une chemise, ou quelque autre vêtement. Comme un chef de tribu, il obtient pour l'irrigation de ses jardins, pour la fabrique de laine qu'il a organisée, autant d'enfants qu'il en a besoin.

L'or en Californie. — Il n'est plus permis de douter; une grande partie du nord de la Californie est couverte d'or natif à sa surface. Ce que l'on a raconté de cette découverte ne peut plus être considéré comme une fable, ni le métal qu'on a recueilli comme du mica. On sait que, du mois de juin au mois de septembre dernier, des milliers d'individus ont été employés au lavage de l'or, et que le produit de la journée d'un homme s'élevait au moins à une once d'or de vingt-trois carats (cent francs). On sait que ce produit s'est encore augmenté par la découverte de nouveaux gisements, par de meilleurs procédés d'exploitation.

La plus intéressante notice qui ait paru à ce sujet dans les journaux américains est le rapport officiel adressé par M. le capitaine Folson au gouvernement des États-Unis. Nous publions en entier ce rapport, qui non-seulement relate le succès des mineurs, mais qui présente un tableau impartial de la situation de la contrée.

« San Francisco, 18 septembre 1848.

« Je viens, monsieur, vous rendre compte de l'effet produit en Californie par la découverte des mines, et je commencerai par vous adresser quelques observations sur l'état de ce pays avant cette découverte.

« Jusqu'à l'époque où l'étendard américain fut déployé en Californie par le commodore Sloat, cette région avait été, dès sa première colonisation, inerte et engourdie. Le climat favorisait la nature indolente, la paresse et l'imprévoyance des habitants. Ils avaient trop peu d'activité pour vivre même de la vie de bergers, dans le vrai sens du mot. Entourés de nombreux bestiaux, ils n'avaient ni lait, ni beurre, ni fromage, et faisaient à peine quelques tentatives pour cultiver leur sol. Un peu de blé, des fèves, des courges, des melons suffisaient à cette population qui n'avait jamais connu les créations de l'industrie; la chair des bestiaux était l'aliment de tous les individus. L'apathie des indigènes était telle, qu'il n'y avait pas, dans la contrée, d'autres inventions que celles qui étaient le résultat de la nécessité.

« Avant la dernière révolution, on trouvait ici des Américains et d'autres étrangers, mais nulle émigration régulière n'avait encore eu lieu dans cette

contrée, et l'administration vacillante, les troubles politiques du pays entravaient toute entreprise systématique. On égorgeait des troupeaux de bœufs pour en échanger la peau et la graisse contre diverses marchandises, et chacun vivait dans la même indolence. Le changement de drapeau fit une révolution dans les habitudes de la vie. L'autorité américaine inspira la confiance. Des quantités de colons anglo-américains vinrent dans cette nouvelle contrée chercher fortune. Bientôt la situation du pays prit un nouvel aspect, l'industrie et l'agriculture firent de rapides progrès. Des fermiers introduisirent en Californie leurs procédés agricoles, des mécaniciens y apportèrent leurs ustensiles. On entendait de tous côtés résonner le marteau et la scie, beaucoup d'ouvriers dans leur ardeur oubliaient le repos du dimanche. Des villages s'élevaient comme par magie sur différents points, tout annonçait un progrès indéfini.

« Un événement fortuit changea tout à coup la face des choses. Au mois de février 1848, un mécanicien, M. Marshal, en construisant une scierie sur la côte méridionale d'une rivière, désignée sous le nom de Fourche américaine, découvrit des morceaux d'or. En peu de temps, cette nouvelle se répandit à travers la contrée. D'abord on n'y ajouta pas foi ; mais lorsqu'on eut vu les morceaux du métal précieux, dont quelques-uns étaient très-gros, une sorte de fièvre saisit la population. Légistes, médecins, prêtres, fermiers, ouvriers, marchands, matelots et soldats, chacun quitta ses occupations habituelles pour se jeter dans une entreprise qui lui promettait une fortune en

quelques semaines. Des villages, des districts, naguère animés par l'industrie, furent en peu de temps dépeuplés. Tout le monde courut aux mines, tout travail cessa pour faire place à l'unique travail des gisements d'or. Les champs promettaient une abondante récolte, et la récolte périt sur place, faute de moissonneurs. Des bâtiments restèrent à l'ancre dans les ports, n'ayant plus ni officiers, ni matelots, et les fonctions publiques ou particulières les plus essentielles furent suspendues. A l'époque où éclata cette effervescence, je faisais réparer le brick *l'Anita.* Les ouvriers recevaient trois dollars par jour et étaient nourris à bord. Ils demandèrent un salaire plus considérable et en vinrent à déclarer qu'ils renonceraient à tout ce qu'ils avaient gagné précédemment, plutôt que de travailler à moins de six dollars par jour. De simples matelots, employés dans les baies, exigeaient cent dollars par mois. Le fret de San Francisco à Nouvelle-Helvétie, qui est à cent milles de distance, est à présent de deux à quatre dollars par baril. On paye pour une voiture attelée de quatre bœufs cinquante dollars par jour. J'ai vu dans la région aurifère un nègre qui faisait la cuisine et auquel on payait vingt-cinq dollars par jour.

« Telle était la situation des choses, il y a environ trois mois. En quelques jours, cette ville s'est trouvée déserte. Il n'y restait que deux ou trois marchands et quelques soldats. Dernièrement il s'est fait une réaction. Beaucoup de gens qui travaillaient aux mines sont revenus atteints par la fièvre, d'autres sont revenus pour éviter ce fléau. Il y a ici de nouveau un assez grand nombre d'ouvriers; mais le taux des sa-

laires est toujours très-élevé. Je paye de six à huit dollars par jour à ceux que j'emploie sur mon bâtiment. Le prix des denrées s'est accru dans la même proportion. Le beurre et le jambon se vendent un dollar la livre, la farine vingt-cinq dollars le baril, le biscuit de mer quarante cents la livre. J'ai payé pour une paire de bottes quatorze dollars, pour une autre dix-huit. Dans les mines, le prix de la farine et du porc salé varie de quarante à deux cents dollars le baril. On y vend huit et douze dollars des souliers communs qu'on peut avoir à Boston pour soixante et quinze cents. J'ai vu une boîte de poudre de Sedlitz qui, à San Francisco, vaut cinquante cents, vendue aux mines vingt-quatre dollars, et l'on m'a dit qu'une bouteille d'eau-de-vie avait été payée là quarante-huit dollars.

« En même temps que les denrées centuplaient ainsi de valeur, les revenus habituels montaient d'une façon incroyable. Il y a telle boutique fragile qui rapporte plus que les plus beaux magasins de Boston ou de New-York.

« J'étais aux mines le 1er juillet. L'ardeur de la température était insupportable. Je n'en ai jamais éprouvé une pareille. Elle était beaucoup plus lourde que celle du Brésil dans la plus chaude saison de l'année; tout était brûlé par une sécheresse qui durait depuis trois mois, et il fallait attendre cinq mois l'époque des pluies.

« La brise de mer qui s'étend sur la vallée du Sacramento ne passe pas la Sierra Nevada et pénètre rarement dans les vallées latérales et les ravins de cette chaîne de montagnes. Il n'y avait pas un souffle

d'air aux mines. Un soleil brûlant comme celui des tropiques dardait ses rayons sur les collines, et l'atmosphère était embrasée comme celle d'une fournaise. Je prédis ce qui est arrivé, qu'il y aurait beaucoup de maladies parmi les mineurs. Ils avaient abandonné leurs occupations régulières, et un changement de vie si complet, un climat si rigoureux ne pouvaient manquer d'agir d'une façon funeste sur leur santé. Leur nourriture était mauvaise, leur travail pénible. Ils étaient d'ailleurs tout le jour exposés à l'ardeur du soleil, et la nuit à la froide atmosphère des montagnes. Beaucoup d'entre eux travaillaient les pieds dans l'eau, et s'enflammaient le sang par l'usage des spiritueux : aussi en a-t-on vu un grand nombre atteints de fièvres bilieuses, de fièvres intermittentes et de dyssenteries.

« La plupart des ruisseaux où l'on recueille l'or descendent des montagnes à travers des rocs, des précipices, et passent sur un sol rouge. Il y a là apparemment beaucoup de fer. Autant que j'ai pu l'observer, l'or se trouve toujours dans une couche de sable, à moins qu'il n'ait été déplacé par des torrents ou d'autres mobiles plus récents.

« Toutes les machines dont on s'est servi jusqu'à présent pour le lavage de l'or en Californie sont fort imparfaites. On n'a pas encore employé l'amalgame par le vif-argent. Il est à croire que, par les procédés usités jusqu'à ce jour, on perd une quantité d'or dans la terre que l'on rejette.

« Dans les parties inférieures des ruisseaux, l'or se trouve par paillettes assez semblables à des écailles de poissons. Plus haut, on le recueille en globules de

différentes formes et de différentes grosseurs. Il en est qui pèsent cinq à six onces. Les plus gros sont mêlés à des morceaux de quartz et d'autres fragments de granit. En plusieurs endroits, l'eau coule sur des couches d'ardoises verticales, et c'est entre ces couches que l'on récolte l'or.

« Comme personne n'a encore trouvé l'or dans sa matrice native, on ne sait comment expliquer son origine. Je crois que les morceaux pesants gisent près de leur lit primitif et que les paillettes ont été emportées plus loin. Presque tous les rocs de la haute Californie sont d'une composition friable, qui ne résiste point à l'action de la température. Peu à peu, ils se sont réduits en poussière et l'or s'en est détaché.

« Il est impossible de conjecturer jusqu'où s'étendent ces gisements aurifères. On a trouvé de l'or à cent cinquante milles au-dessus du fort Sutter. On en a trouvé en grande quantité sur presque tous les points de la rivière de l'Ours, de la Plume, de la Fourche américaine et de ses affluents, sur les rivières de Cosçumne et de Stanislas, sur les deux rives du San Joaquin. On en a trouvé à Bodega, sur la côte de la mer, dans la chaîne de montagnes qui sépare les eaux coulant dans le San Joaquin de celles qui entrent dans l'océan Pacifique. On en a trouvé au sud aussi loin que la ville de Los Angeles, et dans les plaines qui avoisinent la mission de Santa Clara. On sait qu'il existe sur une région de plus de six cents milles d'étendue, et probablement il s'étend jusqu'à l'Orégon.

« Il est des questions que l'on ne peut traiter sans

craindre d'éveiller l'incrédulité, et ce n'est qu'avec une défiance extrême que je parlerai de la richesse des mines. J'ai été les visiter avec des dispositions sceptiques, et j'en suis revenu avec une entière conviction. Je ne crois pas qu'il existe dans le monde des mines plus riches. J'ai reconnu moi-même qu'un ouvrier actif pouvait recueillir par jour de l'or pour une valeur de vingt-cinq à quarante dollars, en estimant le métal à seize dollars l'once. En certains endroits, chaque homme a recueilli en un jour huit cents à mille dollars. Je rencontre ici fréquemment des individus qui ont été absents moins de trois mois, et qui ont rapporté de la poudre d'or pour deux mille et cinq mille dollars. Pendant que j'étais aux mines, j'ai rassemblé un assez grand nombre de faits positifs. J'en citerai quelques-uns.

« Sur l'affluent le plus méridional de la Fourche américaine, à seize milles du cours principal, MM. Neilly et Crowly ont, avec six hommes, récolté en six jours dix livres et demie d'or. Au sein d'un petit ravin desséché, touchant au même ruisseau, MM. Daly et Mac Coons ont, en deux jours, avec une troupe d'ouvriers, gagné dix-sept mille dollars. On m'a affirmé que, dans un autre ravin, voisin de celui-ci, on avait, en trois jours, recueilli de l'or pour trente mille dollars. Un ecclésiastique nommé Lyman, peu habitué à la fatigue, me dit qu'il évalue le produit de ses cinq heures de travail par jour à cinquante dollars. Un mineur mexicain, M. Vaca, qui demeure à trente milles du fort Sutter, m'a dit qu'à l'aide de quatre hommes il avait, en sept jours, amassé dix-sept livres d'or. M. le major Cooper a gagné en deux

jours, avec deux hommes et un enfant, mille dollars. M. Sinclair a employé aux mines, pendant cinq semaines, une quarantaine d'Indiens, auxquels il donnait de la farine, du riz, du sucre, du café, et qui mangeaient trois fois par jour. C'étaient pour la plupart des Indiens sauvages, qui ne travaillaient qu'avec de grossiers ustensiles. En cinq semaines, tous frais payés, il lui restait dix-sept mille dollars. Non loin des ravins que j'ai déjà signalés, M. Norris a amassé en deux jours, avec un de ses compagnons, trois mille dollars. M. Aara Angland a passé vingt jours aux mines, et en a rapporté deux mille trois cents dollars. Mais je craindrais de vous fatiguer en prolongeant cette énumération.

« Vous désirez savoir quelle sera la fin d'une telle exploitation. Je ne pense pas qu'on épuise les mines. Les gisements aurifères s'étendent sur une immense région, et l'or se trouve partout tellement mêlé à la terre qu'on peut dire qu'il constitue une partie du sol. Il est plus abondant dans les vallées, dans le lit des rivières, mais il se trouve aussi sur les collines et sur les flancs des montagnes à cent pieds au-dessus de l'eau.

« Pendant que j'étais dans le district des mines, j'ai cherché à recueillir quelques renseignements sur la valeur des dépôts aurifères et sur le nombre d'hommes qui y étaient employés. On évaluait alors le nombre des travailleurs à trois mille, blancs et Indiens. Mais chaque jour, ce nombre s'accroissait par les émigrations de toutes les parties de la Californie, de l'Orégon, de Sonora et des îles Sandwich. Le mouvement dans les îles a été tel, qu'à peine restait-

15.

il un artisan à Honolulu. Il en a été de même dans l'Orégon, si l'on en juge par tous les navires qui arrivent de là chargés de passagers. Parmi les mineurs, il y a une quantité de matelots, de soldats qui ont déserté leurs ports, de trappeurs, de montagnards, naturellement paresseux, dissipés et débauchés. Tout ce ramassis de gens compose une très-mauvaise population. Pas un travailleur, Indien ou autre, ne gagne moins de six dollars par jour. Je crois qu'en estimant au minimum le produit des mines pendant un an, à partir du 1er juillet 1848, et en comptant l'once d'or à seize dollars, on ne peut le porter à moins de cinq millions cinq cent mille dollars. D'après le *Dictionnaire commercial* de Mac Culloch, c'est plus que tout ce que l'on a extrait des mines des États-Unis pendant quinze ans, et trois fois plus que ce qui est sorti de notre monnaie américaine dans le cours de la même année.

« D'après les derniers renseignements que j'ai pris, la Californie doit avoir exporté, du mois de juillet au mois de septembre, pour cinq cent mille dollars d'or, qui sera frappé dans les monnaies étrangères. Le même fait se renouvellera chaque année, à moins que le gouvernement ne prenne des mesures immédiates pour établir une monnaie en Californie. Du cap Horn au détroit de Puget, l'argent des États-Unis est, pour ainsi dire, inconnu. Le défaut d'ateliers de fabrication fait que le peuple a ici des amas de poudre et de globules d'or qu'il ne peut vendre sans y perdre beaucoup, et qu'il est cependant obligé de vendre pour pourvoir à ses besoins. Les intérêts des États-Unis, aussi bien que ceux de la Californie, exigent

que le congrès apporte un prompt remède à cet état de choses.

« Il est impossible de prévoir le résultat d'un si rapide développement de fortune. Il est certain seulement que le pays sera d'abord inondé d'une foule d'aventuriers avides, désordonnés, et que les travaux de l'industrie, de l'agriculture dépériront pendant des années entières. On se livrera au jeu et à toutes sortes d'excès. Les repris de justice des États-Unis et des autres contrées viendront sans doute dans les ravins de ces montagnes lointaines, qui leur offriront à la fois un refuge contre la rigueur des lois et une source de richesses. Dans les défilés solitaires de la Sierra Nevada, il y a des groupes d'individus qui n'ont pour s'abriter que les rameaux d'arbres, et pour se défendre que leur force et leur vigilance. On sait que ces individus ont dans leurs manteaux des amas d'or. Quelle tentation pour le voleur qui pourrait commettre son crime loin de tous les regards, à l'abri de toute poursuite! Déjà on a signalé plusieurs vols et plusieurs assassinats, mais chacun est tellement occupé de ses propres affaires qu'on s'est à peine occupé de ces crimes. On ne sait combien il en a été commis. Personne n'en a été témoin, et les morts ne parlent pas. Il importe que le gouvernement se hâte de prendre des mesures énergiques pour sauver la contrée des actes de violence, des désordres qui la menacent.

« Il faut qu'il y ait au plus vite une bonne administration en Californie, que le gouverneur soit un homme habile, ferme, intègre, et qu'on ne mesure pas son salaire sur ceux des fonctionnaires publics



des États-Unis. Il n'est pas un bon ouvrier ici qui ne gagne en un an le double du traitement que l'État accorde à ses premiers agents.

« Je ne connais pas un district des États-Unis où il soit aussi nécessaire qu'en Californie d'établir des garnisons. Sans le secours des forces militaires, la contrée tombera dans l'anarchie et la plus déplorable confusion. Mais il faut que la solde des troupes soit augmentée, et que tous les déserteurs ou embaucheurs soient sévèrement punis. Jamais les troupes américaines n'ont été exposées à de pareilles tentations de désertion. Chaque jour le soldat rencontre des gens qui ne sont ni plus intelligents, ni meilleurs que lui et qui, en un labeur de trois ou quatre semaines aux mines, gagnent plus que lui en cinq bonnes années de service. Le peuple de Californie sympathise avec le soldat, et la désertion n'est point considérée comme une tache. En face des séductions incessantes de l'argent, le moral des troupes s'altère et les garnisons disparaissent. Si les mines de la Californie doivent être une source de revenus pour le gouvernement, il est nécessaire que le gouvernement défende les intérêts publics, en prenant les moyens les plus efficaces pour assurer la fidélité des troupes.

« J. L. Folson. »

La quantité de l'or des mines californiennes étant constatée par des documents irrécusables, et sa qualité ayant été reconnue par divers essais, reste une nouvelle question à résoudre, à savoir si le produit de ces mines doit s'accroître ou diminuer.

Les opinions à cet égard seront très-diverses. Un écrivain américain a cherché à présenter ce problème d'une façon impartiale.

« Il est vrai, dit-il, que les gisements aurifères se trouvent en une vaste étendue de terrain, mais je doute qu'ils soient partout aussi abondants que dans le voisinage du fort Sutter. On me rappellera que les mines d'or de l'Oural sont, après plusieurs années d'exploitation, aussi productives que jamais. Cependant les premiers produits d'une mine sont ordinairement les plus riches, et le travail qui se fait ensuite ne justifie pas les espérances qu'on y attachait. Les aventuriers californiens épuiseront d'abord les mines les plus fécondes, puis il faudra en venir aux autres. Nous présumons que le produit des mines en 1849, quoique considérable, le sera moins qu'en 1848. Nous savons qu'il reste encore à découvrir les mines d'où les dépôts aurifères ont été entraînés dans les vallées et les ravins. Mais si ces mines prolongent la durée des produits, elles ne les augmenteront pas. Nous ne connaissons pas à présent une mine d'or qui rapporte un bénéfice de vingt dollars par jour pour le travail qui y est consacré. Cependant il est certain qu'on extraira l'année prochaine et dans les années suivantes une immense quantité d'or du sol californien. »

Salubrité de la contrée. — La Californie est, sans aucun doute, d'une nature très-saine pour les gens prudents et sobres. Les voyageurs qui l'ont visitée rapportent que sa population indigène est une race forte et robuste. Son simple régime de vie affermit sa constitution. Elle réprouve l'excès des spiritueux,

celui qui s'y livre encourt le blâme général. Le climat est tempéré, agréable. Dans la saison des pluies on doit, autant que possible, éviter de s'exposer trop longtemps à l'air.

Ressources de la Californie. — Il y a là, outre les fameuses mines d'or, un grand nombre d'autres produits minéraux : vif-argent, fer, cuivre, et même, dit-on, du platine. L'agriculture donnera d'abondantes récoltes ; l'éducation des bestiaux sera une des sources permanentes de la richesse des habitants. Les marchands ont incontestablement de bons bénéfices à faire dans ce pays.

Qui peut songer à aller en Californie? — Celui qui aime les entreprises aventureuses, qui peut supporter les fatigues du travail, les privations matérielles, abandonner les jouissances de la vie aisée et confortable pour braver toutes sortes de difficultés. Il ne faut pas considérer la Californie comme un Éden, où les joies pastorales absorbent les sollicitudes de chaque jour, mais comme une arène où l'on ne conquerra sa position que par la patience et l'opiniâtreté, où, s'ils ne s'enrichissent pas tout à coup par quelque heureuse découverte, le talent et l'industrie seront pourtant récompensés de leurs efforts.

Avis aux émigrants. — On ne peut s'embarquer pour la Californie sans un certain capital. Le voyage est cher, et à son arrivée dans le pays, l'étranger sera obligé de payer des prix énormes pour les objets de première nécessité, pour le loyer d'une misérable habitation, et de vivre pendant quelque temps de ses propres ressources.

Ceux qui sont d'un caractère industrieux et persévérant feront bien de se livrer au travail des mines. Ceux qui préfèrent un genre de vie actif, mais moins surexcitant, éviteront les *placeres* et s'en iront dans l'intérieur de la contrée cultiver le sol et élever les bestiaux.

Il est inutile de se charger, en partant, d'un gros bagage. Mieux vaut emporter de l'argent. Au surplus, le prix des denrées ne sera pas toujours aussi élevé. Les marchés californiens seront bientôt approvisionnés par les négociants de Valparaiso, des îles Sandwich et d'Amérique.

APPENDICE.

DE L'OR.

Des moyens de distinguer l'or des matières qui lui ressemblent. — Des moyens d'en reconnaître le titre. — De quelques moyens de l'exploiter.

L'or, lorsqu'il est pur, est un métal jaune de la couleur du laiton ou cuivre jaune, presque aussi flexible que le plomb : il se laisse entamer facilement avec un couteau, il se fond à peu près à la même température que le cuivre et l'argent.

Les pièces de vingt francs et de quarante francs sont composées d'or allié avec un dixième de cuivre; les bijoux en contiennent ordinairement un quart ou 250 millièmes.

Le cuivre rend l'or plus rouge qu'à l'état naturel, plus dur et moins ductile.

Souvent les bijoux, au lieu d'être composés d'or allié à 250 millièmes de cuivre, contiennent du cuivre et de l'argent en diverses proportions, mais de manière que ces deux métaux forment ensemble les 250 millièmes de l'alliage. Ces alliages sont d'autant plus pâles qu'ils contiennent plus d'argent. Lorsqu'il y a égales portions d'argent et de cuivre, ils ont à

peu près la couleur de l'or pur, mais beaucoup plus de fermeté.

L'or est un des métaux les moins altérables; il résiste à l'action de l'air, de l'eau, des acides sulfurique, azotique (eau forte), chlorhydrique ou marin, etc., mais il est dissous par l'eau régale, qui est un mélange d'acide azotique et d'acide chlorhydrique.

Les matières qui, à la vue, peuvent être confondues avec l'or, sont :

1° Les alliages de cuivre et de zinc, qui portent les noms de *laiton, cuivre jaune, chrysocale, similor*, etc.;

2° La combinaison de cuivre et de soufre, ou sulfure de cuivre, ou pyrite de cuivre;

3° La combinaison de fer et de soufre, ou sulfure de fer, ou pyrite martiale.

Les alliages de cuivre et de zinc se distinguent très-facilement de l'or; en les plongeant dans l'acide azotique, ils sont vivement attaqués et se recouvrent d'une couche verte, tandis que l'or reste jaune et brillant; l'acide acétique ou vinaigre suffit même pour les distinguer, quoique son action sur le laiton soit moins vive.

Le sulfure de fer, frappé avec un morceau d'acier, en détache des étincelles; tandis que l'or se déprime et s'aplatit.

Le sulfure de cuivre couleur d'or contient toujours du sulfure de fer et fait aussi feu au briquet, mais très-difficilement.

Le sulfure de cuivre ainsi que celui de fer se distinguent d'ailleurs facilement de l'or, parce qu'ils sont solubles dans l'acide azotique; et fortement chauffés,

ils exhalent une odeur sulfureuse très-reconnaissable et perdent la couleur de l'or.

L'or se distingue encore des métaux, combinaisons ou alliages qui peuvent avoir sa couleur, par sa densité, c'est-à-dire par le rapport de son poids à celui d'un pareil volume d'eau.

La densité de l'or est de . . . 19,26

Celle du laiton entre . . . 7 et 8 suivant sa composition

Celle du cuivre 8,79

Celle des pyrites de cuivre . . . 4,17

Celle des pyrites martiales . . . 4,98

ce qui signifie qu'un morceau d'or pèse 19 fois et 26 centièmes le poids d'un pareil volume d'eau, etc.

Il n'y a qu'un métal dont la densité surpasse celle de l'or, c'est le platine; sa densité varie de 20 à 22, suivant qu'il est plus ou moins écroui.

La densité de l'argent est de 10,47.

Par conséquent, les alliages d'or et d'argent, d'or et de cuivre, d'or, d'argent et de cuivre, ont une densité moindre que celle de l'or; il n'y a que les alliages contenant du platine qui pourraient avoir une densité aussi grande que celle de l'or; mais une faible quantité de platine suffit pour pâlir beaucoup la couleur de l'or.

D'après ce que nous venons de dire, l'or est très-facile à distinguer des autres matières qui lui ressemblent au premier coup d'œil, et ne peut être confondu qu'avec des alliages contenant une forte proportion d'or; il ne nous reste donc qu'à expliquer comment on peut reconnaître qu'un échantillon d'or contient d'autres métaux, et déterminer plus ou moins

facilement et avec plus ou moins d'exactitude combien il en contient.

Il est d'abord très-aisé de concevoir que le problème est d'autant plus difficile qu'on veut obtenir plus d'exactitude : c'est pourquoi nous allons donner un aperçu de plusieurs moyens, dont quelques-uns sont très-imparfaits, parce que, dans beaucoup de circonstances, on préférera le plus facile, quoique moins exact.

Le *premier* moyen que nous indiquerons, le plus prompt et le plus facile, est l'emploi de la *pierre de touche*.

La pierre de touche est noire ou d'un violet foncé, très-dure et inattaquable par les acides.

On frotte le métal à essayer sur la pierre de touche ; il y laisse une trace jaune ; l'acide nitrique mis sur cette trace, la laisse intacte si c'est de l'or, la fait disparaître si c'est un autre métal, et l'altère plus ou moins si c'est un alliage d'or et d'un autre métal.

Pour déterminer avec quelque précision la quantité d'or que contient un alliage au moyen de la pierre de touche, il faut beaucoup de soin et d'habileté; une personne peu exercée ne pourra guère la déterminer qu'à un dixième près; une personne habile pourra difficilement arriver à connaître exactement les centièmes.

On prépare des *touchaux*, c'est-à-dire des alliages d'or pur avec des quantités connues de cuivre.

Au lieu d'acide nitrique, on emploie un mélange contenant 98 parties d'acide nitrique d'une densité égale à 1,34 ou marquant 37° à l'aréomètre Beaumé, 2 parties d'acide chlorhydrique d'une densité égale à

1,17 ou marquant 21° à l'aréomètre Beaumé, et 25 parties d'eau.

On frotte l'or à essayer sur la pierre, et on y marque trois ou quatre *touches*, les unes à côté des autres de quelques millimètres de long sur deux millimètres à peu près de large; à côté, on fait trois ou quatre touches avec des touchaux, dont le titre est voisin du titre présumé de l'or qu'on essaye; on mouille toutes ces touches de la même manière, au moyen d'une barbe de plume, avec une même quantité d'acide, et on voit quel est celui des touchaux qui présente la même apparence que les touches d'essai, et comme on connaît le titre des touchaux, cela fait connaître celui de l'or qu'on essaye.

Si les diverses touches ne présentent pas la même apparence, ce qui arrive presque toujours avec les bijoux, cela vient de ce que la surface contient plus d'or que l'intérieur; c'est l'effet de ce que les bijoutiers appellent la mise en couleur; alors c'est évidemment la dernière touche qui donne le vrai titre de l'or essayé, pourvu qu'on ait fait toutes les touches avec le même point de l'objet qu'on essaye.

Lorsque par une première opération on connaîtra à peu près le titre, on recommencera pour le déterminer plus exactement.

Par exemple, je suppose qu'à l'aspect on juge que l'échantillon contient plus de la moitié d'or fin, on fera cinq touches avec des touchaux contenant 5, 6, 7, 8, 9 et 10 dixièmes d'or fin, et on comparera l'effet de l'acide sur ces touches avec celui qu'il produira sur les touches de l'or en expérience; supposons que ce soit au troisième et quatrième qu'il ressemble le

plus, on en conclura que son titre est entre 7 et 8 dixièmes ou 70 et 80 centièmes.

On recommencera avec des touchaux contenant 70, 72, 74, 76, 78 et 80 centièmes, et s'il ressemble au second et troisième, on en conclura que son titre est de 72 à 74 centièmes. Il est impossible d'arriver à une plus grande exactitude, et même fort difficile, comme nous l'avons dit, d'arriver jusque-là.

Le *second* moyen que nous indiquerons est la détermination de la *densité* de l'or qu'on essaye.

Pour déterminer la densité d'un corps quelconque, on le pèse aussi exactement que possible, ensuite on le suspend à l'aide d'un fil au-dessous de l'un des bassins de la balance, on place un vase plein d'eau au-dessous du même bassin, de manière que le corps en expérience soit entièrement plongé dans l'eau, et, dans cet état, on met des poids dans l'autre bassin pour l'équilibrer; on trouvera ainsi un poids moindre que celui qu'on a trouvé, lorsque le corps n'était pas plongé dans l'eau, et la différence représentera le poids d'un pareil volume d'eau; on divisera le poids du corps par ce poids d'un pareil volume d'eau, le résultat sera la densité.

Par exemple: Un corps pèse $35^{gr},42$, et lorsqu'il est plongé dans l'eau il ne pèse plus que $33^{gr}, 35$. La différence de ces deux nombres étant $2^{gr},07$, c'est là le poids d'un pareil volume d'eau. On divise le poids du corps $35^{gr},42$ par ce poids d'un pareil volume d'eau 2,07, on trouve pour quotient 17,11, c'est la densité du corps dont il s'agit; cette densité étant inférieure à 19,26, on en conclut que ce n'est pas de l'or pur.

En supposant que ce soit un alliage d'or et de cuivre, on déterminera, ainsi qu'il suit, à peu près son titre.

La densité trouvée est	17,11
Celle du cuivre est	8,79
La différence est donc	8,32
D'autre part, la densité de l'or est . . .	19,26
Celle du cuivre	8,79
La différence.	10,47

L'excès de densité sur celle du cuivre n'étant que 8,32, tandis qu'elle devrait être 10,47 pour que ce fût de l'or, le rapport entre ces deux nombres représentera à peu près la portion d'or contenue dans le métal essayé.

Divisant donc 8,32 par 10,47, on obtient pour quotient 0,79 et on en conclut que l'alliage essayé contient environ 79 centièmes d'or.

Il serait illusoire de faire la division plus exactement et de vouloir, par ce moyen, déterminer les millièmes ; car lors même qu'on aurait fait les pesées avec la plus grande précision, l'opération que nous avons faite est fondée sur la supposition que dans l'alliage, l'or et le cuivre se combinent sans changer de volume, ce qui n'est pas exact; un centimètre cube d'or, fondu avec un centimètre cube de cuivre, ne donne pas exactement deux centimètres d'alliage, mais un peu moins; il y a ce qu'on appelle pénétration.

Si, au lieu de cuivre, c'est de l'argent auquel l'or est allié, on fera la même opération en employant la

densité de l'argent 10,47 au lieu de la densité du cuivre 8,79.

Si c'est au cuivre et à l'argent que l'or est allié, cela jettera sur le résultat de l'opération une plus grande incertitude.

En opérant : 1° dans la supposition que c'est du cuivre, 2° dans la supposition que c'est de l'argent, on obtiendra deux nombres différents, l'un trop grand, l'autre trop petit; le vrai sera entre deux.

Si l'alliage contient en outre du platine, l'incertitude sera encore plus grande, ce métal produisant dans l'alliage une augmentation de densité.

Le *troisième* moyen que nous indiquerons sera la *coupellation* et le *départ*.

La coupellation est fondée sur ce que l'or et l'argent, même en fusion, sont inaltérables à l'air, tandis que le cuivre et le plomb s'oxydent en même temps que le fer s'il y en a dans l'alliage. Le départ est fondé sur ce que l'aide azotique dissout l'argent, et ne dissout pas l'or.

La coupellation se fait dans un fourneau nommé *fourneau de coupelle*. Ce fourneau, à partir de la partie inférieure, se compose de : un cendrier, une grille, un espace entre la grille et la sole du moufle, un espace entre le moufle et le dôme, au-dessus du dôme un conduit servant de cheminée.

Ce que nous venons de nommer *moufle* est un appareil en terre cuite, formé d'un plan, d'un demi-cylindre formant voûte au-dessus, et d'une cloison fermant l'un des bouts, l'autre bout ouvert.

Le moufle est soutenu dans le fourneau par deux barres de fer à une certaine distance au-dessus de la

grille, le bout fermé au fond du fourneau, et le bout ouvert au-devant, correspondant à une ouverture du fourneau, devant laquelle est une porte de terre cuite, avec laquelle on la ferme plus ou moins exactement; on remplit le fourneau de charbon de bois, soit au-dessous du moufle, soit au-dessus et sur les côtés, et, lorsqu'il est allumé, l'intérieur du moufle est rouge dans toute son étendue.

On donne le nom de *coupelles* à de petites coupes qui sont faites avec des os calcinés au contact de l'air; les os doivent être assez calcinés pour être blancs; lorsqu'ils sont encore noirâtres, c'est qu'ils ne sont pas assez calcinés; lorsqu'ils sont dans cet état, ils se brisent très-facilement; on les réduit en poudre fine, on mêle cette poudre avec de l'eau de manière à former une pâte molle; on met cette pâte dans un moule de bois dur ou de buis, et on la comprime, après quoi on fait sécher la coupelle. Elle a la forme d'un cylindre dont la base supérieure est concave; elle a souvent de 1 à 2 centimètres de hauteur, et une base à peu près double en largeur; elle doit être d'autant plus grande que les essais qu'on veut faire sont plus considérables; son poids doit être égal ou supérieur à celui du plomb qu'on emploie dans l'essai.

On place plusieurs coupelles dans le moufle, et on active le feu jusqu'à ce que le moufle et les coupelles soient d'un rouge vif; alors on peut procéder à l'essai. Pendant l'essai, la porte qui est devant l'ouverture du moufle ne doit pas être rapprochée, afin que l'air ait accès dans l'intérieur du moufle.

Comme la quantité de plomb qu'on doit employer pour que l'essai soit exact dépend de la quantité de

cuivre que contient l'alliage, et que cette quantité est ordinairement inconnue avant de faire l'essai, il faut, si l'on veut que le résultat ait l'exactitude dont il est susceptible, procéder à plusieurs essais successifs. Nous supposerons qu'on fait quatre essais.

Pour le premier essai, le plomb pèsera seize fois le poids de la portion de l'alliage qu'on essaye; par exemple, un demi-gramme d'alliage et huit grammes de plomb.

On met le plomb dans une des coupelles que contient le moufle, et qui doit être, comme nous l'avons dit, d'un rouge vif.

Lorsque le plomb est fondu, et que la surface est devenue brillante, on y introduit, à l'aide d'une pincette, la portion d'alliage à essayer, enveloppée dans une feuille mince de plomb; il entre en fusion, se combine au plomb contenu dans la coupelle, et la surface du métal devient convexe; elle se recouvre bientôt de petites gouttelettes qui ont l'apparence de l'huile; elles se composent d'oxyde de plomb et de cuivre; elles coulent vers le bord du *bouton,* et sont absorbées par la coupelle; si la coupelle était trop petite, elle ne pourrait pas absorber tout l'oxyde de plomb qui se forme, c'est pourquoi nous avons prescrit de lui donner un poids supérieur à celui du plomb qu'on emploie.

Lorsque le volume de l'alliage a été réduit d'environ la moitié, on rapproche la coupelle du bord du moufle. Cette précaution est d'autant plus nécessaire que l'alliage contient plus d'argent, parce que l'argent, en se solidifiant promptement, *rocherait,* c'est-à-dire éprouverait une espèce de décrépitation qui

lancerait des parcelles d'argent, quelquefois jusque hors de la coupelle.

Lorsqu'il ne se formera plus d'oxyde à la surface du *bouton*, et qu'elle sera devenue brillante, on le laissera refroidir peu à peu devant la porte du moufle.

Lorsqu'il sera solidifié, on le retirera de la coupelle, on le brossera avec soin.

Le *bouton* qu'on retire de la coupelle, et qu'on nomme *bouton de retour,* doit avoir la face inférieure peu adhérente à la coupelle, le tour d'un blanc mat mais net, le dessus brillant et régulièrement bombé.

Si le bouton adhère à la coupelle, que la surface soit terne et les bords coupants, cela indique que la température était trop basse. Le même effet se produirait si l'on n'employait pas assez de plomb.

Si le dessus du bouton n'est pas régulièrement bombé et brillant, cela indique que la température était trop haute.

Les diverses précautions que nous venons d'indiquer pour le premier essai sont nécessaires à plus forte raison pour les essais suivants, et nous ne les répéterons pas. Souvent même on les néglige pour les premiers essais, mais elles sont indispensables pour l'essai définitif.

Nous avons indiqué un demi-gramme pour le premier essai. Souvent on en emploie moins, surtout pour les alliages à un titre élevé; mais, pour les essais définitifs, il faut employer 1 ou 2 grammes.

Le premier essai étant terminé, on pèsera exactement le bouton; son poids indiquera la quantité d'or, argent et platine contenus dans l'alliage qu'on essaye.

Si le premier essai indique une quantité de cuivre supérieure aux quatre dixièmes de l'alliage en essai, on pourra se dispenser du second essai et passer au troisième; mais si on a trouvé que l'alliage contient moins des quatre dixièmes de cuivre, on procédera à un second essai, de la même manière qu'au premier, en dosant le plomb dans les proportions suivantes :

Quantité de cuivre contenu dans l'alliage.	0	0,05	0,10	0,20	0,30	0,40	0,50	et au-dessus.
Quantité de plomb à employer pour 1 gr. d'alliage.	0gr,5	3gr	7gr	10gr	12gr	14gr	16gr.	

Ce second essai ayant été fait avec plus de soin que le premier, et sur au moins un gramme d'alliage, fera connaître exactement la quantité de cuivre qu'il contient, à un millième près.

Remarquons ici, comme pour tous les autres essais, que si l'alliage contient du fer, il s'oxydera en même temps que le plomb et le cuivre, et par conséquent sera confondu avec le cuivre, ce qui est peu important, parce que nous supposons que le seul but qu'on se propose est de connaître la quantité des métaux précieux que contient l'alliage qu'on essaye.

S'il s'agissait d'un alliage contenant seulement de l'or et du cuivre, les essais suivants deviendraient inutiles; ils ne sont destinés qu'à connaître les quantités d'argent et de platine contenues dans l'alliage.

Pour le troisième essai, on mettra daus la coupelle avec l'alliage à essayer une quantité d'argent pur, triple du poids d'or, argent, platine, contenu dans l'alliage, et la quantité de plomb devra être calculée

d'après la table, page 194, en tenant compte de l'argent ajouté.

Supposons, par exemple, que dans le second essai, on ait trouvé qu'un gramme de l'alliage se composait de

0gr,45 de cuivre.
0gr,55 d'or, argent, platine

on devra ajouter 1gr,65 d'argent, et le total se composera de

0gr,45 de cuivre.
2gr,20 d'or, argent, platine.

Le cuivre sera donc à l'alliage dans le rapport de 45 à 220, qui, réduit en décimales, donne à peu près 0,20; on emploiera donc, d'après la table, page 194, douze fois autant de plomb que d'alliage, y compris l'argent ajouté.

Par exemple, un demi-gramme de l'alliage, un gramme et demi d'argent et 24 grammes de plomb.

Après avoir passé cet essai à la coupelle comme les deux premiers, la perte qu'aura éprouvée le poids de l'alliage et de l'argent réunis représentera le cuivre que contenait l'alliage.

Le bouton qu'on retirera de la coupelle contiendra l'or, l'argent et le platine que contenait l'alliage, plus l'argent qu'on y a ajouté.

On aplatira ce bouton entre deux surfaces d'acier poli, pour le réduire en une lame mince; ordinairement cela se fait en le frappant d'abord avec un marteau d'acier poli sur un tas également d'acier poli, ensuite en le passant entre les cylindres d'un laminoir. Souvent, pour éviter qu'il ne se gerce, on le recuit dans le moufle, lorsqu'il est aplati en partie; on

achève de l'aplatir et on le recuit encore après.

Cela fait, on le roule de manière à former un petit *cornet* et on le traite, comme nous allons le dire, d'abord par l'acide sulfurique, puis par l'acide azotique, puis une seconde fois par l'acide azotique.

Si l'alliage ne contenait pas de platine, on supprimerait le traitement par l'acide sulfurique.

On introduit le cornet dans un petit matras de la grosseur d'un œuf avec trente fois son poids d'acide sulfurique, on le fait bouillir pendant un quart d'heure ou vingt minutes, on verse l'acide avec précaution, parce que le cornet est très-facile à déchirer. On remplit le matras d'eau distillée, qu'on verse un instant après pour la remplacer par de nouvelle eau distillée; on renverse le matras, en bouchant l'orifice avec le doigt, et on plonge le col dans un petit creuset plein d'eau; on ôte le doigt, et le cornet descend lentement à travers le liquide jusqu'au fond du creuset. Si on voulait le sortir du matras sans eau, il se briserait, et quelques parcelles s'en sépareraient, car l'acide a dissous tout l'argent qu'il contenait, et la pellicule d'or qui reste est extrêmement fragile.

On verse lentement l'eau hors du creuset et on le soumet dans le moufle à une température rouge; le cornet se réduit à un tiers de son volume et prend assez de consistance pour être touché, quoique avec précaution; on le prend délicatement avec des pinces légères et on le pèse; son poids représente l'or et le platine qui étaient contenus dans l'alliage; la différence entre ce poids et le poids de l'alliage après la coupellation, représente l'argent qu'il contenait.

On le passe de nouveau à la coupelle avec une pe-

tite quantité de plomb et un peu plus que son poids d'argent; lorsqu'on a obtenu de nouveau le bouton, on l'aplatit, on le recuit, on le lamine, on le recuit et on le roule en cornet, comme la première fois, et on le fait bouillir un quart d'heure dans un matras avec trente fois son poids d'acide azotique, marquant 22° à l'aréomètre de Beaumé; on verse l'acide, on en introduit de nouveau marquant 32° à l'aréomètre de Beaumé, et on le fait bouillir quelques minutes.

L'acide fort, employé en premier, risque de déchirer le cornet.

Cela fait, on met le cornet dans un petit creuset avec les mêmes précautions que la première fois, et on le calcine.

L'acide azotique dissout le platine que contenait l'alliage avec l'argent qu'on y a ajouté, et le résidu représente l'or qui était contenu dans l'alliage.

L'incertitude des résultats fournis par ce troisième essai vient de ce qu'on a ajouté peut-être trop d'argent, peut-être trop peu, car cette quantité dépend de la dose d'argent et de platine que contenait l'alliage, et ces quantités n'étaient pas connues d'avance; c'est pourquoi on procédera à un quatrième essai, à moins que le troisième essai ne remplisse les conditions que nous allons indiquer pour le quatrième.

Le quatrième essai se fera absolument comme le troisième et avec les mêmes précautions; il ne diffère que par la quantité d'argent qu'on ajoutera.

La quantité d'argent qu'on ajoute la première fois doit, avec l'argent contenu dans l'alliage, former trois fois le poids de l'or et du platine.

La quantité d'argent qu'on ajoute la seconde fois

doit être égale à cinq ou six fois la quantité de platine contenue dans l'alliage.

Dans les essais ordinaires de bijoux et de monnaies, la multiplicité des essais n'est pas nécessaire, parce qu'on connaît d'avance à très-peu près le titre de l'alliage, et qu'ils ne contiennent pas de platine.

On procède de suite à l'essai définitif, qui consiste à ajouter un poids d'argent triple du poids de l'or, à coupeller avec une quantité de plomb indiquée par la table, page 194, puis à traiter le cornet par l'acide azotique.

Il ne nous reste plus qu'à indiquer les moyens *d'extraire* l'or des minerais qui le contiennent. Nous ne nous occuperons que des minerais qui contiennent l'or en nature, tels que les sables aurifères et des cendres d'orfévre.

Ces moyens sont le *lavage*, l'*amalgamation*, la *fonte*, la *coupellation*, le *départ*.

Le *lavage* a été indiqué au chapitre XVI. La vue seule de l'opération et la pratique pourront donner des enseignements auxquels ne pourrait suppléer ce que nous pourrions y ajouter. Nous dirons seulement que cette opération, quelque bien faite qu'elle soit, n'épuise pas l'or contenu dans les sables, et que si le minerai n'était pas aussi abondant qu'il est dans les contrées que nous avons en vue, ce qui permet de négliger sans inconvénient les résidus qui contiennent jusqu'à quelques centièmes d'or, il vaudrait mieux ne procéder qu'à un lavage partiel, qui enlèverait une partie seulement des terres et les graviers, et traiter le sable obtenu et devenu plus riche par les autres procédés; mais il est hors de doute que les

rebuts actuels des laveurs, en Californie, pourront être exploités avec avantage par des moyens plus parfaits, lorsque les sables très-riches qui y existent auront été épuisés.

Le procédé de *l'amalgamation* consiste à dissoudre l'or contenu dans le minerai au moyen du mercure, et à séparer ensuite le mercure des métaux précieux qu'il tient en dissolution.

Il existe plusieurs machines pour procéder à l'amalgamation ; nous n'en citerons qu'une.

On place le sable ou la poudre contenant l'or dans des tonneaux qui sont traversés par un axe horizontal, et on y ajoute de l'eau de manière à former une pâte demi-liquide; on fait tourner les tonneaux pour rendre la pâte homogène, on ajoute du mercure en quantité égale à la moitié ou au tiers du minerai employé, et on fait tourner les tonneaux pendant douze à vingt-quatre heures, avec assez de vitesse pour que le mercure se divise dans la masse; ensuite on ajoute de l'eau pour rendre la pâte plus liquide, et on fait tourner plus lentement, afin que le mercure se rassemble; on place les boues dans un tonneau à axe vertical, dans lequel tourne assez lentement un agitateur, qui imprime à la pâte un mouvement de rotation, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, et le reste du mercure se rassemble au fond du tonneau, après quoi les boues doivent être épuisées, et on les jette.

Lorsque les terres qu'on traite sont pauvres en métaux précieux, on se sert du même mercure pour une seconde, une troisième opération, jusqu'à ce qu'il contienne environ 5 pour 100 d'or ou argent ; alors

on l'introduit dans des sacs de coutil très-serrés, et on le force à passer au travers au moyen d'une forte pression. L'amalgame se partage en deux portions, l'une liquide, qui s'écoule et contient peu d'or : on la met en réserve pour l'employer comme mercure dans les opérations suivantes; l'autre solide, qui reste dans les sacs, et qui contient environ un cinquième d'or, argent et cuivre, si le minerai renferme ces métaux.

On place l'amalgame sec sur des plateaux de fer superposés; on recouvre le tout d'une cloche en fer dont les bords inférieurs plongent dans l'eau contenue dans une cuve; le tout est renfermé dans un fourneau rond; on fait du feu autour de la cloche, et on la porte au rouge; le mercure se réduit en vapeurs qui vont se condenser dans l'eau qui est au-dessous de la cloche; le métal resté sur les plateaux ne contient plus que 2 à 5 millièmes de mercure, qui disparaît plus tard dans la fonte, la coupellation, l'affinage ou le départ; on le fond dans des creusets, et il n'y a plus qu'à en extraire le cuivre et à séparer l'or de l'argent, s'il y en a plus qu'il ne doit y en avoir dans l'emploi qu'on veut faire de l'or.

La *coupellation* se fait de la même manière que pour les essais, pages 190 et suivantes, mais plus en grand. Elle a pour but, tantôt d'extraire le cuivre que contient l'or obtenu par l'amalgamation, tantôt d'extraire l'or des matières qui le contiennent, sans passer par l'amalgamation.

Lorsque le métal qu'on veut passer à la coupelle ne contient pas une quantité suffisante de plomb, ou n'en contient pas, comme cela arrive pour celui qui

provient de l'amalgamation, on en ajoute une quantité proportionnée au titre de l'alliage, suivant les indications données page 194.

On n'en emploiera que la moitié ou le quart, si on ne veut pas obtenir l'or pur, ce qui arrive ordinairement, puisque, dans l'emploi de l'or, on ajoute toujours du cuivre.

Souvent même, lorsque le métal provient de l'amalgamation, on ne procède pas à la coupellation. En fondant trois ou quatre fois le métal au contact de l'air, il s'oxyde assez de cuivre pour que l'alliage n'en contienne plus que la quantité qui doit y rester, c'est-à-dire un quart ou un dixième.

La coupellation en grand se fait dans un fourneau de réverbère, dont la voûte est très-surbaissée, afin que la flamme darde sur la matière en fusion ; la sole est horizontale ; c'est sur cette sole que l'on construit la coupelle, qui a souvent un mètre de diamètre.

La coupelle peut être construite, comme les petites coupelles d'essai, en os calcinés ; mais on l'a fait plus souvent en cendres lessivées ou avec un mélange d'argile et de chaux.

Dans la coupellation en grand, il ne faut pas compter sur l'absorption de la coupelle pour se débarrasser de la litharge, d'abord parce que la coupelle n'en pourrait pas absorber assez, et ensuite parce que la litharge obtenue a une valeur égale à celle du plomb qu'on emploie, quelquefois supérieure ; c'est pourquoi on préfère aujourd'hui employer un mélange d'argile et de chaux, qui forme des coupelles peu absorbantes.

On couvre la coupelle de paille pour que le poids

du plomb ne la déforme pas, on place le plomb sur ce lit de paille, et on chauffe peu à peu, jusqu'à ce que le plomb soit en fusion. Si le plomb aurifère a été obtenu en employant du minerai impur, il se formera souvent des scories à la surface du bain, qu'on enlèvera avec une fourche à dents serrées ou une écumoire, suivant les cas.

Lorsque le bain est en fusion, on dirige sur la surface le vent d'un ou de deux soufflets pour activer l'oxydation du plomb.

Le plomb oxydé et fondu, ou litharge, se réunit à la surface du métal du côté opposé aux soufflets; il est nécessaire de le faire écouler, car il empêcherait l'oxydation du métal qu'il recouvrirait.

Pour cela, on fait sur le bord de la coupelle, du côté où la litharge s'accumule, une fente avec un instrument tranchant ou une scie; on approfondit cette fente peu à peu, à mesure que le métal diminue, de manière qu'il s'écoule le plus de litharge possible, mais pas de plomb.

Lorsqu'on coupelle du plomb très-riche, on continue la coupellation jusqu'à ce que la surface du métal soit brillante; on le puise avec des cuillers de fer et on le verse dans des lingotières; lorsqu'il est moins riche, on continue à ajouter du plomb, de manière à maintenir le métal fondu toujours au même niveau dans la coupelle, jusqu'à ce que le plomb qu'elle contienne soit arrivé à une richesse de 25 pour 100.

Nous avons dit que la coupellation pouvait être employée pour extraire l'or de sa mine, sans passer par l'amalgamation; cette méthode épuise même beau-

coup mieux le minerai que l'amalgamation elle-même, de sorte qu'en France les cendres d'orfévre qui ont été traitées au mercure sont ensuite traitées au plomb, pour en extraire la faible quantité de métaux précieux qu'y a laissée le mercure.

On mêle de la litharge en poudre avec un dixième de son poids de charbon en poudre, et avec une quantité plus ou moins grande de minerai, suivant sa richesse.

Des essais préalables, faits en petit, indiqueront cette quantité; en traitant un minerai deux fois de suite, si la seconde fois on obtient une quantité notable d'or, c'est qu'à la première il n'était pas épuisé.

Dans le traitement des cendres d'orfévre, un quart de litharge est une quantité convenable.

Au lieu de litharge et de charbon, on peut employer du plomb en grenaille; mais j'ai éprouvé sur les cendres d'orfévre que cela les épuise moins que la litharge.

Le plomb engrenaille offrirait cet avantage, qu'on pourrait traiter avèc le même plomb plusieurs minerais successivement avant de coupeller, ce qui augmenterait la richesse du plomb aurifère qu'on passe à la coupelle. Pour des mines riches, cela n'est pas à considérer.

Le mélange étant fait, on le fond dans un creuset ou dans un fourneau de réverbère dont la sole est inclinée; la litharge est réduite à l'état métallique par le charbon qui en absorbe l'oxygène; ce plomb coule au fond du creuset, et entraîne avec lui l'or et l'argent; on le puise avec des cuillers, et on le coule en lingots.

La litharge qui a été obtenue dans la coupellation, contenant souvent une petite quantité de métaux précieux, surtout à la fin de l'opération, il convient de l'employer pour le traitement du minerai.

Les débris de la coupelle devront également être réduits en poudre et joints au minerai que l'on traite.

L'*affinage* ou *départ* a pour but principal de séparer l'or de l'argent; en même temps, il enlève presque tout le cuivre que contiennent ces métaux, s'ils en contiennent.

Cette opération peut se faire à l'acide azotique, comme nous l'avons dit page 197. Mais en grand, il est plus économique d'employer l'acide sulfurique.

En Europe, lorsqu'on procède à cette opération, c'est en général pour extraire de petites quantités d'or que contient l'argent; dans le cas inverse, c'est-à-dire s'il s'agissait d'extraire de petites quantités d'argent contenues dans de l'or, il faudrait d'abord, comme nous l'avons dit page 197, fondre l'or avec de l'argent, de sorte que l'alliage ne contienne que le quart de son poids d'or; si l'or est obtenu par coupellation, on peut ajouter cet argent sur la fin de l'opération, quand l'or est encore en fusion dans la coupelle.

On fond l'alliage d'or et d'argent et on le verse dans l'eau pour le réduire en grenaille : on l'introduit ensuite dans des chaudières de platine, ou seulement de fonte; ces dernières sont attaquées, mais comme la matière dont elles se composent est peu précieuse, cela est sans importance.

On verse sur la grenaille d'alliage deux fois son poids d'acide sulfurique à 66° Beaumé, on fait bouillir, et au bout de trois ou quatre heures, en supposant qu'on opère sur moins de 50 kilog., l'effervescence cesse, ce qui indique la fin de l'opération.

On retire la dissolution encore bouillante, et on la verse dans une chaudière de plomb, où on la laisse déposer; le dépôt se compose presque entièrement d'or; on transvide la liqueur surnageante dans une autre chaudière de plomb, on lave le résidu avec de l'eau, qu'ensuite on ajoute à la dissolution qu'on a déjà décantée jusqu'à ce que celle-ci ne marque que 25° à l'aréomètre.

Le dépôt d'or lavé et séché n'a plus qu'à être fondu.

La dissolution d'argent qu'on a transvasée, comme nous l'avons dit, dans une chaudière de plomb, est maintenue à une température élevée au moyen de la vapeur d'eau, et on y introduit des lames de cuivre (à défaut de cuivre on y substitue du fer, mais cela n'est pas avantageux). L'argent se précipite en très-petits cristaux à la surface des lames de cuivre, d'où il ne reste qu'à l'enlever, le sécher et le fondre.

Le liquide restant contient du sulfate de cuivre qu'on peut faire cristalliser, mais nous ne nous étendrons pas sur ce sujet, parce que nous supposons que l'objet principal et presque unique qu'on a en vue est l'extraction de l'or, et accessoirement de l'argent; nous terminerons donc ici ce que nous avions à dire sur l'exploitation de ces métaux.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

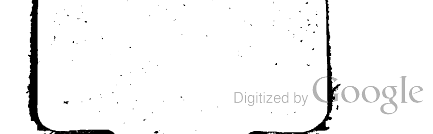
CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

FIN DE LA TABLE.




ASIE AFRIQUE AMERIQUE
OCEANIE EUROPE